This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

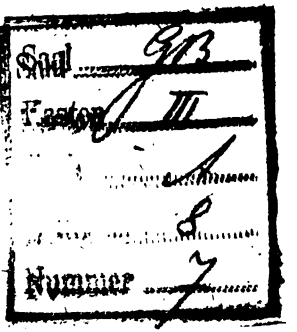
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Saal GB
Fach III
A
8
Nummer 7

VK 2. P2. 1785


Saal
Fach
Nummer

PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

TOME PREMIER.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 JUL 1959
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

PEU de ſiècles ont eu autant de beſoin que le nôtre d'être ramenés aux vrais principes des devoirs & de la raiſon ; c'eſt ce qui a ſans doute tourné la plume & les talens du plus grand nombre de nos Ecrivains à l'étude de la Philoſophie.

L'impuiſſance d'égaler les grands Maîtres du règne brillant de LOUIS XIV,

n'a pas déterminé ſeule, ni toujours, les eſprits au choix des matières qu'ils ont embraſſées; & je crois qu'il leur a paru plus néceſſaire de s'occuper d'objets vraiment utiles pour nous, que d'augmenter les tréſors de nos amuſemens & de nos plaiſirs.

Mais, n'eſt-on pas forcé de convenir que pluſieurs de nos Gens de lettres, en cherchant à rappeler leur profeſſion à ſa première & noble inſtitution, & en s'érigeant en précepteurs du genre humain, ont abuſé (peut-être ſans le vouloir) de l'autorité qu'ils pouvoient tirer de leur talent d'écrire, & de leur vigueur de penſer.

Il eſt une Nation réfléchie & toujours rivale de la nôtre. Elle s'eſt enfoncé la première dans les abymes de la Métaphyſique. Toutes les hardieſſes peuvent ſe montrer chez ce Peuple, il

les a toutes offertes ſous mille formes ; mais en augmentant la licence que leur donnoit l'être, ont-elles contribué à rendre le pays plus heureux & plus ſage ? Il eſt permis de s'en rapporter aux plus ſenſés des Auteurs de cette île, dont ils ont déploré les excès en tout genre.

En conclura-t-on qu'il faut interdire aux hommes l'étude de la Philoſophie ? Non : mais il ſeroit à ſouhaiter que les écrivains qui s'y livrent, ſe rappelaſſent quelquefois ce qu'en a dit un de leurs principaux Chefs, plus coupable qu'eux, puiſqu'en connoiſſant ſi bien les dangers de cette étude trop approfondie, il n'a pas ſu ſe contenir.

La Philoſophie (dit Bayle*) *reſſemble à des poudres ſi corroſives, qu'après avoir conſumé les chairs mal-ſaines d'une plaie, elles rongeroient la chair vive,*

* *Art. Acoſta.*

res dispositions de notre ame, en est cru sans preuves, parce qu'il n'en faut qu'aux choses de calcul matériel, & presque jamais à celles qui sont senties.

C'est encore une entreprise téméraire & dangereuse de la part des Philosophes, d'attaquer ouvertement le culte reçu & consacré par des lois sous le bouclier desquelles on repose avec tranquillité. C'est détruire les fortifications d'une place qu'on habite; c'est appeler par cette destruction tous les brigands qui voudront s'en emparer; c'est compromettre à la fois & sa propriété, & sa liberté, & sa sûreté; c'est invoquer l'indépendance, l'anarchie & la licence mère de tous les crimes.

Ce seroit donc un service à rendre à la Société d'arracher, des Livres qui lui ont été offerts, tout ce qui a élevé le scandale & le cri public, & de les

réduire aux seules vérités utiles qu'ils contiennent. Il faut l'avouer à l'honneur de plus d'un ouvrage que la vigilance du Gouvernement a proscrits; ils feroient encore, avec le retranchement dont je parle, & la gloire de leurs Auteurs & celle de leur siècle.

Le Recueil que je donne au Public aujourd'hui, en sera la preuve la plus forte. On y va voir combien J. J. Rousseau ajoute à la masse de nos idées, on y admirera cette sagacité profonde, cet amour de la vertu & ces richesses de style qui distinguent si fort le Citoyen de Genève : l'humanité, l'honneur & la sagesse ont souvent dicté les maximes précieuses qui composent ces deux volumes. J'ai fait disparoître, autant que j'ai pu, le Sophiste hardi, pour n'offrir que l'Écrivain brillant & mâle, l'homme sensible & penseur.

Le penchant qu'un Auteur de ce mérite avoit pour le paradoxe le détournoit quelquefois du vrai : mais alors c'étoit l'Alchimiſte de la Littérature, qui, dans la vaine recherche du remède univerſel, trouvoit en chemin mille ſecrets, qui tous, ſéparés de leur objet, devenoient de la plus grande utilité.

Je ne finirai point ſans excuſer, autant qu'il eſt poſſible, J. J. Rouſſeau d'avoir ſcandaliſé dans quelques-uns de ſes Ouvrages, & le François Citoyen & le Catholique. Étranger à Paris, il naquit & fut élevé dans une République & dans le Schiſme.

PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU.

DIEU.

QUE la Matière ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif ou qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtème, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir, la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Être

actif par lui-même, cet Etre enfin quel qu'il soit, qui meut l'Univers, & ordonne toutes choses, je l'appelle *Dieu*. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, & celle de bonté qui en est une suite nécessaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens & à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds : je sais très-certainement qu'il existe, & qu'il existe par lui-même; je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues, sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais si-tôt que je veux le contempler en lui-même, si-tôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Dieu est intelligent, mais comment l'est-il? L'homme est intelligent quand il raisonne, & la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner; il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition; elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est, & tout ce qui peut être;

toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les temps un ſeul moment.

La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance de Dieu agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut; ſa volonté fait ſon pouvoir.

Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre, car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout.

Dieu eſt juſte, j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre, & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

De tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Quand les Anciens appeloient *Optimus Maximus* le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement,

puisque sa bonté vient de sa puissance : il est bon parce qu'il est grand.

Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de Métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce temps il court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est : que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi.

Plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis : Etre des Etres, je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables, que leurs crimes secrets ont été

vus, & qui fait dire au juste oublié : tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré.

Tenez votre ame en état de désirer qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais.

Si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus.

Source de justice & de vérité, Dieu clément & bon ! Dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite ; en y joignant la mienne, je fais ce que tu fais ; j'acquiesce à ta bonté : je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

UNIVERS, INTELLIGENCE SUPRÊME.

IL eſt un livre ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime Livre que j'apprends à ſervir & à adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes un langage intelligible à tous les eſprits.

Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue ſelon certaines Lois me montre une intelligence. Agir, comparer, choiſir, ſont des opérations d'un être actif & penſant: donc cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter? Non ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire; non ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du Monde, quoique j'en ignore la fin, parce que, pour juger de cet ordre, il me ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié: je ne laiſſe

pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit pour la première fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connut pas l'uſage de la machine & qu'il n'eut point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon, mais je vois que chaque pièce eſt faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulières, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpèce, puis écoutons le ſentiment intérieur; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage, à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il pas entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque pièce pour la conſervation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'ame-

ner à la perſuaſion, & comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi?

J'ai lu Nieuventit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un Livre des Merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Auteur? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet, & ſi-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain. La barrière inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpèces, afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne put le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelqu'égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés; en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports,

dont pas un n'eſt confondu, ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matière mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leur galimathias d'abſtractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matière paſſive & morte a pu produire des êtres vivans & penſans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

L'expérience & l'obſervation nous ont fait connoître les Lois du mouvement, ces Lois déterminent les effets ſans montrer les cauſes; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'Univers. Deſcartes avec des dés formoit le Ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a

trouvé la Loi de l'attraction; mais l'attraction seule réduiroit bientôt l'Univers en une masse immobile; à cette Loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle Loi physique a fait tourner ses tourbillons; que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites.

Le Philosophe, qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa sagesse à la sagesse éternelle; il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des Lois à la Nature, & des bornes à la divinité; & tandis qu'occupé de ses vains systèmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le Laboureur qui voit la pluie & le soleil tour à tour fertiliser son champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces grâces, sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, il ne s'attaque point à son Maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. (*)

(*) *Ce Roi de Castille disoit que si Dieu l'eut appelé à son Conseil quand il fit le monde, il lui*

ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé.

ATHÉISME, FANATISME.

LE spectacle de la nature, si vivant, si animé, pour ceux qui reconnoissent un Dieu, est mort aux yeux de l'Athée ; & dans cette grande harmonie des Etres où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Bayle a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est inconteſtable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui élève

auroit donné de bons avis. La multitude des cercles inutiles que les Mathématiciens de son temps avoient imaginés pour expliquer les mouvemens célestes a pu donner lieu à la pensée libertine d'un Prince assez habile pour désirer dans la méchanique de l'Univers cette simplicité qu'on y a reconnue depuis. (Note de l'Édit.)

le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique, attache à la vie, efféminе, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſape ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute Société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé. Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu Sage, pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes; mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpèce, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme: C'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

RELIGION.

DE combien de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la Religion manque? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu? Comment doit-il enviſager la mort?

Une dernière reſſource à employer contre l'incrédule, c'eſt de le toucher, c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai Chrétien! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là? Quel tableau pour ſon cœur quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant! Quand, ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! Quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon! Quand, une fois le jour, il ſera forcé de ſe dire, non, l'homme n'eſt pas ainſi

par lui-même, quelque chose de plus qu'humain règne ici !

Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'élève ; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire ? De la considération de l'ordre, je tire la beauté de la vertu, & sa bonté, de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal-faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal-faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire ; & si je suis surpris en faute, on punira, comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. Enfin, que le caractère & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma règle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les Etres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer ? Ne fait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie in-

ſenſiblement dans chaque ſiècle, dans chaque peuple, dans chaque individu ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés ? Adorons l'Etre éternel, d'un ſouffle nous détruirons ces fantômes de raiſon qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable Vérité.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la nature, ſèment dans les cœurs des hommes de défolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la dernière conſolation de leur miſère, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions ; ils arrachent du fond des cœurs le remors du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'é-

tre les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

ÉVANGILE.

Ce divin Livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le feroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus parfaite sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.

La majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un Livre, à la fois si sublime & si sage, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un en-

houſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs! Quelle grâce touchante dans ſes inſtructions! Quelle élévation dans ſes maximes! Quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours! Quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes! quel empire ſur ſes paſſions! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation! Quand Platon peint ſon juſte imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jeſus-Chriſt: la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Pères l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le Fils de Sophroniſque au Fils de Marie! Quelle diſtance de l'un à l'autre! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage; & ſi cette facile mort n'eut honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un Sophiſte. Il inventa, dit-on, la Morale: D'autres, avant lui, l'avoient miſe en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exem-

ples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eut dit ce que c'étoit que juſtice; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eut fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eut loué la ſobriété: avant qu'il eut loué la vertu, la Gréce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette Morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe déſirer; celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure; Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux, prie pour les Bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un ſage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir? Ce n'eſt pas ainſi qu'on invente; & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont

moins atteſtés que ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale; & l'Evangile a des caractères de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'Inventeur en ſeroit plus étonnant que le Héros.

Le Chriſtianiſme eſt dans ſon principe une Religion univerſelle, qui n'a rien d'excluſif, rien de local, rien de propre à tel pays plutôt qu'à tel autre. Son Divin Auteur embraſſant également tous les hommes dans ſa charité ſans bornes, eſt venu lever la barrière qui ſéparoit les Nations, & réunir tout le genre humain en un peuple de frères : *car en toute Nation celui qui le craint & qui s'adonne à la juſtice lui eſt agréable* (*a*). Tel eſt le véritable eſprit de l'Evangile.

Je ne ſais pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la Philoſophie la belle morale de nos Livres; cette morale tirée de l'Evangile, étoit chrétienne avant d'être philoſophique. Les

(*a*) *Actes X.* 35.

préceptes de Platon ſont ſouvent très-ſublimes, mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, & juſqu'où ne vont pas ſes erreurs? Quant à Ciceron, peut-on croire que ſans Platon ce Rhéteur eut trouvé ſes Offices? L'Evangile ſeul eſt, quant à la morale, toujours ſûr, toujours vrai, toujours unique & toujours ſemblable à lui-même.

ORAISON, DÉVOTION, DÉVOTS.

L'AME en s'élevant par l'Oraiſon à la ſource du ſentiment & de l'Etre, y perd ſa ſéchereſſe & ſa langueur: elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie; elle prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en elle-même; elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple; & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpère être un jour le ſien.

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la Dévotion qui tourne en délire. Comment viennent les extaſes des aſcé-

tiques? en prolongeant le temps qu'on donne à la prière plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise; l'imagination s'allume & donne des visions; on devient inspiré, Prophète, & il n'y a plus ni sens, ni génie qui garantisse du Fanatisme.

Si l'on abuse de l'Oraison, & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grâce on renonce à la raison; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un Oratoire, c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis; il faut premièrement faire ce qu'on doit, puis prier quand on le peut.

La dévotion est un opium pour l'ame: elle égaye, anime & soutient quand on en prend peu: une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue.

On ne doit point afficher la Dévotion par un extérieur affecté, & comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Il faut

aussi s'abstenir de ce langage mystique & figuré qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre, & très-propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder?

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les Dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde: dans leur élévation s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les (faux) Dévots? mais plus ils

ſe détachent des hommes; plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.

SUPERSTITION.

LA Superſtition eſt le plus terrible fléau du genre humain; elle abrûtit les ſimples, elle perſécute les ſages, elle enchaîne les nations, elle fait par-tout cent maux effroyables: quel bien fait-elle, aucun; ſi elle en fait, c'eſt aux tyrans; elle eſt leur arme la plus terrible; & cela même eſt le plus grand mal qu'elle ait jamais fait.

CONSCIENCE.

LE meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la Conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement.

La Conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter? Trop

souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser; mais la Conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps; qui la suit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

Conscience! Conscience! Instinct divin, immortel & céleste voix, guide assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre, juge infaillible du bien & du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature & la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au dessus des bêtes que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle, & d'une raison sans principe.

Si la Conscience parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'elle nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La Conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre, le

fanatisme

fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

MORALITÉ DE NOS ACTIONS.

TOUTE la Moralité de nos Actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables, comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes : examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance, ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos Théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors de notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines : & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager ; S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens

délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus ; il est déjà mort.

Jetez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les histoires : parmi tant de cultes inhumains & bisarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eut punis ici bas, comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, & des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur, il invoquoit le Dieu qui mutila son père, & mouroit sans murmure de la main du sien :

Les plus misérables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celles des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond de nos ames un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui, comme bonnes ou mauvaises.

MAL MORAL, MAL PHYSIQUE.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines, nous viennent de nous. Le mal moral est inconteſtablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, & un avertissement d'y pourvoir? La mort.... les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui est-ce qui vou-

droit toujours vivre? La mort eſt le remède aux maux que vous vous faites; la nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux! il vit preſque ſans maladies, ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort; quand il la ſent, ſes misères la lui rendent déſirable : dès lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions pas à déplorer notre ſort; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance, doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal qu'on ſent, on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélère; plus on la veut fuir, plus on la ſent; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant, contre la nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'Auteur du mal; cet Auteur, c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te viennent de toi.

Le mal général ne peut être que dans le désordre, & je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'Etre qui souffre; & ce sentiment, l'homme ne l'a pas eu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir, ni prévoyance. Ôtez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout est bien.

OPTIMISME.

JE crois qu'on ne peut examiner convenablement le système de l'optimisme, sans distinguer avec soin le mal particulier dont aucun Philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimiste. Il n'est pas question de savoir, si chacun de nous souffre ou non; mais s'il étoit bon que l'univers fut, & si nos maux étoient inévitables dans la constitution de l'univers. Ainsi l'addition d'un article rendroit, ce semble, la proposition plus exacte; & au lieu de *tout est bien*, il vaudroit peut-être mieux dire : *le tout est bien*, ou

tout eſt bien pour le tout. Alors il eſt très-évident qu'aucun homme ne ſauroit donner des preuves directes, ni pour, ni contre; car ces preuves dépendent d'une connoiſſance parfaite de la conſtitution du monde & du but de ſon Auteur, & cette connoiſſance eſt inconteſtablement au deſſus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimiſme ne peuvent ſe tirer, ni des propriétés de la matière, ni de la méchanique de l'univers, mais ſeulement par induction des perfections de Dieu, qui préſide à tout; de ſorte qu'on ne prouve pas l'exiſtence de Dieu, par le ſyſtème de Pope, mais le ſyſtème de Pope, par l'exiſtence de Dieu : & c'eſt, ſans contredit, de la queſtion de la Providence qu'eſt dérivée celle de l'origine du mal. Que ſi ces deux queſtions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre, c'eſt qu'on a toujours ſi mal raiſonné ſur la Providence, que ce qu'on en a dit d'abſurde a fort embrouillé tous les Corollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand & conſolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cauſe de Dieu, ſont les Prêtres & les Dévots, qui ne ſouffrent pas que rien ſe faſſe ſelon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la juſtice divine à des évènemens purement naturels; & pour

être sûrs de leur fait, punissent & châtient les méchans, éprouvent ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'évènement. Je ne sais, pour moi, si c'est une bonne Théologie; mais je trouve que c'est une mauvaise manière de raisonner, de fonder indifféremment sur le pour & le contre, les preuves de la Providence, & de lui attribuer sans choix tout ce qui se feroit également sans elle.

Les Philosophes, à leur tour, ne me paroissent guère plus raisonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne sont pas impassibles, crier que tout est perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont pauvres, ou qu'on les vole, & charger Dieu, comme dit Seneque, de la garde de leur valise. Si quelque accident tragique eut fait périr Cartouche ou César dans leur enfance, on auroit dit : quels crimes avoient-ils commis? Ces deux brigands ont vécu, & nous disons : pourquoi les avoir laissé vivre? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le père en lui ôtant son enfant; & dans le second : Dieu conservoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainsi quelque parti qu'ait pris la nature, la Providence a toujours raison

chez les dévots, & toujours tort chez les Philosophes. Peut-être dans l'ordre des choses humaines, n'a-t-elle ni tort ni raison, parce que tout tient à la Loi commune, & qu'il n'y a d'exception pour personne. Il est à croire que les évènemens particuliers ne sont rien ici bas aux yeux du Maître de l'univers, que sa Providence est seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres & les espèces, & de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. Un Roi sage qui veut que chacun vive heureux dans ses états, a-t-il besoin de s'informer si les cabarets y sont bons? Le passant murmure une nuit, quand ils sont mauvais, & rit tout le reste de ses jours d'une impatience aussi déplacée. *Commorandi enim Natura diversorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penser juste à cet égard, il semble que les choses devroient être considérées relativement dans l'ordre physique & absolument dans l'ordre moral : de sorte que la plus grande idée que je puis me faire de la Providence, est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il est possible par rapport au tout, & chaque être intelligent & sensible le mieux qu'il est possible par rapport à lui-

même, ce qui signifie en d'autres termes, que pour qui sente son existence, il vaut mieux exister que ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible, & non à quelques instans particuliers de sa durée, tel que la vie humaine; ce qui montre combien la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame que j'ai le bonheur de croire.

Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, comme il n'est pas possible d'en douter, il est parfait; s'il est parfait, il est sage, puissant & juste; s'il est sage & puissant, tout est bien; s'il est juste & puissant, mon ame est immortelle; si mon ame est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, & sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers.

PASSIONS.

LA source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme, & ne le quitte jamais, tant

qu'il vit, eſt l'amour de ſoi : paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications.

L'entendement humain doit beaucoup aux paſſions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup auſſi. C'eſt par leur activité que notre raiſon ſe perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous déſirons de jouir : & il n'eſt pas poſſible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni déſirs, ni craintes, ſe donneroit la peine de raiſonner. Les paſſions, à leur tour, tirent leur origine de nos beſoins; & leurs progrès de nos connoiſſances; car on ne peut déſirer ou craindre les choſes que ſur les idées qu'on en peut avoir, ou par la ſimple impulſion de la Nature.

C'eſt une erreur de diſtinguer les Paſſions en permiſes & défendues, pour ſe livrer aux premières & ſe refuſer aux autres. Toutes ſont bonnes quand on en eſt le maître, toutes ſont mauvaiſes quand on s'y laiſſe aſſujettir.

Ce qui nous eſt défendu par la nature, c'eſt d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce qui nous eſt défendu par la raiſon, c'eſt de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; ce qui nous eſt défendu par la con-

ſcience, n'eſt pas d'être tentés, mais de nous laiſſer vaincre par les tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des paſſions; mais il dépend de nous de régner ſur elles. Tous les ſentimens que nous dominons ſont légitimes; tous ceux qui nous dominent ſont criminels.

Les grandes Paſſions uſées dégoûtent des autres; la paix de l'ame qui leur ſuccède eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance.

Le ſpectacle des Paſſions violentes de toute eſpèce eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces Paſſions ont toujours dans leur excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre; & pluſieurs d'entre nous les Romans.

Toutes les grandes Paſſions ſe forment dans la ſolitude; on n'en a point de ſemblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens.

Les petites Paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin; mais on peut armer les grandes contre elles-mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir & de ſentir, que dans le commerce du monde; les Paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions; l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour biſarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des ſolitaires. S'enſuit-il de là que leur langage ſoit fort énergique? Point du tout, il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant tout ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés ayent ces maniéres de parler vives, fortes, coloriées que l'on admire dans les drames & dans les Romans françois! Non : la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à perſuader; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle : quand elle dit ce

qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes Villes: l'y ſent-on mieux que dans les hameaux?

Liſez une lettre d'amour faite par un Auteur dans un cabinet, par un bel eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, ſa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation paſſagère & ſèche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée; une lettre d'un Amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe, & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable: on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes: on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie: on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur fait parler

au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés, & les mépriſent.

L'enthouſiaſme eſt le dernier dégré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le Ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne ſont plus des lettres que l'on écrit, ce ſont des hymnes.

Les grandes Paſſions ne germent guère chez les hommes foibles.

Quand le cœur s'ouvre aux Paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

Dans les règnes des Paſſions, elles aident à ſupporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'eſpérance à côté du déſir. Tant qu'on déſire, on peut ſe paſſer d'être heureux; on s'attend à le devenir : ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la Paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouiſſance qui ſupplée à la réalité.

On étouffe de grandes Paſſions; rarement on les épure.

On n'a de priſe ſur les Paſſions que par les

Paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame, un bon ſerviteur doit être robuſte : je ſais que l'intempérance excite les paſſions; elle exténue auſſi le corps à la longue; les macérations, les jeûnes produiſent ſouvent le même effet par une cauſe oppoſée. Plus le corps eſt foible, plus il commande, plus il eſt fort, plus il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les ſatisfaire.

Que les Paſſions nous rendent crédules; & qu'un cœur vivement touché ſe détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

On peut vivre beaucoup en peu d'années, & acquérir une grande expérience à ſes dépens : c'eſt alors le chemin des Paſſions qui conduit à la Philoſophie.

Les Paſſions que nous partageons nous ſéduiſent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent; & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter.

La source de toutes Passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports, doit être affecté quand ces rapports s'altèrent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les Passions de tous les êtres bornés, même des anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des Passions : 1°, Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espèce que dans l'individu : 2°, Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

BONHEUR.

Nous ne savons ce que c'est que Bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur ; on n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous sont

communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que jouissances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif, on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation, & toutes les privations qu'on sent sont pénibles; c'est donc dans la disproportion de nos désirs & de nos facultés, que consiste notre misère. Un être sensible, dont les facultés égaleroient les désirs, seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai Bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs; car s'ils étoient au dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés; car si nos désirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables :

mais c'eſt à diminuer l'excès des déſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

C'eſt ainſi que la nature qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord inſtitué. Elle ne lui donne immédiatement que les déſirs néceſſaires à ſa conſervation, & les facultés ſuffiſantes pour les ſatisfaire. Elle a mis tous les autres, comme en réſerve, au fond de ſon ame, pour s'y développer au beſoin. Ce n'eſt que dans cet état primitif, que l'équilibre du pouvoir & du déſir ſe rencontre, & que l'homme n'eſt pas malheureux. Sitôt que ſes facultés virtuelles ſe mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'eſt l'imagination qui étend pour nous la meſure des poſſibles, ſoit en bien, ſoit en mal, & qui par conſéquent excite & nourrit les déſirs par l'eſpoir de les ſatisfaire; mais l'objet qui paroiſſoit d'abord ſous la main, fuit plus vite qu'on ne peut le pourſuivre; quand on croit l'atteindre, il ſe transforme & ſe montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays, déjà parcouru, nous le comptons pour rien;

celui qui reſte à parcourir s'agrandit, s'étend ſans ceſſe; ainſi l'on s'épuiſe ſans arriver au terme; & plus nous gagnons ſur la jouiſſance, plus le Bonheur s'éloigne de nous : au contraire, plus l'homme eſt reſté près de ſa condition naturelle, plus la différence de ſes facultés à ſes déſirs eſt petite, & moins par conſéquent il eſt éloigné d'être heureux. Il n'eſt jamais moins miſérable, que quand il paroît dépourvu de tout; car la misère ne conſiſte pas dans la privation des choſes, mais dans le beſoin qui s'en fait ſentir.

Le monde réel a ſes bornes, le monde imaginaire eſt infini : ne pouvant élargir l'un, retréciſſons l'autre; car c'eſt de leur ſeule différence que naiſſent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Ôtez la force, la ſanté, le bon témoignage de ſoi, tous les biens de cette vie ſont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps & les remords de la conſcience, tous nos maux ſont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés néceſſaires pour ſe conſerver. L'homme ſeul en a de ſuperflues. N'eſt-il pas bien étrange que ce ſuperflu ſoit l'inſtrument de ſa miſère? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que ſa ſubſiſtance. S'il étoit aſſez ſage

pour compter ce ſuperflu pour rien, il auroit toujours le néceſſaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands beſoins, diſoit Favorin, naiſſent des grands biens, & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque eſt de s'ôter celles qu'on a : c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en miſère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conſéquent il vivroit bon, car où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit, eſt la vie retirée & domeſtique, & l'on peut croire que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.

Nous jugeons trop du Bonheur ſur les apparences ; nous le ſuppoſons où il eſt le moins, nous le cherchons où il ne ſauroit être ; la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux ; & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement

qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère, & ne rit guère; il resserre, pour ainsi dire, le Bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances, & l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroissent contribuer au Bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir & au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance; le vide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on en veut avoir; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le Bonheur devant nous; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître.

Il n'eſt point de route plus ſûre pour aller au Bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide, & plus doux par elle; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager.

Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrétement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantiſſent, pour ainſi dire, leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre; ils agravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Tout ce qui tient aux ſens, & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude. Il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin; c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne, & une jouiſſance dont on ſe prive; & prévenir toujours les déſirs, n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit ſe propoſer en cela, eſt de reſter maître de ſoi-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes déſirs à la règle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureux; car

on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine ; & ſi le vrai Bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les Conquérans n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du Bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leur miſère dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs déſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra, ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au devant d'eux.

Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une créature miſérable ; il ſeroit privé du plaiſir de déſirer ; toute autre privation ſeroit plus ſupportable. D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'honneur

neur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au Souverain, surtout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables! Ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

Les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux, les Rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au dessous de soi; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, & plus de dégrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médioeres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, & celle qu'il fait le moins suivre. Chercher le Bonheur sans savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir autant de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer : mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne

point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher; & sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y savons plus revenir.

La source du Bonheur n'est toute entière, ni dans l'objet désiré, ni dans le cœur qui le possède, mais dans le rapport de l'un & de l'autre; & comme tous les objets ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours, dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage, qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable.

Homme, veux-tu vivre heureux & sage? n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes désirs; que tes devoirs aillent avant tes penchans: étends la loi de la nécessité aux choses morales; ap-

prends à perdre ce qui peut être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au dessus des évènemens, à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable; à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu seras heureux malgré la fortune, & sage malgré les passions : alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent, & tu sentiras que l'homme à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit, tu gagneras beaucoup à cet échange; car ces douleurs sont fréquentes & réelles, & ces plaisirs sont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble, & la termineras sans effroi : tu t'en détacheras comme de toutes choses : que d'autres saisis d'horreur pensent, en la quittant, cesser d'être; instruit de ton néant, tu croiras commencer. La mort est la fin de la

vie du méchant, & le commencement de celle du juste.

VERTU.

LE mot de Vertu vient de *force*, la force est la base de toute vertu.

L'homme vertueux est celui qui sait vaincre ses affections.

La Vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature & fort par sa volonté; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

L'exercice des plus sublimes Vertus élève & nourrit le génie.

L'exercice des Vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité: c'est en faisant le bien qu'on devient bon; je ne connois pas de pratique plus sûre.

Les ames d'une certaine trempe transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphère d'activité, dans laquelle rien ne leur résiste; on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer

à la vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent; & ſes charmes, qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore, & n'en ſauroit plus jouir.

La Vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

Si les ſacrifices à la Vertu coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Une ame une fois corrompue l'eſt pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même, à moins que quelque révolution ſubite, quelque bruſque changement de fortune & de ſituation ne change tout à coup ſes rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne aſſiette. Toutes ſes habitudes étant rompues, & toutes ſes paſſions modifiées, dans ce bouleverſement général, on reprend quelquefois ſon caractère primitif, & l'on devient comme un nouvel être ſorti récemment des mains de la Nature. Alors le ſouvenir de ſa précédente baſſeſſe peut ſervir

de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abject & foible, aujourd'hui l'on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté : & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir.

La jouissance de la Vertu est toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent. C'est peut être là la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice, & sur ceux de la vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui sachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes, sont leur ouvrage ; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, & l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la Vertu vient à s'élever, elle domine seule, & tient tout en équilibre : voilà comme se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La Vertu est un état de guerre, & pour y

vivre on a toujours quelque combat à tendre contre soi.

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la Vertu! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus; celui de mal-faire passe & revient sans cesse : on s'oublie un moment, & l'on est perdu.

La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes; mais la Vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

Tel se pique de Philosophie & pense être vertueux par méthode, qui ne l'est que par tempérament; & le vernis stoïque qu'il met à ses actions, ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que le cœur lui a fait prendre.

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs, ne sauroit être solidement vertueux.

L'homme de bien porte avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à ses semblables : il sent ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la Vertu.

Il vaut mieux déroger à la Noblesse qu'à la Vertu, & la Femme d'un Charbonnier est

plus respectable que la Maîtresse d'un Prince.

On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet de chambre, cela peut être; mais l'homme juste a l'estime de son valet; ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de solide que la Vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! Ce ne sont point les vicieux au faîte des honneurs, dans le sein des plaisirs qui font envie; ce sont les vertueux infortunés, & l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce sentiment est connu à tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler; & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les Vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même; & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'Univers.

La félicité est la fortune du sage, & il n'y en a point sans vertu.

HONNEUR.

ON peut diſtinguer dans ce qu'on appelle Honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'Honneur du monde peut être avantageux à la fortune; mais il ne pénètre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeule peut rendre heureux un Etre penſant.

CHASTETÉ, PURETÉ, PUDEUR.

LA Chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même; elle s'élève dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage: les

ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui payent ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſagères; mais le prix en eſt permanent. Quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

La Pureté ſe ſoutient par elle-même; les déſirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne ſe multiplient que par l'habitude d'y ſuccomber.

La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes.

Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Les déſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſans; en les gênant, la Pudeur les enflamme: ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eut dit ſans elle:

c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſède en effet ce que la ſeule Pudeur lui diſpute; ce mêlange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables : l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus, & ſi quelquefois la Pudeur ſurvit à la Chaſteté, que doit-on penſer de la Chaſteté, quand la Pudeur même eſt éteinte?

Douce Pudeur! Suprême volupté de l'amour; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! Combien, ſi elles connoiſſoient ton empire, elles mettroient de ſoin à te conſerver, ſi non par honnêteté, du moins par coquetterie! Mais on ne joue point la Pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

PITIÉ, SENSIBILITÉ.

LA Pitié eſt une vertu d'autant plus univerſelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'uſage de toute réflexion, & ſi naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles.

On voit avec plaiſir l'Auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un Etre compatiſſant & ſenſible, ſortir de ſon ſtyle froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une bête féroce, arrachant un enfant du ſein de ſa mère; briſant ſous ſa dent meurtrière les foibles membres, & déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuſe agitation n'éprouve pas ce témoin d'un évènement auquel il ne prend aucun intérêt perſonnel? Quelles angoiſſes ne ſouffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun ſecours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant?

Mandeville a bien ſenti qu'avec toute leur morale, les hommes n'euſſent jamais été que des monſtres, ſi la nature ne leur eut donné la pitié à l'appui de la raiſon: mais il n'a pas vu que de cette ſeule qualité découlent toutes

les vertus ſociales qu'il veut diſputer aux hommes. En effet, qu'eſt-ce que la généroſité, la clémence, l'humanité, ſinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables ou à l'eſpèce humaine en général? La bienveillance & l'amitié même ſont, à le bien prendre, des productions d'une pitié conſtante, fixée ſur un objet particulier; car, déſirer que quelqu'un ne ſouffre point, qu'eſt-ce autre choſe que déſirer qu'il ſoit heureux?

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal; mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent: on ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre. C'eſt ainſi que l'on s'endurcit ſur le ſort des hommes, & que les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général on peut juger du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous; mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

On ne plaint jamais dans autrui, que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignora mali, miseris succurrere disco.

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce Vers-là. En effet, pourquoi les Rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? C'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? C'est que dans leur Gouvernement tout à fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement & la misère comme un état étranger à eux, chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qui assiste.

Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître; mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si,

tous étant assujettis aux misères de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Quoique la pitié soit le premier sentiment relatif du cœur humain, selon l'ordre de la nature, elle n'est pas égale dans tous les hommes. Les impressions diverses, par lesquelles elle est excitée, ont leurs modifications & leurs dégrés qui dépendent du caractère particulier de chaque individu & de ses habitudes. Il en est de moins générales qui sont plus propres aux ames vraiment sensibles : ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse.

Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont arraché des soupirs : jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage hâve & plombé,

d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne sont rien pour eux; ils sont jugés: la leur ne sent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres & justes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amère, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut la généraliser & l'étendre sur tout le genre humain; alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que, de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain, & c'est une

très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

AMOUR DE LA PATRIE.

Les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'Amour de la Patrie : ce ſentiment doux & vif qui joint la force de l'amour propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, ſans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produiſit tant d'actions immortelles, dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus paſſent pour des fables depuis que l'amour de la Patrie eſt tourné en dériſion. Ne nous en étonnons pas, les tranſports des cœurs tendres paroiſſent autant de chimères à quiconque ne les a point ſentis; & l'Amour de la Patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une Maîtreſſe, ne ſe conçoit de même qu'en l'éprouvant; mais il eſt aiſé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inſpire, cette ardeur bouillante & ſublime, dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en eſt ſéparée. Oſons oppo-

ſer Socrate même à Caton : l'un étoit plus Philoſophe, & l'autre plus Citoyen. Athènes étoit déjà perdue, & Socrate n'avoit plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la ſienne au fond de ſon cœur ; il ne vivoit que pour elle, & ne put lui ſurvivre. La vertu de Socrate eſt celle du plus ſage des hommes : mais entre Céſar & Pompée, Caton ſemble un Dieu parmi des Mortels. L'un inſtruit quelques Particuliers, combat les Sophiſtes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'Etat, la liberté, les lois contre les Conquérans du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de Patrie à ſervir. Un digne Elève de Socrate ſeroit le plus vertueux de ſes contemporains : un digne Emule de Caton en ſeroit le plus grand. La vertu du premier ſeroit ſon bonheur, le ſecond chercheroit ſon bonheur dans celui de tous. Nous ſerions inſtruits par l'un, & conduits par l'autre, & cela ſeul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de ſages ; mais il n'eſt pas impoſſible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples ſoient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la Patrie : mais comment l'aimeront-ils, ſi la Patrie n'eſt rien de plus pour eux que pour

des Etrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuſer à perſonne? Ce ſeroit bien pis, s'ils n'y jouiſſoient pas même de la ſûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fuſſent à la diſcrétion des hommes puiſſans, ſans qu'il leur fut poſſible ou permis d'oſer réclamer les lois. Alors, ſoumis aux devoirs de l'état civil, ſans jouir même des droits de l'état de nature, & ſans pouvoir employer leurs forces pour ſe défendre, ils ſeroient par conſéquent dans la pire condition où ſe puiſſent trouver des hommes libres, & le mot de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un ſens odieux ou ridicule.

AMOUR PROPRE, AMOUR DE SOI-MÊME.

IL ne faut pas confondre l'Amour propre & l'Amour de ſoi-même; deux paſſions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de ſoi-même eſt un ſentiment naturel qui porte tout animal à veiller à ſa propre conſervation, & qui dirigé dans l'homme par la raiſon, & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour propre n'eſt

qu'un ſentiment relatif, factice & né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes tous les maux qu'ils ſe font mutuellement, & qui eſt la véritable ſource de l'honneur.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné, qui nuit bientôt à tous les autres, & leur eſt infailliblement préféré.

L'Amour de ſoi, qui ne regarde que nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'Amour propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être, parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'Amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'Amour pro-

pre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion.

Les préceptes de la loi naturelle ne ſont pas fondés ſur la raiſon ſeule, ils ont une baſe plus ſolide & plus ſage. L'Amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi, eſt le principe de la juſtice humaine.

AMOUR.

ON peut diſtinguer le moral du phyſique dans le ſentiment de l'Amour. Le phyſique eſt ce déſir général qui porte un ſexe à s'unir à l'autre : le moral eſt ce qui détermine ce déſir & le fixe ſur un ſeul objet excluſivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand dégré d'énergie. Or il eſt facile de voir que le moral de l'Amour eſt un ſentiment factice, né de l'uſage de la ſociété, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de ſoin pour établir leur empire, & rendre dominant le ſexe qui devroit obéir.

On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique : Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe, & l'Amour s'évanouit.

Les premières voluptés ſont toujours myſtérieuſes; la pudeur les affaiſonne & les cache : la première maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux, ni tendre, tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

Le véritable Amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant. Que dis-je? un amant n'eſt-il qu'un

homme? Ah! qu'il eſt un être bien plus ſublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime; ſon amant eſt plus, tous les autres ſont moins : elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpèce. Ils ne déſirent point, ils aiment.

Le véritable Amour, toujours modeſte, n'arrache point les faveurs avec audace; il les dérobe avec timidité. Le myſtère, le ſilence, la honte craintive, aiguiſent & cachent ſes doux tranſports; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul ſait tout accorder aux déſirs, ſans rien ôter à la pudeur.

Le plus grand prix des plaiſirs eſt dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage & déſeſpoir dans la poſſeſſion même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Malgré l'abſence, les privations, les alarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrette ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'Amour, de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir; & des vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs, un état d'indiffé-

rence & d'oubli, qui leur ôteroit tout le ſentiment de leurs peines.

L'Amour qui rapproche tout, n'élève point la perſonne; il n'élève que les ſentimens.

Généralement les hommes ſont moins conſtans que les femmes, & ſe rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme preſſent de loin l'inconſtance de l'homme & s'en inquiète; c'eſt ce qui la rend auſſi plus jalouſe. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les ſoins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à ſon tour, & rarement avec le même ſuccès. L'attachement & les ſoins gagnent les cœurs; mais ils ne les recouvrent guère.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la conſiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour. Tout change dans la nature, tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui, parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur; ſoyez toujours la même, & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe &

vouloir

vouloir toujours qu'on vous aime, c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer; ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſière; les plus doux attraits de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux, unis ſous d'heureux auſpices, ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes l'ivreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! Vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer.

J'ai peine à concevoir comment on rend

assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galans, ces complimens insultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne-foi; les outrager par ces évidens mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon? Ceux mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crut sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la manière que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égaremens, ses palpitations, ses transports, ses brûlantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires, & qui montrent les désirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'amante

indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*; & ne le reverroit de sa vie.

L'Amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'Amour faisoit des Héros.

Le moment de la possession est une crise de l'amour.

Le plus puissant de tous les obstacles à la durée des feux de l'amour, est de n'en avoir plus à vaincre, & de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve.

Le véritable amour a cet avantage, aussi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte de privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte, & du motif qui nous y porte.

Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'Amour sans espoir?

L'Amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, & qu'il nous élève en élevant l'ob-

jet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, & l'Amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront pas trouvé la félicité.

On n'est point sans plaisir quand on aime encore. L'image de l'Amour éteint, effraye plus un cœur tendre que celle de l'Amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point si l'on n'est aimé; du moins on n'aime pas long-temps. Ces passions sans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens. Si quelques-unes pénètrent jusqu'à l'ame, c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'Amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable Amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'Amour : on prend ſa violence pour un ſigne de ſa durée; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux, l'étend, pour ainſi dire, ſur l'avenir, &, tant que cet Amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface avec la beauté ſous les glaces de l'âge, & depuis que le monde exiſte, on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard; alors, l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tel qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aime; ne le trouvant plus, on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

Si l'Amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'Amour ſubjugué lui donne, avec la conſcience de ſa victoire, une élévation nouvelle & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau.

Loin que l'Amour ſoit à vendre, l'argent

le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-temps aimé. Bientôt il payera pour un autre; ou plutôt cet autre sera payé de son argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle & misérable, traitée par celui qui reçoit, comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux.

Celui qui disoit : je possède Laïs, sans qu'elle me possède, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien; c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'Amour mercenaire! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du bru-

tal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du ſéducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ſes faveurs à prix?

AMANS.

Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne ſait attirer ſes amans que par la coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſtie, celle, en un mot, qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoye d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Brantome dit que, du temps de François premier, une jeune perſonne ayant un Amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidellement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour, en pleine aſſemblée, ſa Maîtreſſe,

qui, dans ces temps où l'amour se faisoit avec mystère, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur le champ, & le fit avec ce seul mot : *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eut fait de plus la philosophie de Pythagore avec tout son faste ? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dut-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre ?

Deux Amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous* & *moi* sont des mots proscrits de leur langue ; ils ne sont plus deux : ils sont un.

Les Amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence & de se rapprocher en un moment. Leur attraction ne connoît point la loi des distances ; ils se toucheroient aux deux bouts du monde. Quelquefois même ils se voient plus souvent encore, que quand ils se voyoient tous les jours ; car sitôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble.

L'inconstance & l'amour sont incompatibles : l'Amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer.

L'Amant qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles

qu'il les repréſente; il ne ment point en diſant des menſonges; il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

Comme l'idolâtre enrichit, des tréſors qu'il eſtime, l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le Dieu qu'il adore, l'Amant a beau voir ſa Maîtreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire. Mais il a beſoin, lui, de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que rien de beau n'eſt à ſa place, quand il n'orne pas la ſuprême beauté.

AMI, AMITIÉ.

ON n'achète ni ſon Ami, ni ſa Maîtreſſe.

On n'a pas tout perdu ſur la terre quand on y retrouve un fidelle Ami.

Un honnête homme n'aura jamais de meilleur Ami que ſa femme.

Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher; du beſoin d'une Maîtreſſe naît bientôt celui d'un Ami.

L'attachement peut ſe paſſer de retour, ja-

mais l'amitié. Elle eſt un échange, un contrat comme les autres, mais elle eſt le plus ſaint de tous. Le mot d'*Ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'eſt pas l'Ami de ſon Ami, eſt très-ſûrement un fourbe; car ce n'eſt qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut obtenir.

Rien n'a tant de poids ſur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami ſe trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils, mais on ne les mépriſe pas.

On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulières. Divine amitié! c'eſt là ton triomphe!

Les épanchemens de l'amitié ſe retiennent

devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir, & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux.

Tout le charme de la ſociété qui règne entre de vrais amis, eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſé un moment quelque intrigue ſecrette, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon de réſerve & de myſtère, à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit, on eſt contraint l'un devant l'autre, on cherche à ſe dérober; quand on ſe raſſemble, on voudroit ſe fuir : la circonſpection, la bienſéance amènent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint!

On prétend que la converſation des amis ne tarit jamais. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais, Amitié! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi? Quelle langue oſe être ton interprète! Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés? Mon Dieu! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poi-

trine, que le ſoupir qui la fuit, diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela!

Le ſilence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais les importuns empêchent de les goûter, & les amis ont beſoin d'être ſans témoins pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueilli, pour ainſi dire, l'un dans l'autre: les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne! Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même: il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retient le ſentiment & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

La communication des cœurs imprime à la triſteſſe je ne ſais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement; & l'amitié a été ſpécialement donnée aux malheureux pour le ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle pas au raiſonnement d'un ſage?

Dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe

rapprochent ainſi que les caractères; les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manières de penſer, de ſentir & de dire.

Les conſolations indiſcrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles; mais la triſteſſe & le ſilence ſont le vrai langage de l'amitié.

On peut repouſſer des coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit, parmi les aſſaſſins, ſon Ami le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

Il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la réſerve augmente avec le péril des amis; mais une amitié vraie ne connoît point ces timides précautions.

Un riche, un grand n'a de véritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tièdes & ſi peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui ſauroient aimer? c'eſt l'empire de la beauté; c'eſt la jalouſie des conquêtes.

SENTIMENT.

Tout devient Sentiment dans un cœur ſenſible. L'Univers entier ne lui offre que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Partout il apperçoit la bienfaiſante main de la Providence : il recueille ſes dons dans les productions de la terre ; il voit ſa table couverte par ſes ſoins ; il s'endort ſous ſa protection ; ſon paiſible réveil lui vient d'elle, il ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages. Si le Dieu de l'Univers échappe à ſes foibles yeux, il voit partout le père commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Être infini ?

O Sentiment, Sentiment ! douce vie de l'ame ! quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ? Les ſcènes de plaiſir & de joie que produit la vivacité du Sentiment, n'épuiſent un inſtant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne ſont jamais dangereuſes.

A mesure qu'on avance en âge, tous les sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par dégrés, jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir & de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle, plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste, & il tient, pour ainsi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

HUMANITÉ, BIENFAISANCE.

HOMMES, soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'Humanité?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés; & il n'y a que les pareſſeux de bien-faire, qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les conſeils, les ſoins, les amis, la protection, ſont autant de reſſources que la commiſération laiſſe au défaut des richeſſes, pour le ſoulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le ſont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raiſon qu'ils ne ſavent point expoſer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu déſintéreſſée, ſuffit pour lever une infinité d'obſtacles; & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute ſa puiſſance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre. L'humanité, comme une eau pure & ſalutaire, va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuiſible ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaiſance, qui garantiſſe les meilleurs cœurs de

la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert à mieux en trouver la ſource, & à s'éloigner en tout ſens des vices qui les ont produits.

S'il eſt des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrachent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue; mais celle que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant : Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaiſantes.

Un Homme bienfaiſant ſatisfait mal ſon penchant au milieu des Villes, où il ne trouve preſque à exercer ſon zèle que pour des intrigans ou pour des fripons.

Il ne ſeroit pas plus aiſé à une ame ſenſible & bienfaiſante, d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'homme droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchans. Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui ſe contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit ſoulager; elle les va chercher pour les guérir. C'eſt l'exiſtence, & non la vue des malheureux, qui la tourmente; il ne lui ſuffit point de ne point ſavoir qu'il y en a; il faut pour ſon repos qu'elle ſache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce ſeroit ſor-

tir des termes de la raiſon, que de faire dépendre ſon bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais ſe vanter d'avoir du loiſir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à ſervir, des malheureux à ſoulager.

Les premiers beſoins, ou du moins les plus ſenſibles, ſont ceux d'un cœur bienfaiſant; & tant que quelqu'un manque du néceſſaire, quel honnête homme a du ſuperflu?

Il n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bienfaiſantes.

NATURE, HABITUDE.

LA Nature, nous dit-on, n'eſt que l'Habitude. Que ſignifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force, & qui n'étouffent jamais la Nature? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté garde l'inclinaiſon qu'on l'a forcée à prendre: mais la fève n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations

des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude & qui nous sont les moins naturelles; mais sitôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? D'autres qui la gardent? D'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de Nature aux Habitudes conformes à la Nature, on peut s'épargner ces galimatias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent. Sitôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée du bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés: mais, contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins

par nos opinions. Avant cette altération, elles ſont ce que j'appelle en nous la Nature.

L'attrait de l'habitude vient de la pareſſe naturelle à l'homme, & cette pareſſe augmente en s'y livrant : On fait plus aiſément ce qu'on a déjà fait ; la route étant frayée, devient plus facile à ſuivre. Auſſi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très-grand ſur les vieillards & ſur les gens indolens, très-petit ſur la jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce régime n'eſt bon qu'aux ames foibles & les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfans eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes, & la ſeule habitude utile aux hommes eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.

VICE.

LE ridicule eſt l'arme favorite du Vice. C'eſt par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte ; & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes in-

clinations. C'eſt elle qui la première introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Inſenſiblement on ſe laiſſe dominer par la crainte du ridicule, & l'on braveroit plutôt cent périls qu'une raillerie : & qu'eſt-ce cependant que cette repugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'eſtime n'en peut avoir aucun ?

Si l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du Vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eut dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de misères, dont il ne ſortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, ſottiſe, & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de la nature, il eſt de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aima-

bles, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des ſentimens, on craint peu l'expérience de ſa Maîtreſſe; dans une juſte confiance, on lui dit: Tu connois les plaiſirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un vieux ſatyre uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpèce d'honnêteté, incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de viteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la première émotion de ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté; c'eſt inconteſtablement là le motif ſecret de cette fantaiſie: mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la nature, que n'en ſont les déſirs qu'il voudroit exciter; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente; cette même nature a ſoin de revendiquer ſes droits: toute fille qui ſe vend, s'eſt déjà donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achète donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

INGRATITUDE.

L'INGRATITUDE ſeroit plus rare, ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'eſt un ſentiment ſi naturel! L'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y eſt : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéreſſés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai ſur le prix; mais ſi vous feignez de me donner, pour vendre enſuite à votre mot, vous uſez de fraude. Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même; & voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laiſſant libre.

Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur, l'oublie? au contraire, il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement : s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude! avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu! Voilà la voix de la nature; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

JALOUSIE.

EN amour, la Jalouſie paroît tenir de ſi près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt que l'averſion contre tout ce qui trouble & combat nos plaiſirs, eſt un mouvement naturel, & que, juſqu'à un certain point, le déſir de poſſéder excluſivement ce qui nous plaît, en eſt encore un.

Parmi nous, la Jalouſie a ſon motif dans les paſſions ſociales, plus que dans l'inſtinct primitif. Dans la plupart des liaiſons de galanterie, l'amant hait bien plus ſes rivaux, qu'il n'aime ſa maîtreſſe. S'il craint de n'être pas ſeul écouté, c'eſt l'effet de l'amour propre, & la vanité patit en lui bien plus que l'amour.

Ce n'eſt que dans les liaiſons formées par l'eſtime & le ſentiment, que la jalouſie eſt elle-même un ſentiment délicat, parce qu'alors, ſi l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt conſtante, & que plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule. Un amant guidé par l'eſtime, & qui n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas, ſera jaloux ſans être colère, ombrageux ou méchant; mais il ſera ſenſible & craintif:

craintif : il ſera plus alarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner ſa maîtreſſe qu'à menacer ſon rival ; il l'écartera s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi : ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui ; mais comprenant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira.

VANITÉ.

IL n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, ſi toutefois quelque choſe en peut guérir.

La Vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines ; & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaiſirs. Si jamais la Vanité fit quelques heureux ſur la terre, à coup ſûr cet heureux-là n'étoit qu'un ſot.

La Vanité ne reſpire qu'excluſions & pré-

férence; exigeant tout & n'accordant rien, elle eſt toujours inique.

HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE eſt un hommage que le vice rend à la vertu; oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoient à ſes pieds pour l'égorger plus ſûrement. Couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'Hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent juſque dans le crime, je ne ſais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſcélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carrière, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un

hypocrite devenir homme de bien; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eut entrepris celle de Cromwel.

Il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne; & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

MÉCHANCETÉ, MÉCHANT.

Toute Méchanceté vient de foibleſſe; l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible; rendez-le fort, il ſera bon: celui qui pourroit tout, ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde.

Le Méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amère; ſans

la raillerie insultante, il seroit toujours triste; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté, que s'il n'eut point réussi : l'objet est changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux; mais pour le voir, il ne faut pas en avoir un semblable.

S'il existoit un homme assez misérable pour

n'avoir rien fait en toute ſa vie, dont le ſouvenir le rendit content de lui-même, & bien aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître; &, faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux.

CARACTÈRES.

IL eſt des ames aſſez reſſemblantes pour n'avoir aucun caractère marqué, dont on puiſſe, au premier coup d'œil, aſſigner les différences; & cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt cela même qui les diſtingue, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer; & que les traits du modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractère; & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-temps pour la reconnoître.

Comment réprimer la passion même la plus foible quand elle est sans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués ; & la raison qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort.

Les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des passions d'autrui que les gens turbulens & vifs ou vains, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir ce qu'ils sentent.

Celui qui n'est que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise & périt sous le choc des passions humaines ; l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui.

L'observation nous apprend qu'il y a des Caractères qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leurs nourrices. Ceux-là font une classe à part, & s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant

de les connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la Nature a fait, & à faire plus mal à ſa place.

Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure ; pour changer un Caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. A-t-on jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il ſeroit tout auſſi aiſé de faire un blond d'un brun, & d'un ſot un homme d'eſprit. C'eſt donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers eſprits ſur un modèle commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de ſe montrer tels qu'ils ſont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils ſe déguiſent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occaſions importantes reprendre leur Caractère originel, & s'y livrer avec d'autant moins de règle, qu'ils n'en connoiſſent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le Caractère & de plier le naturel ; mais, au contraire, de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénère ; car c'eſt ainſi qu'un hom-

me devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la Nature s'achève en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le Caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide : il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel autre, il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de raison ; c'est elle qui fait sortir le Caractère & lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Tous les Caractères sont bons & saints en eux-mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la Nature. Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eut tiré des talens utiles en le pre-

nant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

COQUETTERIE.

LE manége de la Coquetterie exige un diſcernement plus fin que celui de la politeſſe; car, pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait; mais la Coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes Amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété, les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun: pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences: mais en amour une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul maltraité que careſſé avec tous les autres; &, ce qui peut arriver de pis, eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs Amans, perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfère,

& qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé ? Placez un homme entre deux femmes, avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (& sûrement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le change à tous deux, & fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit sur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte, croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite, croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Une certaine Coquetterie maligne & rail-

leuſe, déſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque répartie; de lancer contre lui des traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour!

ADVERSITÉ, COURS DU SORT.

LA raiſon veut qu'on ſupporte patiemment l'Adverſité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles; qu'on n'eſtime pas les choſes humaines au delà de leur prix; qu'on n'épuiſe pas à pleurer ſes maux, les forces qu'on a pour les adoucir; & qu'enfin l'on ſonge quelquefois qu'il eſt impoſſible à l'homme de prévoir l'avenir, & de ſe connoître aſſez lui-même pour ſavoir ſi ce qui lui arrive eſt un bien ou un mal pour lui. C'eſt ainſi que ſe comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaiſe fortune. Il tâchera de mettre à profit ſes revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hazard lui amène; &, ſans ſe lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a

frappé, il faura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure, & la faire saigner pour la faire guérir.

Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni Princes, ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc dans la bassesse ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? que fera dans la pauvreté ce Publicain, qui ne sait vivre que d'or? que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille, qui ne sait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du sort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône; moi je le méprise: je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout, s'il n'est Roi : mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au dessus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à

lui seul; &, quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul; il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Siracuse, maître d'École à Corynthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir, s'il ne règne pas, que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois *, jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

INSTITUTIONS SOCIALES.

L'HOMME naturel est tout pour lui : il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable.

* *Venone, fils de Phraates, roi des Parthes.*

L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes Inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune; en ſorte que chaque particulier ne ſe croye plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus, ni Lucius, c'étoit un Romain : même il aimoit la Patrie excluſivement à lui. Régulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes Maîtres. En ſa qualité d'étranger, il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnat. Il s'indignoit qu'on voulut lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédémonien Pedarete ſe préſente pour être admis au Conſeil des Trois-Cents; il eſt rejeté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je ſuppoſe cette dé-

monſtration ſincère ; & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le Citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil eſclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mère court au Temple & rend graces aux Dieux. Voilà la Citoyenne.

Toute ſociété partielle, quand elle eſt étroite & bien unie, s'aliène de la grande. Tout Patriote eſt dur aux étrangers, ils ne ſont qu'hommes, ils ne ſont rien à ſes yeux. Cet inconvénient eſt inévitable ; mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique ; mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde régnoient dans ſes murs. Défiez-vous de ces Coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

PEUPLES.

IL n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les Nations: mais on n'a jamais vu de Peuple une fois corrompu revenir à la vertu.

Tout Peuple qui a des mœurs, & qui, par conséquent, respecte les lois, & ne veut point raffiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & surtout des savans, dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses lois; ce qu'une Nation ne peut jamais faire sans se corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes, fut-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs: car les coutumes sont la morale du Peuple; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règles que ses passions, ni de frein que les lois, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons.

Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes, dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a com-

mencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'eſt ſans doute une des raiſons pourquoi les Peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bons ſens & en courage les Peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins véritablement utiles, ne ſe trouvent guère que dans les premiers.

Les Peuples, ainſi que les hommes, ne ſont dociles que dans leur jeuneſſe; ils deviennent incorrigibles en vieilliſſant. Quand une fois les coutumes ſont établies, & les préjugés enracinés, c'eſt une entrepriſe dangereuſe & vaine, de vouloir les réformer: le Peuple ne peut pas même ſouffrir qu'on touche à ſes maux pour les détruire; ſemblable à ces malades ſtupides, qui frémiſſent à l'aſpect du Médecin.

C'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un Peuple, que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des comédiens.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpèces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs, l'entaſſement du Peuple & l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cent mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice qu'à Madrid. C'eſt à ces

grandes distances qu'un Peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange : c'est là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est la plus exacte.

C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas Peuple est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états : si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens, dans le goujat & dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté ; & si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le Peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent, s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

GOUVERNEMENT.

IL est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont ; il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient. C'étoit là le grand art des Gouvernemens anciens, dans ces temps reculés, où les Philosophes donnoient les lois aux Peuples, & n'employoient leur autorité, qu'à les rendre sages & heureux. Formez donc les hommes, si vous voulez commander à des hommes ; si vous voulez qu'on obéisse aux lois, faites qu'on les aime, & que pour faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on le doit faire : en un mot, faites régner la vertu.

Dans un État bien gouverné, il y a peu de punitions, non parce qu'on y fait beaucoup de grâces, mais parce qu'il y a peu de criminels. La multitude des crimes en assure l'impunité, lorsque l'Etat dépérit. Sous la République Romaine, jamais le Sénat ni les Consuls ne tentèrent de faire grâce ; le Peuple même n'en faisoit pas, quoiqu'il révoquat quelquefois son propre jugement. Les fréquentes grâces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus besoin ; & chacun voit où cela mène.

La fréquence des ſupplices eſt toujours un ſigne de foibleſſe ou de pareſſe dans le Gouvernement. Il n'y a point de méchant qu'on ne peut rendre bon à quelque choſe : on n'a droit de faire mourir pour l'exemple, que celui qu'on ne peut conſerver ſans danger.

Une des règles faciles & ſimples pour juger de la bonté relative des Gouvernemens, eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'Etat tend à ſa ruine; & le pays qui peuple le plus, fut-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela que cette population ſoit un effet naturel du Gouvernement & des mœurs : car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſagères, alors elles prouveroient le mal par le remède. Quand Auguſte porta des lois contre le célibat, ces lois montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du Gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs, & par la pente naturelle du Gouvernement, car ces moyens ont ſeuls un effet

conſtant. C'étoit la politique du bon abbé de Saint-Pierre, de chercher toujours un petit remède à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcère qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'Agriculture; je n'en veux pas davantage, cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-temps.

La ſeconde marque de la bonté relative du Gouvernement & des lois, ſe tire auſſi de la population, mais d'une autre manière, c'eſt à dire, de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force; & le plus puiſſant des deux, eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes, & qui par conſéquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un Etat, & font ſa foibleſſe : la richeſſe qu'elles produiſent, eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet.

Ce n'eſt rien de voir la forme apparente d'un Gouvernement, fardée par l'appareil de l'adminiſtration & par le jargon des Adminiſtrateurs, ſi l'on n'en étudie auſſi la nature par les effets qu'il produit ſur le Peuple, & dans tous les dégrés de l'adminiſtration. La différence de la forme au fond, ſe trouvant partagée entre tous ces dégrés, ce n'eſt qu'en les embraſſant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des ſubdélégués, qu'on commence à ſentir l'eſprit du miniſtère : dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre : dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes, connoiſſe le Gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même pour la Ville & pour la Campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la Campagne qui fait la nation.

Il y a des Peuples ſans phyſionomie auxquels il ne faut point de peintre, il y a des Gouvernemens ſans caractère, auxquels il ne faut pas d'hiſtoriens, & où ſitôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera.

Jamais le Peuple ne s'eſt rebellé contre les lois, que ſes chefs n'ayent commencé par les enfreindre en quelque choſe. C'eſt ſur ce principe certain qu'à la Chine, quand il y a quelque révolte dans une Province, on commence toujours par punir le Gouverneur.

ROI, ROYAUME.

ARCHIMÈDE aſſis tranquillement ſur le rivage & tirant ſans peine à flot un grand vaiſſeau, nous repréſente un Monarque habile, gouvernant de ſon cabinet ſes vaſtes Etats, & faiſant tout mouvoir en paroiſſant immobile. Les plus grands Rois qu'ait célébré l'hiſtoire, n'ont point été élevés pour régner; c'eſt une ſcience qu'on ne poſſède jamais moins qu'après l'avoir trop appriſe, & qu'on acquiert mieux en obéiſſant qu'en commandant.

Pour qu'un Etat Monarchique put être bien gouverné, il faudroit que ſa grandeur ou ſon étendue fut meſurée aux facultés de celui qui gouverne. Il eſt plus aiſé de conquérir que de régir. Avec un levier ſuffiſant, d'un doigt on peut ébranler le monde, mais pour le ſoutenir il faut les épaules d'Hercule.

Le

Le talent de régner consiste à être le garant de la loi, & à avoir mille moyens de la faire aimer. Un imbécille obéi peut comme un autre, punir les forfaits ; le véritable homme d'Etat sait les prévenir : c'est sur les volontés, encore plus que sur les actions, qu'il étend son respectable Empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fit bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire, & le chef-d'œuvre de ses travaux seroit de pouvoir rester oisif.

Le seul éloge digne d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre.

Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs Conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par force. Que les savans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables asyles ; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par

leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe; c'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la Puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumières & la ſageſſe ſeules d'un autre, les ſavans penſeront rarement de grandes choſes, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

LÉGISLATEUR.

CELUI qui oſe entreprendre d'inſtituer un Peuple, doit ſe ſentir en état de changer, pour ainſi dire, la Nature humaine; de transformer chaque individu, qui par lui-même eſt un tout parfait & ſolitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque ſorte ſa vie & ſon être; d'altérer la conſtitution de l'homme pour la renforcer; de ſubſtituer une exiſtence partielle & morale à l'exiſtence phyſique & indépendante que nous avons tous reçue de la Nature. Il faut,

en un mot, qu'il ôte à l'homme ſes forces propres pour lui en donner qui lui ſoient étrangères, & dont il ne puiſſe faire uſage ſans le ſecours d'autrui. Plus ces forces naturelles ſont mortes & anéanties, plus les acquiſes ſont grandes & durables, plus auſſi l'inſtitution eſt ſolide & parfaite: en ſorte que ſi chaque Citoyen n'eſt rien, ne peut rien, que par tous les autres, & que la force acquiſe par le tout ſoit égale ou ſupérieure à la ſomme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la Légiſlation eſt au plus haut point de perfection qu'elle puiſſe atteindre.

S'il eſt vrai qu'un grand Prince eſt un homme rare, que ſera-ce d'un grand Légiſlateur? Le premier n'a qu'à ſuivre le modèle que l'autre doit propoſer. Celui-ci eſt le mécanicien qui invente la machine, celui-là n'eſt que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

Les anciens Légiſlateurs mirent leurs déciſions dans la bouche des immortels, pour entraîner par l'autorité Divine, ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine: Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les Dieux, ni d'en être cru quand il s'annonce pour être leur interprète. La grande

ame du Législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un secret commerce avec quelque Divinité, ou dresser un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossiers pour en imposer au Peuple. Celui qui ne saura que cela, pourra même assembler par hazard une troupe d'insensés; mais il ne fondera jamais un empire, & son extravagant ouvrage périra bientôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager; il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi Judaïque toujours subsistante: celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siècles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées; & tandis que l'orgueilleuse philosophie, ou l'aveugle esprit de parti, ne voit en eux que d'heureux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs institutions, ce grand & puissant génie, qui préside aux établissemens durables.

Un Peuple ne devient célèbre, que quand sa Législation commence à décliner. On ignore durant combien de siècles l'institution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates, avant

qu'il fut question d'eux dans le reste de la Grèce.

LOI.

C'EST à la Loi seule que les hommes doivent la justice & la liberté. C'est cet organe salutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'est cette voix céleste qui dicte à chaque Citoyen les préceptes de la raison publique, & lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent; car sitôt qu'indépendamment des Lois, un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, & se met vis à vis de lui dans le pur état de nature où l'obéissance n'est jamais prescrite, que par la nécessité.

La Loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive & de bouclier contre le foible; & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du Peuple. Ce

qu'il y a de plus néceſſaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'eſt une intégrité ſévère à rendre juſtice à tous, & ſurtout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal eſt déjà fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'eſt ſur la médiocrité ſeule que s'exerce toute la force des Lois ; elles ſont également impuiſſantes contre les tréſors du riche & contre la miſère du pauvre ; le premier les élude, le ſecond leur échappe ; l'un briſe la toile, & l'autre paſſe au travers.

Toute condition impoſée à chacun par tous, ne peut être onéreuſe à perſonne, & la pire des lois vaut encore mieux que le meilleur des maîtres ; car tout maître a des préférences, & la Loi n'en a jamais.

La liberté ſuit toujours le ſort des Lois, elle règne ou périt avec elles.

Plus vous multipliez les Lois, plus vous les rendez mépriſables ; c'eſt introduire d'autres abus, ſans corriger les premiers ; & tous les ſurveillans que vous inſtituez, ne ſont que de nouveaux infracteurs deſtinés à partager avec les anciens ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage ; les hommes les plus vils ſont les

plus accrédités : plus ils sont grands, plus ils sont méprisables ; leur infamie éclate dans leurs dignités, & ils sont déshonorés par leurs honneurs : S'ils achètent les suffrages des chefs, ou la protection des femmes, c'est pour vendre à leur tour la justice, le devoir & l'état, & le Peuple qui ne voit pas que ses vices sont la première cause de ses malheurs, murmure & s'écrie en gémissant : *tous mes maux ne viennent que de ceux que je paye pour m'en garantir.*

Nulle exemption de la Loi ne sera jamais accordée, à quelque titre que ce puisse être, dans un Gouvernement bien policé. Les Citoyens mêmes qui ont bien mérité de la Patrie, doivent être récompensés par des honneurs, & jamais par des priviléges : car la République est à la veille de sa ruine, sitôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux Lois.

La plus importante de toutes les Lois, celle qui ne se grave, ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans les cœurs des Citoyens ; qui fait la véritable constitution de l'État, qui prend tous les jours de nouvelles forces ; qui, lorsque les autres Lois vieillissent ou s'éteignent, les ranime ou les supplée, qui conserve un

Peuple dans l'esprit de son institution, & substitue insensiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité : cette Loi si forte & si solide, ce sont les mœurs, les coutumes, & surtout l'opinion. Nos politiques ne connoissent point cette partie de la Législation, de laquelle dépend le succès de toutes les autres; mais le grand Législateur s'en occupe en secret, tandis qu'il paroît se borner à des réglemens particuliers, qui ne sont que le cintre de la voûte, dont les mœurs plus lentes à naître, forment enfin l'inébranlable clef.

POUVOIR ARBITRAIRE.

QUAND les hommes sentiront-ils qu'il n'y a point de désordre aussi funeste que le Pouvoir arbitraire, avec lequel ils pensent y remédier? Ce pouvoir est lui-même le pire de tous les désordres: employer un tel moyen pour les prévenir, c'est tuer les gens afin qu'ils n'ayent pas la fièvre.

LIBERTÉ.

IL en eſt de la Liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, diſoit Braſidas à un Satrape, qui comparoit la ville de Sparte à celle de Perſépolis, mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Les eſclaves perdent tout dans leurs fers, juſqu'au déſir d'en ſortir : ils aiment leur ſervitude comme les compagnons d'Uliſſe aimoient leur abrutiſſement.

Il eſt très-difficile de réduire à l'obéiſſance celui qui ne cherche point à commander ; & le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'aſſujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres : mais l'inégalité s'étend ſans peine parmi des ames ambitieuſes & lâches, toujours prêtes à courir les riſques de la fortune, & à dominer ou ſervir preſque indifféremment, ſelon qu'elle leur devient favorable ou contraire.

Il y a peu d'hommes d'un cœur aſſez ſain pour ſavoir aimer la Liberté. Tous veulent

commander, à ce prix nul ne craint d'obéir. Un petit parvenu ſe donne cent maîtres pour acquérir dix valets. Il n'y a qu'à voir la fierté des nobles dans les monarchies, avec quelle emphaſe ils prononcent ces mots de *ſervice*, & de *ſervir*; combien ils s'eſtiment grands & reſpectables, quand ils peuvent avoir l'honneur de dire, *le Roi mon maître*; combien ils mépriſent des républicains qui ne ſont que libres, & qui certainement ſont plus nobles qu'eux.

Il eſt inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples ſe ſont donné des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les aſſervir. Si nous avons un Prince, diſoit Pline à Trajan, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un maître.

Renoncer à ſa liberté, c'eſt renoncer à ſa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ſes devoirs. Il n'y a nul dédommagement poſſible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation eſt incompatible avec la nature de l'homme, & c'eſt ôter toute moralité à ſes actions, que d'ôter toute liberté à ſa volonté.

Les Juriſconſultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un eſclave naîtroit eſcla-

ve, ont décidé en d'autres termes, qu'un homme ne naîtroit pas homme.

L'homme acquiert dans l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui; car l'impulsion du seul appétit est esclavage, & l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est Liberté.

Il n'y a que la force de l'état qui fasse la liberté de ses membres.

DÉPENDANCE.

IL y a deux sortes de Dépendances. Celle des choses, qui est de la nature; celle des hommes, qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices: la dépendance des hommes étant désordonnée, les engendre tous, & c'est par elle que le maître & l'esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle, supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les lois des Nations pouvoient avoir, comme celle de

la Nature, une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne put vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'Etat naturel à ceux de l'Etat civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'élève à la vertu.

GUERRE.

LA Guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'état à état, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes, ni même comme concitoyens, mais comme soldats; non point comme membres de la Patrie, mais comme ses défenseurs. Enfin chaque état ne peut avoir pour ennemis que d'autres états, & non pas des hommes, attendu qu'entre choses de diverses natures, on ne peut fixer aucun vrai rapport.

Ce principe est même conforme aux maximes établies de tous les temps & à la pratique constante de tous les peuples policés. Les déclarations de guerre sont moins des aver-

dissemens aux puissances qu'à leurs sujets. L'étranger, soit Roi, soit particulier, soit peuple qui vole, tue ou détient les sujets sans déclarer la guerre au Prince, n'est pas un ennemi, c'est un brigand. Même en pleine guerre, un Prince juste s'empare bien, en pays ennemi, de tout ce qui appartient au public; mais il respecte la personne & les biens des particuliers; il respecte les droits sur lesquels sont fondés les siens. La fin de la guerre étant la destruction de l'État ennemi, on a droit d'en tuer les défenseurs, tant qu'ils ont les armes à la main; mais sitôt qu'ils les posent & se rendent, cessant d'être ennemis, ou instrumens de l'ennemi, ils redeviennent simplement hommes, & l'on n'a plus droit sur leur vie. Quelquefois on peut tuer l'État sans tuer un seul de ses membres : or la guerre ne donne aucun droit qui ne soit nécessaire à sa fin.

FINANCES, IMPÔTS.

LA plus importante maxime de l'administration des finances, c'est de travailler avec beaucoup plus de soin à prévenir les besoins, qu'à augmenter les revenus. Les Gouvernemens an-

ciens faiſoient plus, en effet, avec leur *parcimonie*, que les nôtres avec tous leurs tréſors.

Les livres & tous les comptes des Régiſſeurs ſervent moins à déceler leurs infidélités, qu'à les couvrir; & la prudence n'eſt jamais auſſi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la friponnerie à les éluder. Laiſſez donc les regiſtres & papiers, & remettez les finances en des mains fidelles: c'eſt le ſeul moyen qu'elles ſoient fidellement régies. La vertu eſt le ſeul inſtrument efficace en cette délicate partie de l'adminiſtration.

Toutes choſes égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Celui qui n'a que le ſimple néceſſaire, ne doit rien payer du tout; & la taxe de celui qui a du ſuperflu, peut aller au beſoin juſqu'à la concurrence de tout ce qui excède ſon néceſſaire. Quelqu'un dira, qu'eu égard à ſon rang, ce qui ſeroit ſuperflu pour un homme inférieur, eſt néceſſaire pour lui; mais c'eſt un menſonge; car un Grand a deux jambes, ainſi qu'un Bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu néceſſaire eſt ſi peu néceſſaire à ſon rang, que, s'il ſavoit y renoncer pour un ſujet louable, il n'en ſeroit que plus reſpecté. Le peuple ſe

prosterneroit devant un Ministre qui iroit au Conseil à pied, pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'Etat. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne; & la bienséance n'est jamais une raison contre le droit.

Qu'on établisse de fortes taxes sur la livrée, sur les équipages, sur les étoffes & la dorure, sur les cours & jardins des hôtels, sur les spectacles de toute espèce, sur les professions oiseuses, comme baladins, chanteurs, histrions, & en un mot sur cette foule d'objets de luxe, d'amusemens & d'oisiveté, qui frappe tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins se cacher, que le seul usage est de se montrer, & qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vus. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires, pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité : c'est bien mal connoître les hommes, que de croire qu'après s'être laissé une fois séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au nécessaire, & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépense ne sera qu'une nouvelle raison de la soutenir, quand la vanité de se montrer opulent fera son profit

du prix de la chose & des frais de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres; & l'Etat ne sauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré, que sur cette distinction.

Par la même raison, l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture, en soulageant le laboureur, & rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité, qui fait la véritable force d'un Etat. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer d'autres, sur lesquelles l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une; ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de l'Etat; alors l'assiette des impôts aura produit l'effet des meilleures lois somptuaires; les dépenses de l'Etat auront nécessairement diminué avec celles des particuliers; & le fisc ne sauroit moins recevoir de cette ma-

nière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à débourſer ; ou, ſi les riches ne diminuent rien de leurs profuſions, le fiſc aura dans le produit des impôts les reſſources qu'il cherchoit, pour pourvoir aux beſoins réels de l'Etat. Dans le premier cas, le fiſc s'enrichit de toute la dépenſe qu'il a de moins à faire ; dans le ſecond, il s'enrichit encore de la dépenſe inutile des particuliers.

Il me paroît certain que tout ce qui n'eſt pas proſcrit par les lois, ni contraire aux mœurs, & que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre, moyennant un droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'uſage des carroſſes, il peut, à plus forte raiſon, impoſer une taxe ſur les carroſſes, moyen ſage & utile d'en blâmer l'uſage ſans le faire ceſſer. Alors on peut regarder la taxe comme une eſpèce d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

On a oſé dire qu'il falloit charger le payſan, & qu'il ne feroit rien, s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du Monde cette maxime ridicule. C'eſt en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur paye très-peu de choſe, & ſurtout à

la Chine, où il ne paye rien, que la terre eſt le mieux cultivée. Au contraire, par-tout où le laboureur ſe voit chargé à proportion du produit de ſon champ, il le laiſſe en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car, pour qui perd le fruit de ſa peine, c'eſt gagner, que de ne rien faire; & mettre le travail à l'amende, eſt un moyen fort ſingulier de bannir la pareſſe.

Si l'on dit que rien n'eſt ſi dangereux qu'un impôt payé par l'acheteur, ce qui ſe fait cependant à la Chine, le pays du Monde où les impôts ſont les plus forts & les mieux payés, comment ne voit-on pas que le mal eſt cent fois pire encore, quand cet impôt eſt payé par le cultivateur même: n'eſt-ce pas attaquer la ſubſiſtance de l'Etat, juſque dans ſa ſource? n'eſt-ce pas travailler auſſi directement qu'il eſt poſſible à dépeupler le pays, & par conſéquent à le ruiner à la longue? Car il n'y a point pour une nation, de pire diſette que celle d'hommes.

LUXE.

LE Luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite.

Semblable à ces vents brûlans du midi, qui couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir, le Luxe, dans quelque Etat, grand ou petit, que ce puisse être, pour nourrir des foules de valets & de misérables qu'il a faits, accable & mine le Laboureur & le Citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres, qu'il n'eut pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, & dépeuple l'Etat tôt ou tard.

A mesure que l'industrie & les arts lucratifs s'étendent & fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés: d'où il arrive que le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du Luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les Villes le pain qu'il y devroit porter. Les terres restent en friche; les grands

chemins ſont inondés de malheureux Citoyens, devenus mendians ou voleurs, & deſtinés à finir un jour leur miſère ſur la roue ou ſur un fumier. Tel eſt l'effet réel qui réſulte des progrès de l'induſtrie & du Luxe; telles ſont les cauſes ſenſibles de toutes les miſères, où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'eſt ainſi que l'Etat s'enrichiſſant d'un côté, s'affoiblit & ſe dépeuple d'un autre, & que les plus puiſſantes monarchies, après bien des travaux pour ſe rendre opulentes & déſertes, finiſſent par devenir la proie des nations pauvres qui ſuccombent à la funeſte tentation de les envahir.

La vanité & l'oiſiveté qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le Luxe. Le goût du Luxe accompagne toujours celui des lettres; & le goût des lettres accompagne ſouvent celui du Luxe (*).

(*) *A meſure que le Luxe corrompt les mœurs, dit un Auteur moderne, les ſciences les adouciſſent : Semblables aux prières dans Homère, qui parcourent toujours la terre à la ſuite de l'Injuſtice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle Divinité.* (*N. de l'Éditeur*)

Le Luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres; mais s'il n'y avoit point de Luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le Luxe sert au soutien des Etats, comme les cariatides servent à soutenir les Palais qu'elles décorent, ou plutôt comme les poutres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui souvent achèvent de les renverser. Hommes sages & prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Le Luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches & des artistes pour fournir à leur superfluité, est perdu pour la subsistance du laboureur: & celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes, suffit seul pour rendre le Luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain.

A ne consulter que l'impression la plus na-

turelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le Luxe, on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale, peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples, que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſes ? L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour, faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eut beau l'éle-

ver, le point où il ſe fut arrêté n'eut ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſère! Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où ſon utilité réelle, & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature, n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un Prince, & le faſte qu'on y voit briller ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité.

RICHES, RICHESSE.

TOUS les Riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on

leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain.

Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, & ceux qui les méprisent, pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches; mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour: sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

Les pauvres gémissent sous le joug des riches, & les riches sous le joug des préjugés.

Richesse ne fait point riche, dit le Roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eut su tirer d'une moindre somme?

Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les désirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre; tel est gueux

gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins.

Quiconque jouit de la ſanté, & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche : c'eſt l'*aurea mediocritas* d'Horace.

MENDIANS.

NOURRIR les Mendians, c'eſt contribuer à multiplier les Gueux & les Vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils pourroient y faire. Voilà les maximes dont de plaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

On ſouffre & on entretient à grands frais des multitudes de profeſſions inutiles, dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de Mendiant, que comme un métier; loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hom-

mes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce Mendiant qui me remue le cœur, & me porte à le secourir, comme je paye un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la Tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des Mendians est onéreux à l'État, de combien d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolère, n'en peut-on pas dire autant? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de Mendians : mais pour les rebuter de leur profession, faut-il rendre les Citoyens inhumains & dénaturés? Pour moi, sans savoir ce que les pauvres sont à l'État, je sais qu'ils sont tous mes frères, & que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort; & comment puis-je être sûr que l'inconnu qui vient

implorer au nom de Dieu mon assistance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas, pour-être, cet honnête homme prêt à périr de misère, & que mon refus va réduire au désespoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie, ou un morceau de pain, ne coûtent guère plus à donner & font une réponse plus honnête qu'un, *Dieu vous assiste*; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eut d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches ? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, il n'en est rien au gueux qui mendie; au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

Nourrir les mendians, c'est, disent les détracteurs de l'aumône, former des pépinières de voleurs; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians; mais quand une fois ils le sont, il

faut les nourrir, de peur qu'ils ne se faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſeux prennent tellement le travail en averſion, qu'ils aiment mieux voler & ſe faire pendre, que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé & refuſé ; mais vingt liards auroient payé le ſoupé d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légère aumône s'il ſongeoit qu'elle put ſauver deux hommes, l'un d'un crime & l'autre de la mort ? J'ai lu quelque part que les mendians ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il eſt naturel que les enfans s'attachent aux pères ; mais ces pères opulens & durs les méconnoiſſent & laiſſent aux pauvres le ſoin de les nourrir.

SUICIDE.

TU veux ceſſer de vivre, mais je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſe-t-il point avec la vie une ta-

che pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis, la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active & morale qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, & un bien pour l'honnête homme infortuné: car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis, la vie est

un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras, la vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un Être immortel? La peine & le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta destination.

Le Suicide est une mort furtive & honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien. Je suis inutile au

monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *que je fasse encore une bonne action avant que de mourir* : puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

DUEL.

GARDEZ-VOUS de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui ja-

mais entra dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! Grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce! le veux-tu boire?

Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par les combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton; ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'osé-

roit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des préjugés, il ne peut ni passer, ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le Duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse & barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là; & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le

foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, & dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres, sont, pour la plupart, de mal-honnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de confiance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'homme de bien le porte par-tout avec lui;

au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps: elle met toujours la vertu au dessus des évènemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

EXCÈS DU VIN.

Toute intempérance est vicieuse, & surtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'Excès du Vin dégrade l'homme, aliène au moins sa raison pour un temps, & l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant. Pour une querelle passagère qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fidelles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près.

Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! Le sage est sombre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté. Dans

le pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adultères, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime, à Naples elle est en horreur; mais au fond, laquelle est la plus à craindre de l'intempérance du Suisse ou de la réservé de l'Italien.

Ne calomnions point le vice même, n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décèle. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse fit mourir Philotas de sang froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, foyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couvé à jeun de méchans desseins.

MALADIES.

L'EXTRÊME inégalité dans la manière de vivre, l'excès d'oiſiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres; la facilité d'irriter & de ſatisfaire nos appétits & notre ſenſualité; les alimens trop recherchés des riches, qui les nourriſſent de ſucs échauffans, & les accablent d'indigeſtions; la mauvaiſe nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus ſouvent, & dont le défaut les porte à ſurcharger avidement leur eſtomac dans l'occaſion; les veilles, les excès de toute eſpèce; les tranſports immodérés de toutes les paſſions, les fatigues & l'épuiſement d'eſprit, les chagrins & les peines ſans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames ſont perpétuellement rongées; voilà les funeſtes garans que la plupart de nos maux ſont notre propre ouvrage, & que nous les aurions preſque tous évités en conſervant la manière de vivre ſimple, uniforme & ſolitaire, qui nous étoit preſcrite par la nature. Si elle nous a deſtinés à être ſains, j'oſe preſque aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé.

Nos maux moraux ſont tous dans l'opinion, hors un ſeul, qui eſt le crime, & celui-là dépend de nous : nos maux phyſiques ſe détruiſent ou nous détruiſent. Le temps ou la mort ſont nos remèdes ; mais nous ſouffrons d'autant plus que nous ſavons moins ſouffrir, & nous nous donnons plus de tourmens pour guérir nos maladies que nous n'en aurions à les ſupporter.

MÉDECINE, MÉDECINS.

UN corps débile affoiblit l'ame. De là l'empire de la Médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne ſais, pour moi, de quelle maladie nous guériſſent les Médecins, mais je ſais qu'ils nous en donnent de bien funeſtes ; la lâcheté, la puſillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guériſſent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher des cadavres ? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point ſortir de leurs mains.

La Médecine eſt à la mode parmi nous, elle doit l'être. C'eſt l'amuſement des gens

oiſifs & déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur temps, le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles ; celui de n'être pas morts.

Les hommes font, ſur l'uſage de la Médecine, les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la Vérité. Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve ; ils ne voyent pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guériſon que le Médecin opère, par la mort de cent malades qu'il a tués ; & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui paſſent en même temps. La Science qui inſtruit & la Médecine qui guérit ſont fort bonnes ſans doute ; mais la ſcience qui trompe, & la Médecine qui tue, ſont mauvaiſes. Apprenez-nous donc à les diſtinguer. Voilà le nœud de la queſtion : ſi nous ſavions ignorer la vérité, nous ne ſerions jamais les dupes du menſonge ; ſi nous ſavions ne vouloir pas

guérir, malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abſtinences ſeroient ſages; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute donc pas que la Médecine ne ſoit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

On me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du Médecin, mais que la Médecine en elle-même eſt infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc ſans le Médecin; car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'Artiſte, qu'à eſpérer du ſecours de l'Art.

Cet Art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres; il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance. Il uſe la vie au lieu de la prolonger; & quand il la prolongeroit, ce ſeroit encore au préjudice de l'eſpèce, puiſqu'il nous ôte à la ſociété par les ſoins qu'il nous impoſe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre: celui qui ſe croiroit invulnérable

n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à sa place eut été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe guère à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment & meurt en paix. Ce sont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philosophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur & lui font désapprendre à mourir.

La seule partie utile de la Médecine est l'hygiène. Encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

Si par les observations générales, on ne trouve pas que l'usage de la Médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet Art n'est pas utile, il est nuisible, puisqu'il employe le temps, les hommes & les choses à pure perte.

Un homme qui vit dix ans sans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui que celui qui vit trente ans leur victime.

Vis selon la nature, sois patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur Art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, s'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet Art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie, où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais surtout vis jusqu'à ta dernière heure.

DE LA VIE.

Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années,

mais celui qui a le plus senti la Vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eut gagné de mourir jeune; au moins eut-il vécu jusqu'à ce temps-là.

Quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la Vie à charge, & de préférer le néant à notre existence; sans quoi le découragement & le désespoir se seroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eut pu subsister long-temps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en seroit assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, & que ces maux seroient aussi grands qu'on nous les dépeint. Mais il est difficile de trouver sur ce sujet de la bonne-foi chez les hommes, & de bons calculs chez les Philosophes, parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens & des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendamment de toute autre sensation, & que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie, à peu près comme

ces femmes qui, avec une robe tachée & des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Peu de gens, dit Érasme, voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa marchandise fort haut, qui en rabattroit beaucoup, s'il avoit quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui est-ce qui dit cela? des riches peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la Vie, & toujours tremblant de la perdre : peut-être des gens de Lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus mal sain, le plus réfléchissant, & par conséquent, le plus malheureux. Veut-on trouver des hommes de meilleure composition, ou du moins communément plus sincères, & qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence? Que l'on consulte un honnête Bourgeois, qui aura passé une vie obscure & tranquille, sans projets & sans ambition; un bon Artisan qui vit commodément de son métier, un Paysan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère, afin qu'ils nous fassent vivre; mais d'un Pays libre. J'ose poser en fait, qu'il n'y

a peut-être pas dans le haut Valais un ſeul Montagnard mécontent de ſa vie preſque automate, & qui n'acceptat volontiers, au lieu même du Paradis, le marché de renaître ſans ceſſe pour végéter ainſi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'eſt ſouvent l'abus que nous faiſons de la Vie qui nous la rend à charge; & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui ſont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : „ Je ne me „ repens point d'avoir vécu, car j'ai vécu de „ façon à pouvoir me rendre ce témoignage „ que je ne ſuis pas né en vain „. Cela n'empêche pas que le Sage ne puiſſe quelquefois déloger volontairement ſans murmure & ſans déſeſpoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien diſtinctement l'ordre du départ.

DE LA MORT.

SI nous étions immortels, nous ſerions des êtres très-miſérables. Il eſt dur de mourir; mais il eſt doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.

Si l'on nous offroit l'immortalité ſur la

terre, qui eſt-ce qui voudroit accepter ce triſte préſent? Quelle reſſource, quel eſpoir, quelle conſolation nous reſteroit-il contre les rigueurs du ſort & contre les injuſtices des hommes? L'ignorant, qui ne prévoit rien, ſent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe qui prolongeant nos vues juſqu'à la mort, & pas au delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas ſûr de la perdre une fois, elle couteroit trop à conſerver.

On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiète pour ſe conſerver qu'autant que les moyens ſont en ſon pouvoir; ſitôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquillife & meurt ſans ſe tourmenter inutilement. La première loi de la réſignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainſi que les Bêtes, ſe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent preſ-

que sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison; mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entière que la première.

La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fut plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu; elle n'est rien aux yeux de la raison; elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Il y a des évènemens qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces sous lesquelles on les considère, & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. La Nature me confirme de jour en jour qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, & qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs; & malgré ce qu'une pareille description a de touchant, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si,

selon le cours ordinaire des choses, il eut attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un Notaire & des héritiers ne laissent pas respirer, que les Médecins assassinent. Pour moi, je vois par-tout que les maux auxquels nous assujettit la Nature, sont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal qu'on sent, on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélère; plus on la veut fuir, & plus on la sent; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

ÉTUDE.

QUAND on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres: c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, & de se les approprier.

La grande erreur de ceux qui étudient, est de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fonds, sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, &

ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'élève, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modèles; à force de les conſidérer on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

L'eſprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſu, on s'expoſe à n'en jamais rien tirer qui lui ſoit propre.

ÉTUDE DU MONDE.

L'ÉTUDE du monde eſt remplie de difficultés, & il eſt difficile de ſavoir quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philoſophe en eſt trop loin, l'Homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger

du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philoſophe, il le conſidère à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons, ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place, & n'en ſent ni la raiſon, ni les vrais effets. L'Homme du monde voit tout, & n'a le temps de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des impreſſions confuſes qui reſſemblent au chaos.

On ne peut pas non plus voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon temps par intervalles entre le monde & la ſolitude; toujours agité dans ſa retraite, & toujours étranger dans le monde, ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie entière en deux grands eſpaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eſt preſque impoſſible; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on poſe & qu'on reprenne à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

C'eſt encore une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour. Il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

ÉTUDE DES SCIENCES.

PARMI tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des Sciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnat une pour les apprendre avec effort.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. Les livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas.

Il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpèce humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le temps qu'on employe à ſa-

voir ce que d'autres ont penſé, étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumières acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes.

Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal adroits : à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

SCIENCES ET ARTS.

L'ESPRIT a ſes beſoins ainſi que le corps. Ceux-ci ſont les fondemens de la ſociété, les autres en ſont l'agrément.

Les ſciences, les lettres & les arts, moins deſpotiques & plus puiſſans peut-être que le gouvernement & les lois, étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont les hommes ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle, pour laquelle ils ſembloient être nés, leur font aimer leur eſclavage ; & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le beſoin éleva les Trônes ; les Sciences & les Arts les ont affermis.

Puiſſances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les; heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile, en un mot, les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.

Il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu, ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt la douceur qu'inſpire aux peuples le goût des lettres.

Plus l'intérieur ſe corrompt, & plus l'extérieur ſe compoſe : c'eſt ainſi que la culture des lettres engendre inſenſiblement la politeſſe.

Que de dangers ! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des Sciences ! par combien d'erreurs mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elles ? Le déſavantage eſt viſible; car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons; mais la vérité n'a qu'une manière d'être.

C'eſt un grand mal, que l'abus du temps. D'autres maux pires encore ſuivent les Lettres & les Arts. Tel eſt le luxe : né comme

eux de l'oiſiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement ſans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont ſans lui.

Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils ſe laſsèrent de ces incommodes ſpectateurs, & les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chaſsèrent pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne ſe diſtinguèrent plus des maiſons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais pouſsés plus loin que quand on les vit, pour ainſi dire, ſoutenus à l'entrée des palais des Grands, ſur des colonnes de marbre, & gravés ſur des chapiteaux corynthiens.

O Fabricius! qu'eut penſé votre grande ame, ſi, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras, & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes? „ Dieux! euſſiez-vous dit, „ que ſont devenus ces toits de chaume & „ ces foyers ruſtiques, qu'habitoient jadis la „ modération & la vertu? Quelle ſplendeur

„ funeſte a ſuccédé à la ſimplicité Romaine ?
„ Quel eſt ce langage étranger ? Quelles ſont
„ ces mœurs efféminées ? Que ſignifient ces
„ ſtatues, ces tableaux, ces édifices ? Inſen-
„ ſés, qu'avez-vous fait ? Vous, les maîtres des
„ Nations, vous vous êtes rendu les eſclaves
„ des hommes frivoles que vous avez vain-
„ cus ! Ce ſont des Rhéteurs qui vous gou-
„ vernent ! C'eſt pour enrichir des Architec-
„ tes, des Peintres, des Statuaires & des Hiſ-
„ trions, que vous avez arroſé de votre ſang la
„ Gréce & l'Aſie ! les dépouilles de Carthage
„ ſont la proie d'un joueur de flûte ! Ro-
„ mains, hâtez-vous de renverſer ces amphi-
„ théatres ; briſez ces marbres, brûlez ces
„ tableaux ; chaſſez ces eſclaves qui vous
„ ſubjuguent, & dont les funeſtes arts vous
„ corrompent. Que d'autres mains s'illuſtrent
„ par de vains talens : le ſeul talent digne
„ de Rome eſt celui de conquérir le monde
„ & d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas
„ prit notre Sénat pour une aſſemblée de
„ Rois, il ne fut ébloui, ni par une pompe
„ vaine, ni par une élégance recherchée. Il
„ n'y entendit point cette éloquence frivole,
„ l'étude & le charme des hommes futiles :
„ Que vit donc Cynéas de ſi majeſtueux ? O

„ Citoyens! il vit un ſpectacle que ne dou-
„ neront jamais vos richeſſes ni tous vos arts;
„ le plus beau ſpectacle qui ait jamais paru
„ ſous le Ciel, l'aſſemblée de deux cents
„ hommes vertueux, dignes de commander à
„ Rome, & de gouverner la terre.

Le goût des Lettres & des beaux-Arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être un homme de bien. De là naît encore cette autre inconſéquence, qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux: car nos talens naiſſent avec nous, nos vertus ſeules nous appartiennent.

Le goût de la philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance qui attachent les hommes à la ſociété; & c'eſt peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt inſipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir ſur l'humanité, à force d'obſerver les hommes, le philoſophe apprend à les apprécier ſelon leur valeur; & il eſt difficile d'avoir bien de l'affection pour ce

qu'on mépriſe. Bientôt il réunit en ſa perſonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables : ſon mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil ; ſon amour propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'Univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vides de ſens : il n'eſt ni parent, ni citoyen, ni homme, il eſt philoſophe.

En même temps que la culture des Sciences retire en quelque ſorte de la preſſe le cœur du philoſophe, elle y engage en un autre ſens celui de l'homme de lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſemens publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De là naiſſent, d'un côté, les raffinemens du goût & de la politeſſe, vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rapetiſſent l'ame & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce

que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

La Science n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche, & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter les biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les déſirs, & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altère ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : Si elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers des voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nom-

bre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumière & l'honneur du genre humain; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la règle : car ſi tous les hommes étoient des Socrates, la Science alors ne leur ſeroit pas nuiſible; mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

Les mêmes cauſes qui ont corrompu les peuples, ſervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'eſt ainſi que celui qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la Médecine, eſt forcé de recourir encore aux Médecins pour ſe conſerver la vie; & c'eſt ainſi que les Arts & les Sciences, après avoir fait éclorre les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner en crimes; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poiſon de s'exhaler auſſi librement. Elles détruiſent la vertu; mais elles en laiſſent le ſimulacre public, qui eſt toujours une belle choſe. Elles introduiſent à ſa place la politeſſe & les bienſéances; à la crainte de paroître méchant, elles ſubſtituent celle de paroître ridicule.

Peuples, ſachez donc une fois que la Nature a voulu vous préſerver de la ſcience,

comme une mère arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits.

SAVANS.

LA plupart des Savans le ſont à la manière des enfans. La vaſte érudition réſulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets iſolés ou dénués d'idées, ſe retiennent uniquement par la mémoire des ſignes; & rarement ſe rappelle-t-on quelqu'une de ces choſes, ſans voir en même temps le *recto* ou le *verſo* de la page où on l'a lue, ou la figure ſous laquelle on la vit la première fois. Telle étoit à peu près la ſcience à la mode des ſiècles derniers. Celle de notre ſiècle eſt autre choſe; on n'étudie plus, on n'obſerve plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la philoſophie, les rêves de quelques mauvaiſes nuits. On me dira que je rêve auſſi; j'en conviens:

mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher aux Lecteurs s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

S'il est bon que de grands génies instruisent les hommes, il faut que le Vulgaire reçoive leurs instructions : Si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? *Les boiteux*, dit Montagne, *sont mal propres aux exercices du corps; & aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses.* Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des Sages pour les juger, & non pour s'instruire; jamais on ne vit tant de *Dandins*.

La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas; qui cependant n'ajoute au bien-être, qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le Public; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne se soucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs. C'est ainsi que pensoit Séneque lui-même. *Si l'on me donnoit*,

dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime Philoſophie, voilà donc ton uſage!

Quand je vois un homme épris de l'amour des connoiſſances, ſe laiſſer ſéduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre ſans ſavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage, amaſſant des coquilles & commençant par s'en charger; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude, & ne ſachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jeter, & retourne à vide.

Ces grands Philoſophes qui poſsèdent toutes les grandes ſciences dans un dégré éminent, ſeroient très-ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien : mais je ſerois bien plus ſurpris moi-même, ſi ces hommes qui ſavent tant de choſes, ſavoient jamais celle-là.

TALENS.

LA Nature ſemble avoir partagé des Talens divers aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés.

Il y a deux choſes à conſidérer avant le Talent; ſavoir, les mœurs & la félicité. L'homme eſt un être trop noble pour devoir ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres; & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Pour ſuivre ſon Talent, il faut le connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les Talens des hommes? & à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment celui dont l'éducation aura été négligée, ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a

souvent plus de part que le Talent; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition.

Le vrai talent, le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à se montrer, qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'est qu'une vaine ardeur de briller, sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour, & veut être un Général; un autre voit bâtir, & se croit Architecte.

On n'a des Talens que pour s'élever, personne n'en a pour descendre; est-ce bien là l'ordre de la Nature?

Quand chacun connoîtroit son Talent, & voudroit le suivre, combien le pourroient? Combien surmonteroient d'injustes obstacles? Combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui sent sa foiblesse, appelle à son secours le manége & la brigue, que l'autre, plus sûr de lui, dédaigne.

Tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiscrétement les sujets, on les confond; le vrai mérite reste étouffé dans la foule, & les hon-

neurs dus au plus habile ſont tous pour le plus intrigant.

S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir; mais il faut ſe conduire par des règles plus ſûres, & renoncer au prix des Talens, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mène à la fortune.

Il eſt difficile de croire que tous les Talens divers doivent être développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſèdent fut exactement proportionné aux beſoins de la ſociété; & ſi on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le Talent de l'Agriculture, ou qu'on enlevat à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de Laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre.

Les talens des hommes ſont, comme les vertus, des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des Talens qui nous ſont pernicieux. S'il falloit toujours employer cha-

que chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs Talens se développent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

LE GOUT.

LE bon n'est que le beau mis en action; l'un tient intimément à l'autre & ils ont tous deux une source commune dans la Nature bien ordonnée. Il s'ensuit que le Goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les genres de beautés.

On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre, à l'aspect d'un beau payſage ou devant un beau tableau,

s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment, & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon? Combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment, & dont le Goût ſeul décide?

Le goût eſt en quelque manière le microſcope du jugement; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment.

Plus on va chercher les définitions du Goût, & plus on s'égare; le goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plait ou déplait au plus grand nombre; ſortez de là, vous ne ſavez plus ce que c'eſt que le Goût. Il ne s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tout; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon Goût, il y a peu de gens de Goût; de même qu'il y a peu de belles perſonnes, quoique l'aſſemblage des traits les plus communs, faſſe la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ni de ce qu'on aime, parce qu'il nous eſt utile, ni de ce qu'on hait, parce qu'il nous nuit. Le Goût ne s'exerce que ſur des choſes indifférentes, ou d'un intérêt d'amuſement, tout au plus, & non ſur celles qui tiennent à nos beſoins; pour juger de celles-ci, le Goût n'eſt pas néceſſaire, le ſeul appétit ſuffit. Voilà ce qui rend ſi difficiles, & ce ſemble ſi arbitraires, les pures déciſions du Goût; car hors l'inſtinct qui les détermine, on ne voit plus la raiſon de ces déciſions. On doit diſtinguer encore ſes lois dans les choſes morales, & ſes lois dans les choſes phyſiques. Dans celles-ci, les principes du Goût ſemblent abſolument inexplicables; mais il importe d'obſerver qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation: ainſi l'on explique des beautés qui paroiſſent phyſiques, & qui ne le ſont réellement point. J'ajouterai que le Goût a des règles locales, qui les rendent en mille choſes dépendantes des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au ſexe, au caractère & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des Goûts.

Le Goût eſt naturel à tous les hommes; mais

ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même dégré, & dans tout il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du Goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premiérement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons; secondement, il faut des sociétés d'amusement & d'oisiveté, car dans celles d'affaires on a pour règle; non le plaisir, mais l'intérêt; en troisième lieu il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, & où règne la volupté plus que la vanité; car dans le cas contraire, la mode étouffe le Goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus vrai que le bon Goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle; elle approuve non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les temps, faites que chaque homme ait son propre sentiment; & ce qui est le plus

agréable en soi aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modèles du Goût sont dans la nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés; c'est alors des objets que nous aimons, que nous tirons nos modèles; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les Artistes, les Grands, les Riches; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur instinct ou leur vanité; ceux-ci pour établir leur richesse, & les autres pour en profiter, cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par là le grand luxe établit son empire, il fait aimer ce qui est difficile & coûteux; alors le prétendu beau, loin d'imiter la nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais Goût sont inséparables. Par-tout où le Goût est dispendieux, il est faux.

C'est surtout dans le commerce des deux sexes que le Goût, bon ou mauvais, prend sa forme; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité

de jouir attiédit le désir de plaire, le goût doit dégénérer; & c'est là, ce me semble, une raison des plus sensibles pourquoi le bon Goût tient aux bonnes mœurs.

Le Goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas: cette délicatesse mène à l'esprit de discussion; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient: cette subtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie & les lumières s'étendent; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guère être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a, peut-être, à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût se cultive; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'Auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trom-

trompent; on apprend beaucoup plus dans la conversation des Auteurs que dans leurs livres; & les Auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris; bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

Il y a une certaine simplicité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les écrits des Anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espèce de littérature, on les trouve, comme dans l'histoire, abondans en choses, & sombres à juger. Nos Auteurs, au contraire, disent peu & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusque sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des anciens, on lisoit des faits.

Sta, viator, heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur

un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'eſt ſi commun que des héros parmi nous; mais chez les Anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale :

J'ai bâti Tarſe & Anchiale en un jour.
Et maintenant je ſuis mort.

Laquelle dit plus, à votre avis? Notre ſtyle lapidaire avec ſon enflûre, n'eſt bon qu'à ſouffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques Guerriers tués en trahiſon dans la retraite des dix-mille, ils moururent, dit-il, irréprochables dans la guerre & dans l'amitié. Voilà tout; mais conſidérez dans cet éloge ſi court & ſi ſimple, de quoi l'Auteur avoit le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela raviſſant! On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermopyles :

PASSANT, va dire à Sparte, que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes ſaintes lois.

On voit bien que ce n'eſt pas l'Académie des Inſcriptions qui a compoſé celle-là.

IMAGINATION.

LE pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'Imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les déſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature ; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nu, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'Imagination n'aille porter les déſirs. Une jeune Chinoiſe avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pekin que n'eut fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygète.

Malheur à qui n'a plus rien à déſirer ! il perd, pour ainſi dire, tout ce qu'il poſſède. On jouit moins de ce qu'on obtient, que de ce qu'on eſpère, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il déſire, qui le ſoumet à ſon imagination, qui le lui rend pré-

sent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance.

En toute chose l'habitude tue l'Imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'Imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio*; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument.

Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Quand l'Imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ses soins pour le conserver.

L'Imagination qui pare ce qu'on désire, l'a-

bandonne dans la poſſeſſion. Hors le ſeul être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

L'exiſtence des êtres finis eſt ſi pauvre & ſi bornée, que quand nous ne voyons que ce qui eſt, nous ne ſommes jamais émus. Ce ſont les chimères qui ornent les objets réels, & ſi l'Imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le ſtérile plaiſir qu'on y prend ſe borne à l'organe, & laiſſe toujours le cœur froid.

Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'annoncer par dégrés les triſtes nouvelles, il y a des Imaginations fougueuſes qui, ſur un mot, portent tout à l'extrême, avec leſquelles il faut mieux ſuivre une route contraire & les accabler d'abord pour leur ménager enſuite des adouciſſemens.

OPINION, PRÉVOYANCE.

L'OPINION, reine du monde, n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Pour ne rien donner à l'Opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos

erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres.

Rien ne rend plus insensible à la raillerie, que d'être au dessus de l'opinion.

La Prévoyance! La Prévoyance qui nous porte sans cesse au delà de nous, & souvent nous place où nous n'arriverons point; voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie a un être aussi passager que l'homme, de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, & de négliger le présent dont il est sûr! Manie d'autant plus funeste, qu'elle augmente incessamment avec l'âge, & que les vieillards toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans: Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout; les temps, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous. Notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainsi dire, sur la terre entière, & devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous blesser? Que de Princes se désolent pour la perte d'un

Pays qu'ils n'ont jamais vu? Que de Marchands il ſuffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris?

Eſt-ce la nature qui porte ainſi les hommes ſi loin d'eux-mêmes? Eſt-ce elle qui veut que chacun apprenne ſon deſtin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier; en ſorte que tel eſt mort heureux ou miſérable, ſans en avoir jamais rien ſu? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant, ſa préſence inſpire la joie; ſes yeux annoncent le contentement, le bien-être; il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la Poſte; l'homme heureux la regarde; elle eſt à ſon adreſſe, il l'ouvre, il la lit. A l'inſtant ſon air change, il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ſes cris, il ſemble attaqué d'affreuſes convulſions. Inſenſé, quel mal t'a donc fait ce papier? Quel membre t'a-t-il ôté? Quel crime t'a-t-il fait commettre? Enfin, qu'a-t-il changé en toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois? Que la lettre ſe fut égarée, qu'une main charitable l'eut jetée au feu, le ſort de ce mortel heureux & malheureux à la fois,

eut été, ce me semble, un étrange problème. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le sentoit pas : où étoit-il donc? Son bonheur étoit imaginaire : j'entends, la santé, la gaieté, le bien-être, le contentement d'esprit ne sont plus que des visions. Nous n'existons plus où nous sommes, nous n'existons qu'où nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reste?

O homme! resserre ton existence au dedans de toi, & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la Nature t'assigne dans la chaîne des êtres; rien ne t'en pourra faire sortir; ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, & n'épuise pas à vouloir lui résister des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir, ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au delà; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour

les conduire comme il te plait, il faut te conduire comme il leur plait. Ils n'ont qu'à changer de manière de penſer, il faudra bien par force que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à ſavoir gouverner les opinions du Peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces Viſirs, ces Courtiſans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & juſqu'à des enfans, quand tu ſerois un Thémiſtocle en génie, vont te mener comme un enfant toi-même, au milieu de tes Légions. Tu as beau faire, jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes peuples ſont mes ſujets, dis-tu fiérement, ſoit; mais toi, qu'es-tu? Le ſujet de tes Miniſtres : & tes miniſtres à leur tour qui ſont-ils? Les ſujets de leurs commis de leurs Maitreſſes, les valets de leurs valets. Prenez tout, uſurpez tout, & puis verſez l'argent à pleines mains, dreſſez des batteries de canons, élevez des gibets, des roues, donnez des lois, des édits, multipliez les eſpions, les ſoldats, les bourreaux, les priſons, les chaînes; pauvres

petits hommes, de quoi vous ſert tout cela? Vous n'en ſerez ni mieux ſervis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus abſolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

SENS.

Les premières facultés qui ſe forment & ſe perfectionnent en nous, ſont les Sens. Ce ſont donc les premières qu'il faudroit cultiver; ce ſont les ſeules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les Sens n'eſt pas ſeulement en faire uſage, c'eſt apprendre à bien juger par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir; car nous ne ſavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des Sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque Sens par lui-même, ſans avoir beſoin de re-

courir à un autre Sens; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la vérité.

Nous ne ſommes pas également maîtres de l'uſage de tous nos Sens. Il y en a un, ſavoir le toucher, dont l'action n'eſt jamais ſuſpendue durant la veille; il a été répandu ſur la ſurface entière de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenſer. C'eſt auſſi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conſéquent nous avons moins beſoin de donner une culture particulière. Cependant nous obſervons que les aveugles ont le tact plus ſûr & plus fin que nous; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils ſont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier Sens les jugemens que nous fournit l'autre.

Quoique le toucher ſoit de tous nos Sens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ſes jugemens reſtent pourtant imparfaits & groſſiers, plus que ceux d'aucun autre, parce que nous mêlons continuellement à ſon uſage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'eſprit juge preſque toujours ſans elle. En revanche les juge-

mens du tact sont les plus sûrs, précisément parce qu'ils sont les plus bornés; car ne s'étendant qu'aussi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres sens, qui s'élancent au loin sur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force des muscles à l'action des nerfs, nous unissons, par une sensation simultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la solidité; ainsi le toucher étant de tous les Sens celui qui nous instruit le mieux de l'impression que les corps étrangers peuvent faire sur le nôtre, est celui dont l'usage est le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoissance nécessaire à notre conservation.

Autant le toucher concentre les opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au delà de lui. C'est là ce qui rend celles-ci trompeuses; d'un coup d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne se tromper sur aucun? Ainsi la vue est de tous nos sens le plus fautif, précisément parce

qu'il eſt le plus étendu, & que précédant de bien loin tous les autres, ſes opérations ſont trop promptes & trop vaſtes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus, les illuſions mêmes de la perſpective nous ſont néceſſaires pour parvenir à connoître l'étendue & à comparer ſes parties. Sans les fauſſes apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement; ſans les gradations de grandeur & de lumière, nous ne pourrions eſtimer aucune diſtance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui eſt à cent pas de nous, nous paroiſſoit auſſi grand & auſſi diſtinct que celui qui eſt à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimenſions des objets ſous leur véritable meſure, nous ne verrions aucun eſpace, & tout nous paroîtroit ſur notre œil.

La vue & le toucher s'appliquent également ſur les corps en repos & ſur les corps qui ſe meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puiſſe émouvoir le ſens de l'ouïe, il n'y a qu'un corps en mouvement qui faſſe du bruit ou du ſon, & ſi tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes

qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent; il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la sensation qui nous frappe, si le corps qui la cause est grand ou petit, éloigné ou proche, si son ébranlement est violent ou foible. L'air ébranlé est sujet à des répercussions qui le réfléchissent, qui, produisant des échos, répètent la sensation, & font entendre le corps bruyant ou sonore en un autre lieu que celui où il est. Si dans une plaine, ou dans une vallée, on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux, de beaucoup plus loin qu'en restant de bout.

Nous avons un organe qui répond à l'ouïe, savoir, de la voix; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier sens, en exerçant l'organe actif & l'organe passif l'un par l'autre.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés, s'il falloit attendre, pour choisir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eut appris à les connoître & à les choisir : mais la suprême Bonté, qui a fait, du

plaisir des êtres sensibles, l'instrument de leur conservation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus sûr que son propre appétit, & à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables, ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes; & c'est pour mettre toujours le désir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'altèrent avec nos manières de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels; ou plutôt, l'habitude nous fait une seconde nature, que nous substituons tellement à la première, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci. Il suit de là, que les goûts les plus naturels doivent être aussi les plus simples; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément, au lieu qu'en s'aiguisant, en s'irritant par nos fantaisies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays, se fera

ſans peine aux uſages de quelque pays que ce ſoit; mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

De nos ſenſations diverſes, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Auſſi ſommes-nous plus intéreſſés à bien juger des ſubſtances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne ſont que l'environner. Mille choſes ſont indifférentes au toucher, à l'ouïe, à la vue; mais il n'y a preſque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce ſens eſt toute phyſique & matérielle, il eſt le ſeul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les ſenſations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent ſouvent du moral à l'impreſſion de tous les autres. Auſſi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caractères paſſionnés & vraiment ſenſibles, faciles à émouvoir par les autres ſens, ſont-ils aſſez tièdes ſur celui-ci.

Le ſens de l'odorat eſt au goût ce que celui de la vue eſt au toucher : il le prévient, il l'avertit de la manière dont telle ou telle ſubſtance doit l'affecter, & diſpoſe à la rechercher ou à la fuir, ſelon l'impreſſion qu'on en reçoit d'avance.

L'odorat eſt le ſens de l'imagination ; donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'eſt pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuiſe à la longue. Il a dans l'amour des effets aſſez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette, n'eſt pas un piège auſſi foible qu'on le penſe, & je ne ſais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu ſenſible, que l'odeur des fleurs que ſa maîtreſſe a ſur le ſein, ne fit jamais palpiter.

On peut admettre une eſpèce de ſixième ſens, appelé ſens commun, moins parce qu'il eſt commun à tous les hommes, que parce qu'il réſulte de l'uſage bien réglé des autres ſens, & qu'il nous inſtruit de la nature des choſes par le concours de toutes leurs apparences. Ce ſixième ſens n'a point par conſéquent d'organe particulier ; il ne réſide que dans le cerveau, & ſes ſenſations purement internes, s'appellent perceptions ou idées. C'eſt par le nombre de ces idées que ſe meſure l'étendue de nos connoiſſances ; c'eſt leur netteté, leur clarté qui fait la juſteſſe de l'eſprit ; c'eſt l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raiſon humaine. Ainſi ce que j'appelle raiſon ſenſitive ou puérile, conſiſte

à former des idées simples par le concours de plusieurs sensations, & ce que j'appelle raison intellectuelle ou humaine consiste à former des idées complexes par le concours de plusieurs idées simples.

IDÉES.

LA manière de former les idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide; celui qui se contente de rapports apparens, est un esprit superficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste; celui qui les apprécie mal, est un esprit faux; celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité, ni apparence, est un fou; celui qui ne compare point est un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations, aussi bien que dans les sensations complexes, que j'appelle idées sim-

ples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif; il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

LANGUES, ACCENT.

Les Langues, en changeant les ſignes, modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent; les têtes ſe forment ſur les langues; les penſées prennent la teinte des idiomes. La raiſon ſeule eſt commune; l'eſprit en chaque langue a ſa forme particulière : différence qui pourroit bien être en partie la cauſe ou l'effet des caractères nationaux; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, eſt que, chez toutes les Nations du Monde, la langue ſuit les viciſſitudes des mœurs, & ſe conſerve ou s'altère comme elles.

C'eſt peu de choſe d'apprendre les Langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit; mais l'étude des Langues

mène à celle de la Grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François, il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les règles de l'art de parler.

La langue Françoise est, dit-on, la plus chaste des langues; je la crois, moi, la plus obscène; car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tous sens, que la françoise. Le lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscènes que l'Auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures, ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste, que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François.

Se piquer de n'avoir point d'Accent, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grâce & leur énergie. L'Accent eſt l'ame du diſcours; il lui donne le ſentiment & la vérité. L'Accent ment moins que la parole. C'eſt peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'eſt de l'uſage de tout dire ſur le même ton qu'eſt venu celui de perſiffler les gens, ſans qu'ils le ſentent. A l'Accent proſcrit ſuccèdent des manières de prononcer ridicules, affectées, & ſujettes à la mode, telles qu'on les remarque ſurtout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien eſt ce qui rend généralement l'abord du françois repouſſant & déſagréable aux autres nations. Au lieu de mettre de l'Accent dans ſon parler, il y met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

SIGNES.

UNE des erreurs de notre âge eſt d'employer la raiſon trop nue, comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En négligeant la langue des Signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages.

L'impréſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

Dans les ſiècles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres, que par la force & par l'intérêt; au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des Signes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables.

Avant que la force fut établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre humain; c'étoit pardevant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes; la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux

de pierre consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce Livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. *Le Puits du serment*, *le Puits du vivant & voyant*, *le vieux chêne de Mambré*, *le monceau du témoin*, voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats; nul n'eut osé d'une main sacrilége attenter à ces monumens: & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par la vaine rigueur des lois. Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignité, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit, il étoit obéi.

Le Clergé Romain les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques Républiques: entre autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chute de l'Etat, jouit-il encore, sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute

l'adoration du peuple; & après le Pape orné de ſa tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auſſi reſpecté que le Doge de Veniſe, ſans pouvoir, ſans autorité, mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous ſa corne Ducale, d'une coiffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de Veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tyrannique gouvernement.

Ce que les Anciens ont fait avec l'éloquence eſt prodigieux, mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on diſoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des Signes; on ne le diſoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expoſe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curioſité, tient l'eſprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & ſouvent cet objet ſeul a tout dit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la bouche de ſon favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs diſcours? Quel circuit de paroles eut auſſi bien rendu

les

les mêmes idées? Darius engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris & cinq flèches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme eut paſſé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces ſignes; plus elle ſera menaçante & moins elle effrayera : ce ne ſera qu'une fanfaronade dont Darius n'eut fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des Signes! des vêtemens divers ſelon les âges, ſelon les conditions; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblat en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vit ou ne vit pas le Capitole; qu'il fut ou ne fut pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérat tel ou tel jour par préférence. Les accuſés changeoient d'habit, les

Sentiment, 86
Humanité, *Bienfaisance*, 87
Nature, *Habitude*, 90
Vice, 92
Ingratitude, 95
Jalousie, 96
Vanité, 97
Hypocrisie, 98
Méchanceté, *Méchant*, 99
Caractères, 101
Coquetterie, 105
Adversité, *Coups du sort*, 107
Institutions sociales, 109
Peuples, 112
Gouvernement, 116
Roi, *Royaume*, 120
Législateur, 122
Loi, 125
Pouvoir arbitraire, 128
Liberté, 129
Dépendance, 131
Guerre, 132
Finances, *Impôts*, 133
Luxe, 139
Riches, *Richesse*, 142
Mendians, 145
Suicide, 148
Duel, 151

Excès du Vin, 155
Maladies, 157
Médecine, Médecins, 158
De la Vie, 162
De la Mort, 165
Étude, 169
Étude du Monde, 170
Étude des Sciences] 172
Sciences & Arts, 173
Savans, 181
Talent, 183
Le Goût, 187
Imagination, 195
Opinion, prévoyance, 197
Sens, 202
Idées, 210
Langues, Accent, 211
Signes, 213

Fin de la Table du premier Volume.

INSTITUTION
OF OXFORD
LIBRARY

PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME SECOND.

PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

TOME SECOND.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXXV.

PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU.

PLAISIRS, AMUSEMENS.

Les Plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir.

L'art d'aſſaiſonner les plaiſirs, n'eſt que celui d'en être avare.

S'abſtenir pour jouir, c'eſt l'épicuréiſme de la raiſon.

Le plaiſir n'eſt légitime, même dans le mariage, que quand le déſir eſt partagé.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimèrent les plaiſirs bruyans, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & croyent qu'étourdir la vie, c'eſt en jouir.

La variété des désirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît, sont long-temps les seuls qu'on recherche.

Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux ni pour soi.

Les vrais Amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus.

Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui fait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier; & il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose.

Tout ce qui tient aux sens, & n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir, en devenant un besoin; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne, & une jouissance dont on se prive. Prévenir toujours les désirs, n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre.

Changeons de goût avec les années, ne dé-

plaçons pas plus les âges que les saisons : il faut être soi dans tous les temps, & ne point lutter contre la nature; ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

THÉATRE.

C'EST au Théâtre qu'il faut aller étudier, non les mœurs, mais le goût; c'est là surtout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Le Théâtre n'est pas fait pour la vérité, il est fait pour flatter, pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire & d'intéresser le cœur humain.

L'étude du Théâtre mène à celle de la poésie; elles ont exactement le même objet.

Le mal qu'on reproche au Théâtre, n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent, n'ont pas elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin; elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir;

elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible, que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contre-poison. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhensible? Rien, sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mère en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

Si les Héros de quelques pièces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus

d'exercice pour la vertu; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre; il se pare de son enthousiasme; il usurpe sa force, il affecte son langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'Amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par dégrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié! Heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber! est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse? On triomphe aisément d'un foible penchant; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre: Ah! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.

S'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme, il faut convenir au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, & que tout amusement inutile est un mal, pour un être dont la vie est si courte & le

temps si précieux. L'état d'homme & ses plaisirs, qui dérivent de sa nature, & naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins ; & ces plaisirs, d'autant plus doux, que celui qui les goûte a l'ame plus saine, rendent quiconque en sait jouir peu sensible à tous les autres. Un père, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui : mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples & naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la Scène, comme s'il étoit mal à son aise au dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce Barbare, à qui l'on vantoit la magnificence du Cirque & des jeux établis à Rome. *Les Romains*, demanda ce bon-homme, *n'ont-ils ni femmes ni enfans ?* Le Barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au Spectacle, & c'est là que chacun s'isole ; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans.

L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'eſt pas facile à imiter ſur le Théâtre; & quand il le ſeroit, l'imitation, moins variée, n'en ſeroit pas agréable au Vulgaire; il s'intéreſſeroit difficilement à une image qui n'eſt pas la ſienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ſes mœurs ni ſes paſſions. Jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il ſent lui être abſolument étrangers. Auſſi l'habile Poëte, le Poëte qui ſait l'art de réuſſir, cherchant à plaire au Peuple & aux hommes vulgaires, ſe garde bien de leur offrir la ſublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la ſageſſe; mais il charme les ſpectateurs par des caractères toujours en contradiction; qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théâtre de cris & de gémiſſemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penſer que c'eſt une triſte choſe que la vertu, puiſqu'elle rend ſes amis ſi miſérables. C'eſt par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverſes, le poëte émeut & flatte davantage les ſpectateurs.

Cette habitude de ſoumettre à leurs paſſions les gens qu'on nous fait aimer, altère & change tellement nos jugemens ſur les choſes loua-

bles, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, & à traiter d'hommes durs & sans sentiment, ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte, en toutes occasions, sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des évènemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis; ceux qui ne connoissent d'autre règle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du sexe qui les subjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions, ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris; & ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre.

De quelque sens qu'on envisage le Théâtre, dans le tragique, ou le comique, on voit toujours que, devenant de jour en jour plus

ſenſibles par amuſement & par jeu à l'amour, à la colère, & à toutes les autres paſſions, nous perdons toute force pour leur réſiſter quand elles nous aſſaillent tout de bon; & que le Théâtre animant & fomentant en nous les diſpoſitions qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéir; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pires & plus malheureux encore, & nous fait payer, aux dépens de nous-mêmes, le ſoin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la Scène. Un homme ſans paſſions, ou qui les domineroit toutes, n'y ſauroit intéreſſer perſonne : & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien, dans la Tragédie, ſeroit un perſonnage inſupportable; dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

L'amour eſt le règne des femmes; ce ſont elles qui néceſſairement y donnent la loi; parce que, ſelon l'ordre de la nature, la réſiſtance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette réſiſtance, qu'aux dépens de leur liberté. Un effet des pièces où l'amour domine, eſt donc d'étendre l'empire du ſexe, de rendre des femmes & de jeunes

filles les précepteurs du Public, & de leur donner ſur les ſpectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs amans. Penſe-t-on que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en ſeront mieux gouvernés?

La même cauſe qui donne dans nos Pièces tragiques & comiques, l'aſcendant aux femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes gens ſur les vieillards; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins repréhenſible : puiſque l'intérêt y eſt toujours pour les amans, il s'enſuit que les perſonnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous-ordres; où, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes Amans, & alors ils ſont haïſſables : ou ils ſont amoureux eux-mêmes, & alors ils ſont ridicules : *Turpe ſenex miles.* On en fait, dans les Tragédies, des tyrans, des uſurpateurs; dans les Comédies, des jaloux, des uſuriers, des pères inſupportables, que tout le monde conſpire à tromper. Voilà ſous quel honorable aſpect on montre la Vieilleſſe au Théâtre; voilà quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes gens.

Remercions l'illuſtre Auteur de *Zaïre* & de *Nanine* d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable *Laſſgnan*, & le bon vieux Philippe *Humbert*. Il en eſt encore quelques autres; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plupart des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude à voir toujours dans les Vieillards des perſonnages odieux au Théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la ſociété, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les mépriſe tous également.

TRAGÉDIES.

LA plus avantageuſe impreſſion des meilleures Tragédies eſt de réduire à quelques affections paſſagères, ſtériles & ſans effet, tous les devoirs de la vie humaine; à peu près comme ces gens polis, qui croyent avoir fait un acte de charité, en diſant à un pauvre: *Dieu vous aſſiſte.*

Pourquoi le cœur s'attendrit-il plus volon-

tiers à des maux feints, qu'à des maux véritables? Pourquoi les imitations du Théâtre nous arrachent-elles quelquefois plus de pleurs, que ne feroit la préſence même des objets imités? C'eſt parce que les émotions qu'elles nous cauſent ſont ſans mêlange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons ſatisfait à tous les droits de l'Humanité, ſans avoir plus rien à mettre du nôtre; au lieu que les infortunés en perſonnes exigeroient de nous des ſoins, des ſoulagemens, des conſolations, des travaux qui pourroient nous aſſocier à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous ſommes bien aiſes d'être exemptés. On diroit que notre cœur ſe reſſerre de peur de s'attendrir à nos dépens.

Il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie; & à cet égard l'objet eſt rempli, quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable. Ainſi, comme il n'y a perſonne qui n'aimat mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter pour bonne, la pièce qui les repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais par le même principe, quel jugement porte-

rons-nous d'une Tragédie, ou bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable, que tout l'intérêt est pour eux? Où Caton, le plus grand des Humains, fait le rôle d'un pédant? Où Cicéron, le sauveur de la république; Cicéron de tous ceux qui portèrent le nom de Pères de la Patrie, le premier qui en fut honoré, & le seul qui le méritat, nous est montré comme un vil Rhéteur, un lâche; tandis que l'infâme Catilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, prêt à égorger tous ses Magistrats & à réduire sa Patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des spectateurs? Qu'il eut, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille pièce, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien?

J'entends dire que la Tragédie mène à la pitié par la terreur; soit: mais quelle est cette pitié? Une émotion passagère & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite?

un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions; une pitié stérile, qui se repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla, au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phère au Spectacle, de peur qu'on ne le vit gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit, sans émotion, les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

COMÉDIE.

LA Comédie doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se trompèrent dans leur objet; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes; & depuis, le seul Molière peignit plus naïvement encore celles des François du siècle dernier, à leurs propres yeux. Le tableau a changé, mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on

copie au Théâtre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris : hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François.

Molière oſa peindre des Bourgeois & des Artiſans, auſſi bien que des Marquis ; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui, qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient deshonorés s'ils ſavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un Marchand, ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs perſonnages, l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie.

Heureuſement la Tragédie, telle qu'elle exiſte, eſt ſi loin de nous ; elle nous préſente des êtres ſi giganteſques, ſi bourſouflés, que l'exemple de leurs vices n'eſt guère plus contagieux que celui de leurs vertus n'eſt utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous inſtruire, elle nous fait auſſi moins de mal. Mais il n'en eſt pas ainſi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les perſonnages reſſemblent mieux à des hommes. Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence pour les ſpectateurs ; & le plaiſir même du comique

étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe, que plus la Comédie est agréable & parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs.

On convient, & on le sentira chaque jour davantage, que Molière est le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient connus; mais qui peut disconvenir aussi que le Théâtre de ce même Molière, des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs, plus dangereuses que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule, & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent, ses vicieux sont des gens qui agissent, & que les plus brillans succès favorisent le plus souvent; enfin l'honneur des applaudissemens, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur; partout vous trouverez que les vices de caractère en sont l'instrument, & les défauts naturels le sujet, que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre, & que les sots sont les victi-

mes des méchans; ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre sur le Théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens:

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Voilà l'esprit général de Molière & de ses imitateurs. Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu; de ces gens, disoit un Ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société, avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs! Il fait rire, il est vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices; mais je voudrois bien que

l'on compare ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel eſt le plus blâmable, d'un Bourgeois ſans eſprit & vain, qui fait ſottement le Gentilhomme; ou d'un Gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la pièce dont je parle, ce dernier n'eſt-il pas à l'honnête homme? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt? & le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre? Quel eſt le plus criminel d'un payſan aſſez fou pour épouſer une Demoiſelle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer ſon époux? Que penſer d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au menſonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtiſe du mari puni? C'eſt un grand vice d'être avare & de prêter à uſure; mais n'en eſt-ce pas un plus grand encore à un fils de voler ſon père, de lui manquer de reſpect, de lui faire mille inſultans reproches, &, quand ce père irrité lui donne ſa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ſes dons? Si la plaiſanterie eſt excellente, en eſt-elle moins punissable; & la pièce où l'on fait aimer le fils inſolent qui l'a faite, en eſt-elle moins une école de mauvaiſes mœurs?

La Comédie du *Miſantrope* nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans

laquelle Molière a composé son Théâtre, & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modèle, & sur ce modèle un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caractères comiques, & dont il a distribué les divers traits dans ses Pièces. Il n'a donc point prétendu former un honnête-homme, mais un homme du monde ; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; & il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le *Misantrope*.

Vous ne sauriez nier deux choses : l'une, qu'*Alceste* dans cette pièce est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans *Alceste*,

non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haine à ſon perſonnage. Il ne faut pas que ce nom de *Miſantrope* en impoſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne ſeroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature, & le plus grand de tous les vices, puiſque toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſantrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne une Pièce intitulée : *La Vie eſt un Songe*. Si vous vous rappelez le héros de cette Pièce, voilà le vrai Miſantrope.

Qu'eſt-ce donc que le Miſantrope de Molière? Un homme de bien, qui déteſte les mœurs de ſon ſiècle & la méchanceté de ſes contemporains; qui, préciſément parce qu'il aime ſes ſemblables, hait en eux les maux qu'ils ſe font réciproquement, & les vices dont ces maux ſont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'Humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, ſeroit-il plus humain lui-même? Autant vaudroit ſoutenir

qu'un père aime mieux les enfans d'autrui que les siens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du Misantrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain; mais en quelle occasion le dit-il? Quand, outré d'avoir vu son ami trahir lâchement son sentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colère. Il est naturel que cette colère dégénère en emportement, & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle, en justifie pleinement la cause.

Les uns, parce qu'ils sont méchans;
Et les autres, pour être aux méchans complaisans.

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns, & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit Misantrope en ce sens; ou plutôt, les vrais Misantropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi.

Une preuve bien sûre qu'*Alceste* n'est point Misantrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui ressembler; parce que tant de droiture est fort incommode: mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui ressemblat; ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pièces de Molière, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable; dans celle-là, quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion, la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur, & fait honneur à son caractère. Quoique Molière fît des Pièces répréhensibles, il étoit personnellement honnête-homme; & jamais le pinceau d'un honnête-homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus: Molière a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre, à la première repré-

tention, de n'avoir pas été sur le Sonnet de l'avis du Misantrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractère si vertueux est représenté comme ridicule ; il l'est, en effet, à certains égards ; & ce qui démontre que l'intention du Poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le Sage de la Pièce ; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne se foucient de personne ; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain, sans se plaindre ; attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très-propre à redoubler & faire

ſortir d'une manière comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Molière n'eſt pas d'avoir fait du Miſantrope un homme colère & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du Miſantrope n'eſt pas à la diſpoſition du Poëte : il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante. Cette paſſion eſt une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée, ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme ; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colère, & qu'en l'irritant à deſſein, un méchant adroit ne put parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même : mais il n'en eſt pas moins vrai que tous les moyens ne ſont pas bons à produire

ces

ces effets, & qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu : sans quoi, c'est substituer un autre homme au Misanthrope, & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quelle sorte le caractère du Misanthrope doit porter ses défauts, & voilà aussi de quoi Molière fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées : mais ce caractère âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même temps de tout chagrin puérile, qui n'a nul fondement raisonnable, & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau : mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui ; car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie, & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis

le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent : il doit le souffrir sans en murmurer ; il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Molière a mal fait le Misantrope : pense-t-on que ce fut par erreur ? Non, sans doute. Mais voilà par où le désir de faire rire aux dépens du personnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractère.

Après l'aventure du Sonnet, comment Alceste ne s'attend-il pas aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la première fois de sa vie qu'il eut été sincère, ou la première fois que sa sincérité lui eut fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès ; loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.

Un Misantrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il s'estime pas assez d'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau

droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le Parterre.

Dans la scène avec *Dubois*, pour Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester phlegmatique & froid, parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le Misantrope & l'homme emporté sont deux caractères très-différens ; c'étoit là l'occasion de les distinguer. Molière ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le Parterre.

Au risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrat comme acteur nécessaire dans le nœud de sa Pièce, en sorte qu'on put mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il falloit que le Misantrope fut toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles, dont il étoit la victime. Au contraire, le Philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un

phlegme stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. Il me semble qu'en traitant les caractères en question sur cette idée, chacun des deux eut été plus vrai, plus théatral, & que celui d'Alceste eut fait incomparablement plus d'effet : mais le Parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rit aux dépens du Misantrope.

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du Sonnet.

La peste de ta chute, empoisonneur du Diable!
En eussis-tu fait une à te casser le nez!

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misantrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le Sonnet d'Oronte; & il est bien étrange que celui qui l'a fait, propose un instant après la chanson du Roi Henri pour un modèle de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes; & Alceste, qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris même

en grondant, un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu! vil complaisant! vous louez des sottises.

C'est ainsi que doit parler le Misantrope en colère. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre; & voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable dans cette comédie, est que les charges étrangères que l'auteur a données au rôle du Misantrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère; ainsi, tandis que, dans toutes ses autres Pièces, les caractères sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule, les traits sont émoussés pour la rendre plus théatrale. La même scène dont je viens de parler en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser & user de détours, pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le Misantrope; c'est un honnête homme du monde, qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dit brusquement: votre Sonnet ne vaut rien, jetez-le au feu, mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Misantrope, & de ses *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne

sont au fond que des mensonges. Si Phylinte, à son exemple, lui eut dit en cet endroit : *eh! que dis-tu donc, Traître?* Qu'avoit-il à répliquer? En vérité! ce n'est pas la peine de rester Misantrope pour ne l'être qu'à demi. Car, si l'on se permet le premier ménagement & la première altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour? L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges; c'est à dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un Juge! il ne faut pas être Misantrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Dans tout ce qui rendoit le Misantrope si ridicule, il ne falloit donc que le devoir d'un homme de bien; & son caractère étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il put y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scène plus théatrale, & produit un comique de contraste ou de

situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du médisant & du Misantrope. Celui-ci, dans son fiel âcre & mordant, abjure la calomnie & déteste la satyre. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrette médisance est indigne de lui, il la mépriste & la hait dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la Pièce, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène; parce qu'il est là ce qu'il doit être, & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que, si le Misantrope étoit plus Misantrope, il ne fut beaucoup moins plaisant; parce que sa franchise & sa fermeté, n'admettant jamais de détours, ne le laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour

lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractère ; c'eſt au contraire pour le rendre plus ridicule.

Une autre raiſon l'y oblige encore, c'eſt que le Miſantrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manières par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté, qui compoſent la politeſſe, & que le monde exige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou, & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout à fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable Pièce quand on a commencé de s'en occuper ; & plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de toutes les comédies de Molière celle qui contient la meilleure & la plus ſaine Morale, ſur celle-là jugeons des autres, & convenons que l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa Morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal

même : en ce qu'il séduit par une apparence de raison ; en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exacte probité : en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

COMÉDIENS, COMÉDIENNES.

QU'EST-CE que le talent du Comédien? L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractère que le sien, de paroître différent de ce qu'on est, de se passionner de sang-froid, de dire autre chose que ce qu'on pense, aussi naturellement que si on le pensoit réellement, & d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du Comédien? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achète le droit de lui faire, & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincère de dire s'il ne sent pas au fond de son ame qu'il y a dans ce

trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres, Philosophes, qui vous prétendez si fort au dessus des préjugés, ne mourriez-vous pas de honte, si, lâchement travestis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du Public un rôle différent du vôtre, & exposer vos Majestés aux huées de la populace? Quel est donc, au fond, l'esprit que le Comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil, & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je sais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer; qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente, ni qu'on le croye affecté des passions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est, il la rend tout à fait innocente. Aussi ne l'accuse-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver, pour tout métier, le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre, ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés, si

bien exercés au ton de la galanterie, & aux accens de la paſſion, n'abuſeront-ils jamais de cet art pour ſéduire de jeunes perſonnes? Ces valets filoux, ſi ſubtils de la langue & de la main ſur la Scène, dans les beſoins d'un métier plus diſpendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de diſtractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourſe d'un fils prodigue ou d'un père avare pour celle de *Léandre* ou d'*Argon*? Par-tout la tentation de mal-faire augmente avec la facilité; & il faut que les Comédiens ſoient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne ſont pas plus corrompus.

Un Comédien ſur la Scène, étalant d'autres ſentimens que les ſiens, ne diſant que ce qu'on lui fait dire, repréſentant ſouvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainſi dire, s'annulle avec ſon héros; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reſte quelque choſe, c'eſt pour être le jouet des ſpectateurs. Que dirai-je de ceux qui ſemblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & ſe dégradent juſqu'à repréſenter des perſonnages auxquels il ſeroient bien fâchés de reſſembler? C'eſt un grand mal, ſans doute, de voir tant de ſcélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux,

de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête-homme à la Comédie, faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah! pourquoi? Dans un autre temps on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siècle où règnent si fièrement les préjugés & l'erreur sous le nom de Philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la Nature.

Comment un état, tel que celui de Comédienne, dont l'unique objet est de se montrer au Public, & qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, & ne se

laisse jamais tenter de satisfaire des désirs qu'elle prend tant de soin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetteries & de rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste, sans cesse entourées d'une jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point.

Un Comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté, est doublement estimable, puisqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui, sur les passions de l'homme & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée ; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie ; & quand on se sent un vrai talent, qui peut résister à

ſon attrait! Les grands Acteurs portent avec eux leur excuſe; ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

MUSIQUE.

Toute Muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou meſure.

L'harmonie n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la Muſique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſure, il eſt vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur juſteſſe, & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoute de l'énergie à l'expreſſion & de la grâce au chant; mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la Muſique ſur l'ame; formez les plus ſavantes ſucceſſions d'accords ſans mélange de mélodie, vous ſerez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants ſans aucune harmonie ſont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du ſentiment anime les chants

les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

L'harmonie ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celles de la mélodie; ainsi, c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Musique nationale; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres : on en peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nazales, peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes & d'articulations. Que résulteroit-il de la Musique appliquée à une telle langue? Premièrement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue seroit sourde, la Musique seroit criarde. En second lieu, la

dureté & la fréquence des conſonnes forceroit d'exclure beaucoup de mots, à ne procéder ſur les autres que par des intonations élémentaires, & la Muſique ſeroit inſipide & monotone, ſa marche ſeroit encore lente & ennuyeuſe par la même raiſon, & quand on voudroit preſſer un peu le mouvement, ſa viteſſe reſſembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule ſur le pavé.

La meſure, la troiſième partie eſſentielle à la Muſique, eſt à peu près à la mélodie ce que la ſyntaxe eſt au diſcours : c'eſt elle qui fait l'enchaînement des mots, qui diſtingue les phraſes, & qui donne un ſens, une liaiſon au tout. Toute Muſique dont on ne ſent point la meſure, reſſemble, ſi la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut néceſſairement trouver la clef pour en démêler le ſens; mais ſi en effet cette Muſique n'a pas de meſure ſenſible, ce n'eſt alors qu'une collection confuſe de mots pris au hazard & écrits ſans ſuite, auxquels le lecteur ne trouve aucun ſens, parce que l'auteur n'y en a point mis. La meſure dépend auſſi de la langue, & ſinguliérement de cet attribut de la langue qu'on appelle *Proſodie*; ceci eſt évident, car il eſt néceſſaire que

la mesure suive les combinaisons des brèves & des longues qui se trouvent toujours dans une langue. Or, supposons une nation dont la langue n'eut qu'une mauvaise prosodie; c'est à dire, une prosodie peu marquée, sans exactitude & sans précision, que les longues & les brèves n'eussent pas entr'elles, en durées & en nombres, des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eut de longues plus ou moins longues les unes que les autres, de brèves plus ou moins brèves, des syllabes ni brèves ni longues, & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables: Il est clair que la Musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale, & très-peu sensible; que le récitatif se sentiroit, surtout, de cette irrégularité; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes; qu'on seroit contraint d'y changer la mesure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision.

L'homme a trois sortes de voix, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, & la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions & qui anime le chant & la parole. Une Musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix.

ASSEMBLÉES DE DANSE.

JE n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la Danse & des Assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que cinquante de ces amusemens ne fut pas également une inspiration de la nature, & que ce fut un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi je pense, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête à tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse religion com-

but la nature, la nôtre seule qui la fait & la rectifie, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Évangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin? Eh! quoi, Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grâce & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux per-

femmes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où règne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête à tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le mystère n'habitèrent long-temps ensemble.

DESSEIN.

POUR rendre heureusement un Dessein, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le Graveur n'imagine aussi les couleurs. De même dans les figures en mouvement, il faut voir ce qui précède & ce qui suit, & donner au temps de l'action une certaine latitude; sans quoi l'on ne saisira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiste consiste à faire imaginer au spectateur beaucoup de choses qui ne sont pas sur la planche, & cela dépend d'un heureux choix de circonstances dont celles qu'il rend font supposer celles qu'il ne rend pas.

CONVERSATION, POLITESSE, ART DE TENIR MAISON.

LE grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Le Talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit, qui non seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il

anime & varie la physionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet.

Le ton de la bonne conversation est coulant & naturel ; il n'est ni pesant, ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeu de mots, on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, l'ingénieuse raillerie & la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis, & l'appuye en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrement le sien ; on dispute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens : & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

La véritable politesse consiste à marquer de

la bienveillance aux hommes. L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. Il est bien à craindre que celui qui, dès la première vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, si vous avez quelque service important à lui demander. Quand on voit des hommes dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, on présume volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

En général, la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante. J'entre dans des Maisons ouvertes, dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même désir de recevoir leur monde, & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines; il voudroit être toute attention. La femme reste à sa place; un petit cercle

cercle se rassemble autour d'elle, & semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fut agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la Maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne; mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & en offre; en parlant à son voisin, elle a l'œil au bout de la table; elle discerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est mal adroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau: mais la vérité est

qu'elle a mangé plus que perſonne. Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là deſſus que la femme eſt la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, & preſque toujours conforme à la vérité.

JEU.

LE Jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré.

L'intérêt du Jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal fait.

Les profits qu'un homme riche peut faire au Jeu, lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes; & comme la forme des Jeux modérés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raiſonnant bien, s'af-

fectionner beaucoup à un amuſement, où les riſques de toute eſpèce ſont contre ſoi.

Celui qui nourrit ſa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit Jeu que dans le plus grand.

Le goût du Jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vides.

On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au Jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du Jeu que de s'y livrer.

MAITRES, DOMESTIQUES.

TOUTE maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du Maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la règle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans pro-

fusion, dites avec confiance; c'est un être heureux qui commande ici.

Un père de famille qui se plait dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il jouit : comme cet être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : S'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse. Son Domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits.

C'est une grande erreur dans l'économie domestique, ainsi que dans la vie civile, de vou-

loir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une sorte d'équilibre, comme si ce qui sape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais servir à l'établir; on ne fait par cette mauvaise police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maison n'y règnent pas seuls; laissez-en germer un, mille viendront à sa suite.

Dans une maison où le Maître est sincérement chéri & respecté, tous ses Domestiques se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon Serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime que celle qui fait transformer ainsi le vil métier d'accusateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, aussi noble ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne; une injustice qu'on voit, qu'on tait & qui blesse un tiers, on la commet soi-même; & comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime

à tolérer les fripons, s'il n'eſt fripon lui-même. Ces principes, vrais en général d'homme à homme, ſont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du Serviteur au Maître.

Que penſer de ces Maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis ne ſauroient l'être longtemps. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les Femmes-de-chambre, que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'inſolence des Domeſtiques annonce plutôt un Maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſauroient plus reſpecter.

Les Valets imitent les Maîtres, & les imi-

tant grossièrement ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être mépriſé & haï de ſes gens, s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment, & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre? Heureuſement pour leur repos, elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guère à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & Valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

En toute choſe l'exemple des Maîtres eſt

plus fort que l'autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs Domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maiſons, on voit clairement qu'il eſt impoſſible à un Maître qui a vingt Domeſtiques, de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne prendre pas pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul pourroit dégoûter d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime, eſt perdu pour ces malheureux : ils achètent bien cher tout leur or.

CAMPAGNE.

LE travail de la Campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant; & puis, c'eſt la première vocation de l'homme; il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de

la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement, inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

Les gens de ville ne ſavent pas aimer la Campagne; ils ne ſavent pas même y être; à peine quand ils y ſont ſavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les ignorent; ils ſont chez eux comme en pays étrangers, faut-il s'étonner s'ils s'y déplaiſent? Il faut être villageois, ou n'y point aller; car qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point : ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux eſprits, les Auteurs, les Paraſites, ſont le cortége qui les ſuit. Le jeu, la muſique, la comédie, y font leur ſeule occupation; s'ils y ajoutent quelquefois la chaſſe, ils la font ſi commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaiſir. Leur table eſt couverte comme à Paris; ils y mangent aux mêmes heures; on leur y ſert

les mêmes mets avec le même appareil ; ils n'y font que les mêmes choſes ; autant valoit y reſter : car quelque riche qu'on puiſſe être, & quelque ſoin qu'on ait pris, on ſent toujours quelque privation ; & l'on ne ſauroit apporter avec ſoi Paris tout entier. Ainſi cette variété qui leur eſt ſi chère, ils la fuient, ils ne connoiſſent jamais qu'une manière de vivre, & s'en ennuient toujours.

La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. On ne peut ſe dérober à la douce illuſion des objets qui ſe préſentent ; on oublie ſon ſiècle & ſes contemporains ; on ſe tranſporte au temps des Patriarches. O temps de l'amour & de l'innocence ! où les hommes étoient ſimples & vivoient contens. O Rachel, fille charmante & ſi conſtamment aimée ! heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage ! O douce élève de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu rechauffois les pieds & le cœur ! Non, jamais la Beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt là que les grâces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi.

C'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractère grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au deſſus du ſéjour des hommes, on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, qu'à meſure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer : tous les déſirs trop vifs s'émouſſent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laiſſent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce, & c'eſt ainſi qu'un heureux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les paſſions qui ſont ailleurs ſon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs put tenir contre un pareil ſéjour prolongé, & je ſuis ſurpris que des

bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la Médecine & de la Morale.

Tableau du Lever du Soleil.

Transportons-nous sur un lieu élevé avant que le Soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes : à leur éclat on entend l'Astre long-temps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface & tombe : l'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de rosée ; qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent & saluent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces

objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

HISTOIRE.

POUR connoître les hommes, il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler; ils montrent leurs diſcours & cachent leurs actions; mais dans l'Hiſtoire elles ſont dévoilées; c'eſt par elle qu'on lit dans leurs cœurs, ſans les leçons de la Philoſophie, & qu'on les juge ſur les faits : leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils diſent, on voit à la fois ce qu'ils font & ce qu'ils veulent paroître; plus ils ſe déguiſent, mieux on les connoît.

Cette étude a cependant ſes dangers, ſes inconvéniens de plus d'une eſpèce. Il eſt difficile de ſe mettre dans un point de vue, d'où l'on puiſſe juger ſes ſemblables avec équité. Un des grands vices de l'Hiſtoire eſt qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs

mauvais côtés que par les bons. Comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions & les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpère dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déjà ſur ſon déclin : toutes nos hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent; ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages, pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne ſavons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres; les bons ſont oubliés ou tournés en ridicules; & voilà comment l'Hiſtoire, ainſi que la Philoſophie, calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'hiſtoire ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils

changent de forme dans la tête de l'hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts; ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcène, pour voir un évènement tel qu'il s'eſt paſſé? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue; à peine paroîtra-t-il le même; & pourtant rien n'aura changé que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſière élevé par le vent, ont décidé de l'évènement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous dira la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eut été par-tout? Or que m'importeront les faits en eux-mêmes quand la raiſon m'en reſte inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un évènement dont j'ignore la vraie cauſe? L'Hiſtorien m'en donne une,

mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer; l'art de choiſir entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la vérité. N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Caſſandre, ou d'autres Livres de cette eſpèce? L'Auteur choiſit un évènement connu, puis l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions, pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans & nos hiſtoires, ſi ce n'eſt que le romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, & que l'Hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie guère.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intéreſſe moins que la vérité des mœurs & des caractères; pourvu que le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les évènemens ſoient fidellement rapportés: car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après na-

ture; mais si la plupart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'Historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître?

Les pires Historiens pour un jeune homme, sont ceux qui jugent les faits, & qu'il juge lui-même; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'Histoire moderne, non seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous; mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien; témoins *Davila*, *Guicciardin*, *Strada*, *Solis*, *Machiavel*, & quelquefois *de Thou* lui-même. *Vertot* est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits. Généralement les Anciens en font moins, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens; encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus

simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni *Polybe*, ni *Salluste*, ni *Tacite*. Celui-ci est le livre des vieillards; les jeunes ne sont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant que d'en vouloir sonder les profondeurs; il faut savoir bien lire dans les faits, avant que de lire dans les maximes.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des Historiens; il rapporte les faits, sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur; loin de s'interposer entre les événemens & les lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit presque dans ses récits, que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de César, ont à peu près la même sagesse & le même défaut.

Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser & de plaire, seroit peut-être le meilleur des Historiens, si ces

mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former. Il faut du discernement pour le lire. A l'égard de Tite-Live, il est politique, il est Rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates, mais les causes lentes & progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. La guerre ne fait le plus souvent que manifester les évènemens déjà déterminés par des causes morales que les Historiens savent rarement voir.

Ajoutez que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans sa famille, au milieu de ses amis; elle ne le peint que quand il représente: c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur hu-

main; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit par-tout; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur; & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant plus qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux évènemens, plus à ce qui se passe au dedans, qu'à ce qui arrive au dehors; ceux-là me sont plus propres: voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples, est fort différent du caractère de l'homme en particulier, & que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain, que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai, qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

C'est encore aux Anciens qu'il faut recourir pour cette étude de l'homme, par les raisons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques, étant bannis du style moderne,

les hommes ſont auſſi parés par nos Auteurs dans leurs vies privées, que ſur la ſcène du Monde. La décence, non moins ſévère dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public, que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétone.

Plutarque excelle par ces mêmes détails, dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes; & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon héros. Avec un mot plaiſant, Annibal raſſure ſon armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille que lui livra l'Italie. Agéſilas à cheval ſur un bâton, me fait aimer le vainqueur d'un grand Roi. Céſar traverſant un pauvre village & cauſant avec ſes amis, décèle ſans y penſer le fourbe qui diſoit ne vouloir qu'être égal à Pompée. Alexandre avale une médecine & ne dit pas un ſeul mot; c'eſt le plus beau moment de ſa

vie. Ariſtide écrit ſon propre nom ſur une coquille, & juſtifie ainſi ſon ſurnom. Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuiſine de ſon hôte. Voilà le véritable art de peindre ; la phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées ; & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos Auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiècle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre ſa vie intéreſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer, qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eut eu garde d'omettre, mais que Ramſay n'eut eu garde d'écrire, quand il l'auroit ſu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne, en petite veſte blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre de ſon antichambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de

cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, &, d'une main qui n'étoit pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George.... Et quand c'eut été George*, s'écrie Turenne en se frottant le derrière, *il ne falloit pas frapper si fort.* Historiens, voilà donc ce que vous n'osez dire? Mais vous vous rendez mépriſables à force de dignité. Pour toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il étoit question de sa naissance & de son nom. Songe que c'est le même Turenne, qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vit bien que cet enfant étoit le chef d'une Maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Je vois à la manière dont on fait lire l'Hiſtoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages

qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre; de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes; de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages dont je ne diſconviens pas; mais il faut faire réflexion que celui qui commence à ſe rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout à fait.

Ceux qui diſent que l'hiſtoire la plus intéreſſante pour chacun eſt celle de ſon pays, ne diſent pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbécille, ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute eſpèce; en un mot, le plus d'inſtructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous, que parmi les anciens; cela n'eſt pas vrai : ouvrez leur hiſtoire, & faites-les taire. Ils diront que ce ſont les bons Hiſtoriens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'eſt pas vrai. Donnez matière à de bonnes hiſtoires, & les bons Hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes dans tous les temps ſe reſſemblent; qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes

mêmes vices; qu'on n'admire les Anciens, que parce qu'ils ſont anciens : cela n'eſt pas vrai, non plus; car on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les Anciens étoient contemporains de leurs Hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément ſi la poſtérité admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

Les anciens Hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux : mais nous ne ſavons tirer aucun vrai parti de l'Hiſtoire; la critique d'érudition abſorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fut vrai, pourvu qu'on en put tirer une inſtruction utile. Les hommes ſenſés doivent regarder l'Hiſtoire comme un tiſſu de Fables dont la morale eſt très-appropriée au cœur humain.

ROMANS.

IL faut des ſpectacles dans les grandes Villes, & des Romans aux peuples corrompus.

Les Romans ſont peut-être la dernière inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez

corrompu, pour que toute autre lui soit inutile. Il seroit donc à propos que la composition de ces sortes de livres ne fut permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignit dans leurs écrits; & des Auteurs qui ne fussent pas au dessus des foiblesses de l'Humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, & puis, du sein du vice, les y fussent conduire insensiblement.

L'on se plaint que les romans troublent les têtes: je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages; parce

qu'ils les inſtruiroient en les intéreſſant, & qu'en détruiſant les maximes fauſſes & mépriſables des grandes ſociétés, ils les attacheroient à leur état. A tous ces titres, un roman, s'il eſt bien fait, au moins s'il eſt utile, doit être fuſé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà comment la folie du monde eſt ſageſſe.

On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup d'impreſſion. Mais ces livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au campagnard, malheureux ſeulement parce qu'il penſe l'être, ne ſemblent faits, au contraire, que pour le rebuter de ſon état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable : Les gens du bel air, les femmes à la mode, les Grands, les Militaires; voilà les acteurs de tous les Romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la Morale Epicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fauſſes vertus ternit l'éclat des véritables; le manége des procé-

dés y eſt ſubſtitué aux devoirs réels ; les beaux diſcours font dédaigner les belles actions ; & la ſimplicité des bonnes mœurs paſſe pour groſſièreté. Quel effet produiront de pareils tableaux ſur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchiſe avec laquelle il reçoit ſes hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans ſon canton ? Sur ſa femme, qui apprend que les ſoins d'une mère de famille ſont au deſſous des Dames de ſon rang ? Sur ſa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la Ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eut épouſé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux Château, qui bientôt devient maſure, & vont dans la capitale, où le père, avec ſa croix de Saint-Louis, de Seigneur qu'il étoit, devient valet ou chevalier d'induſtrie. La mère établit un brelan ; la fille attire les joueurs ; & ſouvent tous trois meurent de miſère & déshonorés.

VOYAGES.

ON n'ouvre pas un livre de voyage où l'on ne trouve des deſcriptions de caractères & de mœurs; mais on eſt tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit des choſes, n'ont dit que ce que chacun ſavoit déjà; n'ont ſu appercevoir à l'autre bout du Monde, que ce qu'il n'eut tenu qu'à eux de remarquer ſans ſortir de leur rue; & que ces traits vrais qui diſtinguent les Nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont preſque toujours échappé aux leurs. De là eſt venu ce bel adage de Morale, ſi rebattu par la tourbe philoſopheſque, que les hommes ſont par-tout les mêmes; qu'ayant par-tout les mêmes paſſions & les mêmes vices, il eſt aſſez inutile de chercher à caractériſer les différens peuples: ce qui eſt à peu près auſſi bien raiſonné, que ſi l'on diſoit qu'on ne ſauroit diſtinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux, où les peuples ne ſe mêloient point de philoſopher, mais où les Platons, les Thalès & les Pythagores, épris d'un ardent déſir de

ſavoir, entreprenoient les plus grands voyages, uniquement pour s'inſtruire, & alloient au loin ſecouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquérir ces connoiſſances univerſelles, qui ne ſont point celles d'un ſiècle ou d'un pays excluſivement, mais qui, étant de tous les temps & de tous les lieux, ſont, pour ainſi dire, la ſcience commune des Sages?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait, à grands frais, des voyages en Orient avec des Savans & des Peintres, pour y deſſiner des meſures & déchiffrer & copier des inſcriptions : mais j'ai peine à concevoir comment, dans un ſiècle où l'on ſe pique de belles connoiſſances, il ne ſe trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire & aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſacrifie vingt mille écus de ſon bien & l'autre dix ans de ſa vie à un célèbre voyage autour du Monde; pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de ſiècles employés à meſurer & à conſidérer la maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Il y a beaucoup de gens que les voyages inſtruiſent encore moins que les Livres, parce qu'ils ignorent l'art de penſer, que dans la lecture leur eſprit eſt au moins guidé par l'auteur, & que dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes.

De tous les peuples du monde, le François eſt celui qui voyage le plus; mais plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui ayent voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre manière; il faut que ces deux peuples ſoient contraires en tout. La Nobleſſe angloiſe voyage, la Nobleſſe françoiſe ne voyage point; le Peuple françois voyage, le Peuple anglois ne voyage point. Les François ont preſque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages: mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres nations, ſi ce n'eſt par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'eſt pour y verſer leur argent, non pour vivre d'induſtrie; ils ſont trop fiers

pour aller ramper hors de chez eux, Cela fait auſſi qu'ils s'inſtruiſent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant auſſi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que perſonne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la paſſion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés ſont généralement les plus ſages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curioſité, ils donnent toute leur attention à ce qui eſt véritablement utile. Je ne connois guère que les Eſpagnols qui voyagent de cette manière. Tandis qu'un François court chez les artiſtes du pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelque antique, & qu'un Allemand porte ſon *Album* chez tous les ſavans, l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

Les anciens voyageoient peu, liſoient peu,

faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homère, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon temps, qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi, que les caractères originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu à peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation reſtoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communi-

cidon, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracasseries royales appelées négociations, point d'ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaiſon maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne : l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entière ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peuples ſe regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des ſiècles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le temps au climat de faire ſur eux des impreſſions durables; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne ſont plus ces

grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modèles à l'art, la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère, ainſi que leur naturel; les Perſans originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du ſang circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Libériens, Allobroges, ils ne ſont tous que des Scythes diverſement dégénérés, quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement, de peuple à peuple, les tempéramens, les figures, les mœurs, les caractères, que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le temps de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de ſemblables réflexions ſe preſſeroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Créſias, Pline, pour avoir repré-

senté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures : il faudroit que rien ne les eut changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siècle à siècle, qu'on les trouve aujourd'hui de nation à nation?

En même temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du Genre humain. L'instruction qu'on retire des Voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un système de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir?

Il y a bien de la différence entre voyager

pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes, s'il en a le temps.

Pour parvenir à la connoiſſance des peuples, il faut commencer par tout obſerver dans le premier où l'on ſe trouve, aſſigner enſuite les différences à meſure que l'on parcourt les autres pays, comparer, par exemple, la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur le ſapin, & attendre à juger du premier peuple obſervé qu'on ait obſervé tous les autres.

Les Voyages ne conviennent qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les Voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie.

SATYRE DU SIÈCLE PRÉSENT.

LES anciens politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertus; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent.

Le savoir, l'esprit, le courage, ont seuls nôtre admiration; & toi, douce & modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumières! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donne la Nature?

Les Anciens avoient des héros, & mettoient des hommes sur leurs théâtres; nous au contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les Anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle & n'en trouvoit point: de jeunes gens le voyant en

peine, lui firent signe de loin; il vint, mais ils se serrèrent & se moquèrent de lui. Le bon-homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, & toujours hué de la belle Jeunesse. Les ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, & se levant à l'instant, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle & applaudie d'un battement de main universel. *Eh! que de maux!* s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur; *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne, & les mœurs des Anciens.

J'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait; & qu'ils ne gardent leur philosophie, qu'aussi long-temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fut à la maison. La maison brûle, lui crie-t-on: que m'importe? répondit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élance, il court, il crie, s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre

intérêt à la maiſon qu'on habite quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La ſociété eſt ſi générale dans les grandes villes & ſi mêlée, qu'il ne reſte plus d'aſyle pour la retraite, & qu'on eſt à public juſque chez ſoi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, a peine connoît-on ſes parens; on les voit en étranger; & la ſimplicité des mœurs domeſtiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faiſoit le charme.

La politeſſe Françoiſe eſt réſervée & circonſpecte, & ſe règle uniquement ſur l'extérieur : celle de l'humanité dédaigne les petites bienſéances, ſe pique moins de diſtinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & reſpecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne ſauroit employer un langage plus honnête, que celui de notre ſiècle; & voilà ce qui me frappe : mais je vois encore qu'on ne ſauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me ſcandaliſe. Penſons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Un habitant de quelques contrées éloignées,

qui chercheroit à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement; cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles, & un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il règne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité; & tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie : on n'ose plus paroître ce qu'on est : il faut, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est à dire, attendre qu'il n'en soit plus temps.

Un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève, répondit; *je lui apprendrai à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un

tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : Gardez-vous bien de parler ainſi, car jamais vous n'auriez de diſciples; mais dites, que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

Au lieu des armes, que l'on mettoit autrefois aux carroſſes, on les orne aujourd'hui, à grands frais, de peintures ſcandaleuſes, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux paſſans pour un homme de mauvaiſes mœurs, que pour un homme de qualité. Ce qui révolte, c'eſt que ce ſont les femmes qui ont introduit cet uſage, & qui le ſoutiennent. Un homme ſage à qui l'on montroit un vis-à-vis de cette eſpèce, n'eut pas plutôt jeté les yeux ſur les panneaux, qu'il quitta le maître à qui il appartenoit, en lui diſant : *Montrez ce carroſſe à des femmes de la Cour; un honnête homme n'oſeroit s'en ſervir.*

Nos jardins ſont ornés de ſtatues, & nos galeries de tableaux. Que penſeriez-vous que repréſentent ces chef-d'œuvres de l'art expoſés à l'admiration publique? Les défenſeurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non : ce ſont des images de tous les égaremens du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneu-

fément de l'ancienne Mythologie, & préſentées de bonne heure à la curioſité de nos enfans, ſans doute, afin qu'ils ayent ſous les yeux des modèles de mauvaiſes actions, avant que de ſavoir lire.

Nos écrits ſe ſentent de nos frivoles occupations agréables, ſi l'on veut; mais petits & froids comme nos ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile, qu'on n'a pas grand peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères, qui naiſſent journellement, n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes Livres, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions; mais moi j'en citerai cent mille qui en confirmeront la règle. C'eſt pour cela que la plupart des productions de notre âge paſſeront avec lui, & la poſtérité croira qu'on fit peu de Livres dans ce même ſiècle où l'on en fait tant.

Dans le grand monde, la vertu n'eſt rien; tout n'eſt que vaine apparence; les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver; la preuve même ſeroit ridicule contre l'uſage

qui les autorise : & voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, tandis que l'adultère d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit, parmi ses contemporains, l'homme d'un temps qui n'étoit plus; de même, Caton périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle; & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eut gouverné cinq cents ans plutôt.

Un des sujets favoris des entretiens du beau monde, c'est le sentiment; mais il ne faut pas entendre par ce mot, un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales, & quintessancié par tout ce que la Métaphysique a de plus subtil; ce sont des raffinemens inconcevables. Il en est du sentiment chez eux, comme d'Homère chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. De cette manière on dépense tout le sentiment en

esprit; & il s'en exhale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. La bienséance y supplée; on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, & quelques gênes passagères qu'on s'impose pour faire bien parler de soi: car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment: la bienséance n'en exige pas jusque-là.

Tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'on appelle des *procédés*; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, les hommes du monde l'ont mis en règle parmi eux. Nul n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres*: c'est la première maxime de la sagesse. *Cela se fait; cela ne se fait pas*: voilà la décision suprême. Ces règles ainsi établies, tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances: tout va par temps, comme dans les évolutions d'un Régiment en bataille: vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, & attachées au même fil.

De quelque sens qu'on envisage les choses, tout dans la société n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui

ſe dit, on n'apprend rien de ce qui ſe fait, & qu'a-t-on beſoin de l'apprendre ? Sitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de ſa conduite ? N'a-t-il pas tout fait, n'eſt-il pas jugé ? L'honnête homme aujourd'hui n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes ; & un ſeul propos inconſidéré, lâché ſans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne reſſemblent guère à leurs diſcours, je vois qu'on ne les peint que par leurs diſcours, ſans égard à leurs œuvres : je vois auſſi que dans une grande ville, la ſociété paroît plus douce, plus facile, plus ſûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y ſont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus juſtes ? je n'en ſais rien. Ce ne ſont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'eſt qu'il n'y a que le demi-Philoſophe qui regarde à la réalité des choſes ; que le vrai Sage ne le conſidère que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienſéances pour lois, & que la plus ſublime ſageſſe conſiſte à vivre comme les fous.

C'eſt dans les ſociétés privées, aux ſoupers priés, où la porte eſt fermée à tout ſurvenant, que les femmes s'obſervent moins, & qu'on peut commencer à les étudier. C'eſt là que règnent plus paiſiblement des propos plus fins & plus ſatyriques; c'eſt là qu'on paſſe diſcrétement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les évènemens ſecrets de la chronique ſcandaleuſe, qu'on rend le bien & le mal également plaiſans & ridicules; & que peignant avec art & ſelon l'intérêt particulier les caractères des perſonnages, chaque interlocuteur, ſans y penſer, peint encore beaucoup mieux le ſien. C'eſt là, en un mot, qu'on affile avec ſoin le poignard, ſous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos ſont plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général, la ſatyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée? Et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris, ſurtout, où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui

doit allumer la colère & l'indignation eſt toujours mal reçu, s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme.

Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde : mais malheur à qui prête le flanc au ridicule : ſa cauſtique empreinte eſt ineffaçable; il ne déchire pas ſeulement les mœurs, la vertu; il marque juſqu'au vice même; il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces ſociétés d'élite, c'eſt de voir ſix perſonnes choiſies exprès pour s'entretenir agréablement enſemble, & parmi leſquelles règnent même le plus ſouvent des liaiſons ſecrettes, ne pouvoir reſter une heure entr'elles ſix, ſans y faire intervenir la moitié de Paris, comme ſi leurs cœurs n'avoient rien à ſe dire & qu'il n'y eut là perſonne qui méritat de les intéreſſer.

Si la converſation ſe tourne par haſard ſur les convives, c'eſt communément dans un certain jargon de ſociété, dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on ſe fait réciproquement, & ſelon le goût

du

du temps, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussi-tôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, se prêtent à le considérer par toutes ses faces; & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit : tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux.

Un point de Morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de Philosophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y seroient même souvent moins sévères : car le Philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici, où toute la Morale est un pur verbiage, on peut être austère sans conséquence; & l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'or-

gueil philoſophique, de mettre la vertu ſi haut, que le Sage même n'y put atteindre. Au reſte, hommes & femmes, tous inſtruits par l'expérience du monde, & ſurtout par leur conſcience, ſe réuniſſent pour penſer de leur eſpèce auſſi mal qu'il eſt poſſible; toujours philoſophant triſtement, toujours dégradant par vanité la Nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cauſe de tout ce qui ſe fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médiſant du cœur de l'homme.

Que croyez-vous qu'on apprenne dans les converſations ſi charmantes des grandes ſociétés? A juger ſainement des choſes du monde? A bien uſer de la ſociété? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cauſe du menſonge, à ébranler, à force de philoſophie, tous les principes de la vertu, à colorer de ſophiſmes ſubtils ſes paſſions & ſes préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode ſelon les maximes du jour. Il n'eſt point néceſſaire de connoître le caractère des gens, mais ſeulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque choſe. Quand un homme parle, c'eſt, pour ainſi dire, ſon habit & non pas lui qui a un

ſentiment; & il en changera ſans façon, tout auſſi ſouvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'ordonnance, & une croix pectorale; vous l'entendrez ſucceſſivement prêcher avec le même zèle les lois, le deſpotiſme & l'inquiſition. Il y a une raiſon commune pour la Robe, une autre pour la Finance, une autre pour l'Epée. Chacune prouve très-bien que les deux autres ſont mauvaiſes, conſéquence facile à tirer pour les trois. Ainſi nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui; & le zèle apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens iſolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un eſprit à eux : point du tout : autres machines qui ne penſent point & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des Auteurs qu'ils connoiſſent; là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître, & qu'ils n'ont point lu; ſur une pièce prête à jouer, & qu'ils n'ont point vue, ſur un tel ou tel ſyſtème dont ils n'ont aucune

idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront demain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres, & par lesquels tous les autres parlent & agissent; & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entr'eux; c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade; changer de principes comme d'assemblées; modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il

quitte, en entrant, ſon ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maiſon, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la poſe de même en ſortant, & reprenne, s'il veut, la ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus, c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe raſſembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur, ſurtout d'un Moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite, ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé; & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Magiſtrat prend l'air cavalier; le Financier fait le Seigneur; l'Evêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de philoſo-

phie, l'homme d'Etat de bel esprit : il n'y a pas jusqu'au simple Artisan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les Dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les Militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur.

Ainsi les hommes à qui l'on parle, ne sont point ceux avec qui l'on converse; leurs sentimens ne partent point de leur cœur; leurs lumières ne sont point dans leur esprit; leurs discours ne représentent point leurs pensées; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mu par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence étoit la vertu; si nos maximes nous servoient de règles; si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, & la vertu ne marche guère en si grande pompe.

Qu'on pénètre au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, & qu'on réfléchisse

à ce que doit être un état de choſes où tous les hommes ſont forcés de ſe careſſer & de ſe détruire mutuellement, & où ils naiſſent ennemis par devoir, & fourbes par intérêt. Chaque homme, dit-on, gagne à ſervir les autres; oui, mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit ſi légitime qui ne ſoit ſurpaſſé par celui qu'on peut faire illégitimement; & le tort fait au prochain eſt toujours plus lucratif que les ſervices. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'aſſurer l'impunité; & c'eſt à quoi les puiſſans emploient toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruſes.

Quel contraſte entre les diſcours, les ſentimens & les actions des honnêtes gens! quand je vois les mêmes hommes changer de maximes ſelon les coteries; Moliniſtes dans l'une, Janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent : quand je vois un homme doré décrier le luxe, un Financier les impôts, un Prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modeſtie, un grand Seigneur de vertu, un Auteur de ſimplicité, un Abbé de Religion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne, ne dois-je

pas conclure à l'instant, qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

Les Auteurs, les gens de Lettres, les Philosophes, ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des Académies & des dîners. De proche en proche, la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pièces de Théâtre, tout tire sur les provinces; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manières & les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour. Ainsi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systèmes politiques, amoncèlent, entassent les habitans de

chaque pays sur quelques points du territoire, & laissent tout le reste en friche & désert: Ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine.

Les François du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'Univers; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un Suisse, un Maître d'Hôtel, c'est être *comme tout le monde*. Pour être *comme tout le monde*, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des Bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre Monde; & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire, que pour exister.

HOMME.

DANS l'état où sont désormais les choses, un Homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres, seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple; toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons sub-

mergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſſeau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les ſens.

On façonne des plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'Homme naiſſoit grand & fort, ſa taille & ſa force lui ſeroient inutiles, juſqu'à ce qu'il eut appris à s'en ſervir: elles lui ſeroient préjudiciables, en empêchant les autres de ſonger à l'aſſiſter; & abandonné à lui-même, il mourroit de miſère avant d'avoir connu ſes beſoins. On ſe plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eut péri, ſi l'Homme n'eut commencé par être enfant.

Suppoſons qu'un enfant eut à ſa naiſſance, la ſtature & la force d'un homme fait, qu'il ſortit, pour ainſi dire, du ſein de ſa mère, comme Pallas du cerveau de Jupiter; cet homme-enfant ſeroit un parfait imbécille, un automate, une ſtatue immobile & preſque inſenſible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit perſonne, il ne ſauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit beſoin de voir. Non ſeulement il n'apperce-

vroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du ſens qui le lui feroit appercevoir; les couleurs ne ſeroient point dans ſes yeux, les ſons ne ſeroient point dans ſes oreilles, les corps qu'il toucheroit ne ſeroient point ſur le ſien, il ne ſauroit pas même qu'il en a un : le contact de ſes mains ſeroit dans ſon cerveau; toutes ſes ſenſations ſe réuniroient dans un ſeul point; il n'exiſteroit que dans le commun *ſenſorium*, il n'auroit qu'une ſeule idée, ſavoir celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes ſes ſenſations, & cette idée, ou plutôt ce ſentiment ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Le ſort de l'homme eſt de ſouffrir dans tous les temps; le ſoin même de ſa conſervation eſt attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans ſon enfance que des maux phyſiques! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne ſe tue point pour les douleurs de la goutte; il n'y a guère que celles de l'ame qui produiſent le déſeſpoir. Nous plaignons le ſort de l'enfance, & c'eſt le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques; tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques grossiers instrumens de musique; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons & heureux, autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un Homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire; & les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroser de la sueur des Hommes, & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misère germer & croître avec les moissons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux

arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poëte c'est l'or & l'argent, mais pour le philosophe, ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les Hommes & perdu le genre humain.

Les Hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmillières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se ressemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux, celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des Hommes entassés, comme des moutons, périroient tous en très-peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre, qu'au figuré.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'Homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste; mais puisque le masque n'est pas l'Homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, leur peignant les Hommes, peignez-les leur tels qu'ils sont, non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressem-

bler. C'eſt, à mon gré, le ſentiment le mieux entendu que l'Homme puiſſe avoir ſur ſon eſpèce.

L'Etre ſuprême a voulu faire en tout honneur à l'eſpèce humaine, en donnant à l'homme des penchans ſans meſure, il lui donne en même temps la loi qui les règle, afin qu'il ſoit libre & ſe commande à lui-même; en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ces paſſions la raiſon pour les gouverner : en livrant la femme à des déſirs illimités, il joint à ces déſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſurcroît, il ajoute encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſavoir le goût qu'on prend aux choſes honnêtes lorſqu'on en fait la règle de ſes actions.

Les Hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du temps; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare; l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain; l'autre à dix ans de là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer.

Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré? S'il eſt un ſeul entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes déſirs pour ne jamais ſouhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'eſtimera pas trop courte : vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe; & dut-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

ÉTUDE DE L'HOMME.

L'ÉTUDE convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique, il doit s'étudier par ſes rapports avec les choſes; c'eſt l'emploi de ſon enfance : quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes; c'eſt l'emploi de ſa vie entière.

Un cœur droit eſt le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai rap-

port des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la première moitié de cette ſcience, que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

Nos vrais maîtres ſont l'expérience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme, que dans les rapports où il s'eſt trouvé.

La jeuneſſe du ſage eſt le temps de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au dedans de lui, pour les conſidérer, les comparer, les connoître.

Liberté de l'Homme.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui parle eſt

plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent, & qui agit ſur eux; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux ſenſations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté; je ſuis eſclave par mes vices & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes ne ſont qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le

pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là. Il choiſit le bon comme il a jugé le vrai; s'il juge faux, il choiſit le mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger; la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté conſiſte en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'eſt convenable, ou que j'eſtime tel, ſans que rien d'étranger à moi me détermine. S'enſuit-il que je ne ſois pas mon maître, parce que je ne ſuis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre, on ne ſauroit remonter au delà. Ce n'eſt pas le mot de liberté qui ne ſignifie rien, c'eſt celui de néceſſité. Suppoſer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'eſt vraiment ſuppoſer des effets ſans cauſe, c'eſt tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de

première impulſion, ou toute première impulſion n'a nulle cauſe antérieure, & il n'y a point de véritable volonté ſans liberté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, &, comme tel, animé d'une ſubſtance immatérielle.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtème ordonné de la providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne; mais elle ne l'empêche pas de le faire; ſoit que de la part d'un être ſi foible, ce mal ſoit nul à ſes yeux; ſoit qu'elle ne put l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fit non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué: mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laiſſe ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtème du monde, ſans empêcher que l'eſpèce humaine elle-même ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la

fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ſes actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même ; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la Puiſſance divine elle-même ? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre bon & heureux comme toi !

NATURE DE L'HOMME, IMMATÉRIALITÉ DE L'AME.

EN méditant ſur la Nature de l'homme, j'y découvre deux principes diſtincts, dont l'un l'élève à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux ré-

gions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du sage, & dont l'autre le ramène baſſement en lui-même, l'aſſervit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarie par elles tout ce que lui inſpire le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me dis : non, l'homme n'eſt point un; je veux & je ne veux pas; je me ſens à la fois eſclave & libre; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Si ſe préférer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait l'homme un être ſimple, lève ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance. Par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'être doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulières ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit ad-

mettre qu'une ſubſtance, mais s'il y en a qui l'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions.

Je n'ai beſoin, quoi qu'en diſe Locke, de connoître la matière que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer; & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent, il aura beau m'embarraſſer dans ſes argumens ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille: Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument caché: le ſourd voit frémir la corde, je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même: c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi: montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde? Je ne puis, replique le ſourd; mais parce que je ne conçois pas

comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas. Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des Matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi; tes ſentimens, tes déſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps; & ſi elle lui ſurvit, la providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie

universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien, que par mes sens, ce qui ne leur est pas soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures, si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employe à mouvoir la substance passive & morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices. L'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties; mais je ne puis concevoir une destruction pareille de

l'être

l'être pensant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment & la pensée; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je ne connois pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or je ne saurois me rappeler après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici-bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font les corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'être suprême & des vérités éternelles dont

il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire; c'eſt alors que la volonté pure, qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront par des ſentimens inépuiſables le ſort que chacun ſe ſera préparé.

Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame: Sois juſte, & tu ſeras heureux. Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état préſent des choſes, le méchant proſpère, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt fruſtrée! La conſcience s'élève & murmure contre ſon auteur; elle lui crie en gémiſſant: tu m'as trompé. Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As-tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant; ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu: la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix

de la tienne? Tu vas mourir, penſes-tu; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

RAISON.

L'UNE des acquiſitions de l'homme, & même des plus lentes, eſt la raiſon. L'homme apprend à voir des yeux de l'eſprit, ainſi que des yeux du corps; mais le premier apprentiſſage eſt bien plus long que l'autre, parce que les rapports des objets intellectuels ne ſe meſurant pas comme l'étendue, ne ſe trouvent que par eſtimation, & que nos premiers beſoins, nos beſoins phyſiques, ne nous rendent pas l'examen de ces mêmes objets ſi intéreſſant. Il faut apprendre à voir deux objets à la fois, il faut apprendre à les comparer entre eux, il faut apprendre à comparer les objets en grand nombre, à remonter par dégrés aux cauſes, à les ſuivre dans leurs effets; il faut avoir combiné des infinités de rapports pour acquérir des idées de convenance, de proportion, d'harmonie & d'ordre. L'homme qui, privé du ſecours de ſes ſemblables, & ſans ceſſe occupé de pourvoir à

ſes beſoins, eſt réduit en toute choſe à la ſeule marche de ſes propres idées, il fait un progrès bien lent de ce côté-là : il vieillit & meurt avant d'être ſorti de l'enfance de la raiſon.

ENTENDEMENT DE L'HOMME.

ON connoît, ou l'on peut connoître le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au dégré commun de l'entendement; mais qui eſt-ce qui connoît l'autre extrémité? Chacun avance plus ou moins ſelon ſon génie, ſon goût, ſes beſoins, ſes talens, ſon zèle, & les occaſions qu'il a de s'y livrer. Je ne ſache pas qu'aucun Philoſophe ait encore été aſſez hardi pour dire : voilà le terme où l'homme peut parvenir, & qu'il ne ſauroit paſſer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a meſuré la diſtance qui peut ſe trouver entre un homme & un autre homme. Quelle eſt l'ame baſſe que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne ſe dit pas quelquefois dans ſon orgueil : combien j'en ai déjà paſſés! combien j'en puis encore atteindre! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi,

GRANDEUR DE L'HOMME.

L'HOMME eſt le Roi de la terre qu'il habite; car non ſeulement il dompte tous les animaux, non ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le Soleil. Quoi! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers; m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien; le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

FOIBLESSE DE L'HOMME.

QUAND on dit que l'Homme eſt foible, que veut-on dire? Ce mot de foibleſſe indique un rapport; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les beſoins, fut-il un inſecte, un ver, eſt un être fort; celui dont les beſoins paſſent la force, fut-il un éléphant, un lion; fut-il un conquérant, un héros; fut-il un Dieu, c'eſt un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut ſa nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'Homme eſt très-fort quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt: il eſt très-foible quand il veut s'élever au deſſus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés, vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contraire, ſi votre orgueil s'étend plus qu'elles. Meſurons le rayon de notre ſphère, & reſtons au centre, comme l'inſecte au milieu de ſa toile: nous nous ſuffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foibleſſe; car nous ne la ſentirons jamais.

SAGESSE HUMAINE.

LE grand défaut de la Sageſſe Humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, eſt un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le préſent, & par un moment de la vie entière. On ſe ſent ferme un inſtant, & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre, un piége une fois évité. Le modeſte langage de la vaillance eſt, je ſuis brave un tel jour; mais celui qui dit, je ſuis brave, ne ſait ce qu'il ſera demain, & tenant pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'Être pour qui les temps n'ont point de ſucceſſion, ni les lieux de diſtance! Nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche: quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir

s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui sait, si nous aimerons ce que nous aimions, si nous voudrons ce que nous voulions, si nous ferons ce que nous sommes, si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faisons ce qu'elle nous inspire.

HOMME SAUVAGE.

Les désirs de l'Homme sauvage ne passent pas ses besoins physiques: les seuls biens qu'il connoisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle & le repos; & les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir; & la connoissance de la mort & de ses terreurs, est une des premières acquisitions que

l'Homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Seul, oiſif, & toujours voiſin du danger, l'Homme ſauvage doit aimer à dormir, & avoir le ſommeil léger comme les animaux qui penſant peu, dorment, pour ainſi dire, tout le temps qu'ils ne penſent point. Sa propre conſervation faiſant preſque ſon unique ſoin, ſes facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défenſe, ſoit pour ſubjuguer ſa proie, ſoit pour ſe garantir d'être celle d'un autre animal : au contraire, les organes qui ne ſe perfectionnent que par la molleſſe & la ſenſualité, doivent reſter dans un état de groſſiéreté, qui exclut en lui toute eſpèce de délicateſſe ; & ſes ſens ſe trouvant partagés ſur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudeſſe extrême, la vue, l'ouie & l'odorat de la plus grande ſubtilité. Tel eſt l'état animal en général, & c'eſt auſſi, ſelon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples ſauvages.

Le corps de l'Homme ſauvage étant le ſeul inſtrument qu'il connoiſſe, il l'employe à divers uſages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres ſont incapables ; & c'eſt notre in-

duſtrie qui nous ôte la force & l'agilité que la néceſſité oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, ſon poignet romproit-il de ſi fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il ſi légérement ſur un arbre? S'il avoit eu un cheval, ſeroit-il ſi vîte à la courſe? Laiſſez à l'Homme civiliſé le temps de raſſembler toutes ſes machines autour de ſoi; on ne peut douter qu'il ne ſurmonte facilement l'Homme ſauvage: mais ſi vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nus & déſarmés vis à vis l'un de l'autre; & vous connoîtrez bientôt quel eſt l'avantage d'avoir ſans ceſſe toutes ſes forces à ſa diſpoſition, d'être toujours prêt à tout événement, & de ſe porter, pour ainſi dire, toujours tout entier avec ſoi.

Il y a deux ſortes d'Hommes dont les corps ſont dans un exercice continuel, & qui ſûrement ſongent auſſi peu les uns que les autres à cultiver leur ame, ſavoir, les payſans & les ſauvages. Les premiers ſont ruſtiques, groſſiers, mal-adroits, les autres connus par leur grand ſens, le ſont encore par la ſubtilité de leur eſprit: généralement il n'y a rien de plus

lourd qu'un paysan, ni rien de plus fin qu'un sauvage. D'où vient cette différence? C'est que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à son père, ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse, ne va jamais que par routine; & dans sa vie presqu'automate, occupé sans cesse des mêmes travaux, l'habitude & l'obéissance lui tiennent lieu de raison.

Pour le sauvage, c'est autre chose; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prescrite, n'obéissant à personne, sans autre loi que sa volonté, il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, sans en avoir d'avance envisagé les suites. Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire: sa force & sa raison croissent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

HOMME CIVIL.

LE passage de l'état de nature à l'état civil a produit dans l'Homme un changement très-remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, & donnant à ses actions

la moralité qui leur manquoit auparavant. C'eſt alors ſeulement que la voix du devoir ſuccédant à l'impulſion phyſique, & le droit à l'appétit, l'Homme, qui juſque-là, n'avoit regardé que lui-même, ſe voit forcé d'agir ſur d'autres principes, & de conſulter ſa raiſon avant d'écouter ſes penchans. Quoiqu'il ſe prive dans cet état de pluſieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de ſi grands, ſes facultés s'exercent & ſe développent, ſes idées s'étendent, ſes ſentimens s'ennobliſſent, ſon ame toute entière s'élève à tel point, que ſi les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient ſouvent au deſſous de celle dont il eſt ſorti, il devroit bénir ſans ceſſe l'inſtant heureux qui l'en arracha pour jamais, & qui, d'un animal ſtupide & borné, fit un être intelligent & un homme.

Où eſt l'homme de bien qui ne doit rien à ſon pays? Quel qu'il ſoit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'Homme, la moralité de ſes actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eut vécu plus heureux & plus libre; mais n'ayant rien à combattre pour ſuivre ſes penchans, il eut été bon ſans mérite, il n'eut point été vertueux, & maintenant il ſait l'être malgré ſes

paſſions. La ſeule apparence de l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne ſert que de prétexte aux autres, eſt pour lui ſeul un motif réel. Il apprend à ſe combattre, à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire aucun profit des lois; elles lui donnent le courage d'être juſte, même parmi les méchans. Il n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à régner ſur lui.

Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne diffère guère, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'Homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plait; mais dans la ſociété où il vit néceſſairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'Homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

L'Homme & le citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous les autres biens y ſont malgré

lui; & quand un Homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entière, tant qu'il ne paye que de ſon bien.

DIFFÉRENCE de l'Homme Policé & de l'Homme Sauvage.

L'HOMME Sauvage & l'Homme Policé, diffèrent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur ſuprême de l'un, réduiroit l'autre au déſeſpoir. Le premier ne reſpire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & reſter oiſif, & l'ataraxie même du ſtoïcien n'approche pas de ſa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen toujours actif ſue, s'agite, ſe tourmente ſans ceſſe pour chercher des occupations encore plus laborieuſes: il travaille juſqu'à la mort, il y court même pour ſe mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait ſa cour aux grands qu'il hait, & aux

riches qu'il mépriſe; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les ſervir; il ſe vante orgueilleuſement de ſa baſſeſſe & de leur protection; & fier de ſon eſclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel ſpectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Miniſtre Européen! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent ſauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui ſouvent n'eſt pas même adoucie par le plaiſir de bien faire?

Le Sauvage vit en lui-même, l'homme ſociable toujours hors de lui, ne ſait vivre que dans l'opinion des autres; & c'eſt, pour ainſi dire, de leur ſeul jugement qu'il tire le ſentiment de ſa propre exiſtence. De là vient que, demandant toujours aux autres ce que nous ſommes, & n'oſant jamais nous interroger là deſſus nous-mêmes, au milieu de tant de philoſophie, d'humanité, de politeſſe & de maximes ſublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur ſans vertu, de la raiſon ſans ſageſſe, & du plaiſir ſans bonheur.

L'Homme ſauvage, quand il a dîné, eſt en paix avec toute la nature, & l'ami de tous ſes ſemblables. S'agit-il quelquefois de diſpu-

ter ſon repas, il n'en vient jamais aux coups ſans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs ſa ſubſiſtance ; & comme l'orgueil ne ſe mêle pas du combat, il ſe termine par quelques coups de poing ; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout eſt pacifié. Mais chez l'Homme en ſociété, ce ſont bien d'autres affaires ; il s'agit premièrement de pourvoir au néceſſaire & puis au ſuperflu, enſuite viennent les délices, & puis les immenſes richeſſes, & puis des ſujets, & puis des eſclaves ; il n'a pas un moment de relâche ; ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que moins les beſoins ſont naturels & preſſans, plus les paſſions augmentent, & qui pis eſt, le pouvoir de les ſatisfaire, de ſorte qu'après de longues proſpérités, après avoir englouti bien des tréſors & déſolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, juſqu'à ce qu'il ſoit l'unique maître de l'univers. Tel eſt en abrégé le tableau moral, ſi non de la vie humaine, au moins des prétentions ſecrettes du cœur de tout homme civiliſé.

L'HOMME COMPARÉ A L'ANIMAL.

JE ne vois dans tout Animal qu'une machine ingénieuſe, à qui la nature a donné des ſens pour ſe remonter elle-même, & pour ſe garantir, juſqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois préciſément les mêmes choſes dans la machine humaine, avec cette différence que la nature ſeule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'Homme concourt aux ſiennes, en qualité d'agent libre. L'un choiſit ou rejette par inſtinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui eſt preſcrite, même quand il lui ſeroit avantageux de le faire, & que l'Homme s'en écarte ſouvent à ſon préjudice. C'eſt ainſi qu'un Pigeon mourroit de faim près d'un baſſin rempli de viandes, & un chat ſur un tas de fruits, ou de grains, quoique l'un & l'autre puſſent très-bien ſe nourrir de l'aliment qu'ils dédaignent, s'ils s'étoient aviſés d'en eſſayer: c'eſt ainſi que les Hommes diſſolus ſe livrent à des excès, qui leur cauſent la fièvre & la mort; parce

que l'esprit dépraye les sens, & que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées, puisqu'il a des sens; il combine même ses idées, jusqu'à un certain point, & l'Homme ne diffère à cet égard de la bête, que du plus ou moins. Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel Homme à tel Homme, que de tel Homme à telle Bête; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'Homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'Homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister; & c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame: car la physique explique en quelque manière le méchanisme des sens, & la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la méchanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'Homme

& de l'Animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous tant dans l'espèce, que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie ; & son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'Homme seul est-il sujet de devenir imbécille ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'Homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que la *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ?

FEMME.

LA Femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son

mérite eſt dans ſa puiſſance, il plait par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens, mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes, n'eſt, ni ne peut être le même. Quand la Femme ſe plaint là deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon : c'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidelle qui prive ſa femme du ſeul prix des auſtères devoirs de ſon ſexe eſt un homme injuſte & barbare : mais la Femme infidelle fait plus; elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la nature; en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux père, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute, en em-

braſſant ſon enfant, s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre & de s'entre-aimer?

Les anciens avoient en général un très-grand reſpect pour les femmes; mais ils marquoient ce reſpect en s'abſtenant de les expoſer au jugement du public, & croyoient honorer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime, que le pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des Femmes, & que la Femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'eſt ſur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de ſa connoiſſance, l'interrompit en colère: ne ceſſeras-tu point, lui dit-il, de médire d'une Femme de bien? De là venoit encore que, dans leur comédie, les rôles d'amoureuſes & de filles à marier ne repréſentoient jamais que des eſclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modeſtie du ſexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre

une honnête fille sur la scène, seulement en représentation. En un mot, l'image du vice à découvert, les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la Femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dîne le plus souvent; qui donne le plus impérieusement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talens, aux mérites, aux vertus, leurs dégrés & leurs places; & dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la scène, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grâce aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens; & les imbécilles spectateurs vont bonnement apprendre des Femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des pièces modernes: c'est toujours une Femme qui fait tout, qui apprend tout aux hommes; c'est toujours la Dame de

cour qui fait dire le catéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles pièces. La Bonne eſt ſur le Théâtre, & les Enfans ſont dans le Parterre.

La première & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre. Ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des Femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là, qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives, pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes; il ne leur donna point une voix ſi douce, pour dire des injures; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colère! Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient; elles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder.

Chacun doit garder le ton de ſon ſexe; un mari trop doux peut rendre une Femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne ſoit un monſtre, la douceur d'une Femme le ramène, & triomphe de lui tôt ou tard.

La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre? Mais la beauté n'eſt pas générale; elle périt par mille accidens; elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages.

Les Femmes ont la langue flexible, elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes; on les accuſe auſſi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il ſait, la Femme dit ce qui plaît: l'un pour parler a beſoin de connoiſſance, & l'autre

tre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles, l'autre les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Les Femmes ne ſont pas faites pour courir; quand elles fuyent, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent mal adroitement; mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grâce: leurs coudes en arrière & collées contre leur corps, leur donnent une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Conſultez le goût des Femmes dans les choſes phyſiques & qui tiennent au jugement des ſens, celui des hommes dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les Femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établi les arbitres de la littérature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les Livres, & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les Auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal con-

feillés; les galans qui les consultent sur leurs parures, sont toujours ridiculement mis.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des Femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique, c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des Femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet: car, quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes, & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles & des lois de la nature. La Femme, qui est foible & qui ne voit rien au dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œu-

vre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre, tous ſes leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il faut que, par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'eſt aux Femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en ſyſtème. La Femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie ; la Femme obſerve, & l'homme raiſonne ; de ce concours réſultent la lumière la plus claire & la ſcience la plus com-

plette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espèce.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle.

La raison des Femmes est une raison pratique qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Les Femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant sur la défensive presque dès leur enfance & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus.

Si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les Femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des Femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les Femmes sont fausses, nous dit-on; elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté; dans

les vrais penchans de leur ſexe, même en mentant, elles ne ſont point fauſſes. Pourquoi conſultez-vous leur bouche, quand ce n'eſt pas elle qui doit parler? Conſultez leurs yeux, leur teint, leur reſpiration, leur air craintif, leur molle réſiſtance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire, mais l'accent qu'elle y joint, n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne ſait point mentir.

L'éducation des Femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des Femmes dans tous les temps, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance.

L'aſcendant que les Femmes ont ſur les hommes, n'eſt pas un mal en ſoi; c'eſt un préſent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne ſent point aſſez quels avantages naîtroient dans la ſociété d'une meilleure éducation donnée à cette moitié

du genre humain, qui gouverne l'autre. Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes; ſi vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux Femmes ce que c'eſt que grandeur d'ame & vertu.

L'empire des Femmes ſur les hommes n'eſt point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent: ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-temps qu'elles l'auroient perdu.

Il eſt certain que les Femmes ſeules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous; mais elles dédaignent des mains de la vertu, un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

Que de grandes choſes on feroit avec le déſir d'être eſtimé des Femmes, ſi l'on ſavoit mettre en œuvre ce reſſort! Malheur au ſiècle, où les Femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne ſont plus rien aux

hommes! C'eſt le dernier dégré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs, ont reſpecté les Femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome, Rome le ſiége de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt là que les Femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les pères de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des Femmes : par une Femme Rome acquit la liberté; par une Femme les Plébéiens obtinrent le Conſulat; par une Femme finit la tyrannie des Décemvirs; par les Femmes Rome aſſiégée fut ſauvée des mains d'un proſcrit. Galans François, qu'euſſiez-vous dit en voyant paſſer cette proceſſion, ſi ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'euſſiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! Et peut-être avons-nous tous raiſon. Formez ce cortége de belles Dames Françoiſes, je n'en connois point de plus indécent : mais compoſez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volſques, & le cœur de Coriolan.

Femmes! Femmes! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, ſimpathie, être ou chimère inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés! beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur! c'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

FILLES.

Les Filles doivent être vigilantes & laborieuſes; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, ſi c'en eſt un pour elles, eſt inſéparable de leur ſexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en ſouffrir de bien cruels. Elles ſeront, toute leur vie, aſſervies à la gêne la plus continuelle & la plus ſévère, qui eſt celle des bienſéances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à

dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui.

Une petite Fille qui aimera sa mère ou sa mie, travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères, plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent; car elles sont flatteuses, dissimulées, & savent de bonne heure se déguiser.

La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous les agrémens de la parure ne leur suffisent point, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix; à composer son maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuses & à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras

se développent, la démarche s'affure, & l'on s'apperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie; de nouveaux talens se présentent, & font déjà sentir leur utilité.

En France, les Filles vivent dans des couvens, & les femmes courent le monde. Chez les Anciens c'étoit tout le contraire : les Filles avoient beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux Filles à marier; s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton.

Il est indigne d'un homme d'honneur d'abuser de la simplicité d'une jeune Fille, pour usurper en secret les mêmes libertés qu'elle peut souffrir devant tout le monde. Car on sait ce que la bienséance peut tolérer en public; mais on ignore où s'arrête, dans l'ombre du mystère, celui qui se fait seul juge de ses fantaisies.

Voulez-vous inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes? Sans leur dire inceſſamment : ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le-leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs Amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtreſſes, cet homme ſeul peut les rendre heureuſes. Amenez la vertu par la raiſon : faites-leur ſentir que l'empire de leur ſexe & tous ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſait ſervir ſa maîtreſſe que comme on ſait ſervir la vertu. Soyez ſûr qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirez un dégoût ſincère; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriſer, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, averſion pour leurs ſentimens, dédain

pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

Les femmes ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! & depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des Filles? Qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de colléges: grand malheur! eh! plut à Dieu qu'il n'y en eut point pour les garçons! ils seroient plus sensément & plus honnêtement élevés. Force-t-on vos Filles à perdre leur temps en niaiseries? Leur fait-on, malgré elles, passer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire & faire instruire à votre gré? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons

affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent? eh! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y consentiront de bon cœur: plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront; & c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

A force d'interdire aux femmes le chant, la danse & tous les amusemens du monde, on les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soins les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens: vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui. Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun fait fournir

du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

SOCIÉTÉ CONJUGALE.

LA relation sociale des Sexes est admirable. De cette Société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil, & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir; & de la femme, que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eut aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur Société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui règne entr'eux, tout tend à la fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

L'empire de la femme est un empire de

douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que misère, ſcandale & déshonneur.

Je ne connois pour les deux Sexes que deux claſſes réellement diſtinguées; l'une de gens qui penſent, l'autre de gens qui ne penſent point, & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la Société manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme, il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; ſouvent même elle y ſert; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force

de réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des philoſophes : on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Cicéron, pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que c'eſt que l'honnêteté. Mais il n'eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un père de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ſes enfans ? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les rendre inſolens ou craintifs ; elle en fera des ſinges maniérés ou d'étourdis poliçons ; jamais de bons eſprits, ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conſéquent dans un rang où l'on ne ſauroit en avoir. Mais j'aime-

rois encore cent fois mieux une fille simple & grossièrement élevée, qu'une fille savante & bel esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la manière de Mademoiselle de l'Enclos. Au dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux fots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'uſe promptement par la poſſeſſion; au bout de ſix ſemaines elle n'eſt plus rien pour le poſſeſſeur; mais ſes dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne ſoit un ange, ſon mari eſt le plus malheureux des hommes; & quand elle ſeroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne ſoit ſans ceſſe entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une & l'autre étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient, & la laideur un avantage: mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Défirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce que l'on doit préférer; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les grâces ne s'uſent pas comme la beauté;

elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des grâces, plaît à son mari comme le premier jour.

La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur & de caractère demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour, choisit mal; le père qui n'a de règle que l'opinion choisit plus mal encore.

Peut-on se faire un fort exclusif dans le mariage? Les biens, les maux n'y sont-ils pas communs malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause?

La recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage, est simple & facile; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. Les nœuds qu'on veut trop serrer, rompent; voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux, est le plus saint de tous les droits; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre, est de trop. La con-

crainte & l'amour vont mal ensemble, & le plaisir ne se commande pas. Ce n'est pas tant la possession qui rassasie que l'assujettissement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme? Qu'elle soit toujours votre maîtresse & la sienne. Soyez amans heureux, mais respectueux; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir; & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des grâces : souvenez-vous toujours que même dans le mariage, le plaisir n'est légitime que quand le désir est partagé.

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances; moins de conditions & d'âges que de caractères & d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie

civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Les Amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement sa maison? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; & c'est là qu'elle inspire vraiment du respect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente, est un corps sans ame, qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, & dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de

reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre, pèche premiérement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

Une femme vertueuſe ne doit pas ſeulement mériter l'eſtime de ſon mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle eſt blâmable; & fut-elle innocente, elle a tort ſitôt qu'elle eſt ſoupçonnée; car les apparences mêmes ſont au nombre de ſes devoirs.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées & ſéparées des hommes? Ferons-nous cette injure au ſexe, de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeu-

lement pour éviter le danger des tentations? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mère de famille ſans ceſſe environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectables devoirs de la nature. Ce qui les ſépare des hommes, c'eſt la nature elle-même qui leur preſcrit des occupations différentes; c'eſt cette douce & timide modeſtie qui, ſans ſonger préciſément à la chaſteté, en eſt la plus ſûre gardienne; c'eſt cette réſerve attentive & piquante, qui, nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes & les déſirs & le reſpect, ſert, pour ainſi dire, de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne ſont pas exceptés de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris, parce qu'à l'aide de cette ſage & diſcrette réſerve, ſans caprice & ſans refus, elles ſavent, au ſein de l'union la plus tendre, les maintenir à une certaine diſtance, & les empêchent de jamais ſe raſſaſier d'elles.

Quelque précaution qu'on puiſſe prendre, la jouiſſance uſe les plaiſirs, & l'amour avant tous les autres. Mais quand l'amour a duré

long-temps, une douce habitude en remplit le vide, & l'attrait de la confiance succède aux transports de la passion. Les enfans forment entre ceux qui leur ont donné l'être, une liaison non moins douce, & souvent plus forte que l'amour même.

Par plusieurs raisons tirées de la nature de la chose, le père doit commander dans la famille. Premièrement, l'autorité ne doit pas être égale entre le père & la mère; mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis, il y ait une voix prépondérante, qui décide. 2° Quelques légères qu'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme, comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté : car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire pencher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de la femme, parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans, qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre, n'a pas le même droit sur le mari. 3° Les enfans doivent obéir au père, d'abord par nécessité, ensuite par reconnoissance;

reconnoiſſance ; après avoir reçu de lui leurs beſoins durant la moitié de leur vie, ils doivent conſacrer l'autre à pourvoir aux ſiens. 4° A l'égard des domeſtiques, ils lui doivent auſſi leurs ſervices en échange de l'entretien qu'il donne ; ſauf à rompre le marché dès qu'il ceſſe de leur convenir.

DEVOIR DES MÈRES.

LE Devoir des femmes de nourrir leurs enfans n'eſt pas douteux : mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette queſtion, dont les Médecins ſont les Juges, pour décidée au ſouhait des femmes : & pour moi je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mère gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit-elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant-a-t-il moins beſoin des ſoins d'une mère que de ſa mammelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes, pourront lui donner le lait qu'elle lui

refuſe : la ſollicitude maternelle ne ſe ſupplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du ſien, eſt une mauvaiſe mère; comment ſera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement; il faudra que l'habitude change la nature; & l'enfant malſoigné aura le temps de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pour lui une tendreſſe de mère.

De cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par une autre : c'eſt celui de partager le droit de mère, ou plutôt de l'aliéner; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mère eſt une grâce, & que celle qu'il a pour ſa mère adoptive eſt un devoir : car où j'ai trouvé les ſoins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

La manière dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriſſon. Au bout

de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mère qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par la cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriſſon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Point de mère, point d'enfant. Entr'eux les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté, ils ſeront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mère avant de ſavoir qu'il le doit. Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les premières années, & le cœur meurt, pour ainſi dire, avant que de naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en ſort encore par une route oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger les ſoins de mère, une femme les porte à l'excès; lorſqu'elle fait de ſon enfant ſon idole; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la ſentir, & qu'eſpérant le ſouſtraire aux lois de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préſerve un mo-

ment, elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête, & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle & claire. Les mères cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espèce, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Du devoir des mères de nourrir les enfans dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs; commencez par les mères; vous serez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'altère; le naturel s'éteint dans tous les cœurs; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers; on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans; il n'y a point de résidence dans les familles; l'habitude ne renforce plus

les liens du sang; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni sœurs; tous se connoissent à peine, comment s'aimeroient-ils? chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est plus qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs; l'état va se repeupler; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans, qu'on croit importun, devient agréable; il rend le père & la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre; il resserre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante & animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme & le plus doux amusement du mari. Ainsi, de ce seul abus corrigé, résulteroit bientôt une réforme générale: bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes reviendront pères & maris.

DEVOIR DES PÈRES.

COMME la véritable nourrice de l'enfant eſt la mère, le véritable précepteur eſt le père. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions, ainſi que dans leur ſyſtème : que des mains de l'un l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un père judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zèle ſuppléera mieux au talent, que le talent au zèle.

Un père, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpèce, il doit à la ſociété des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable & plus coupable, peut-être quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir le devoir de père, n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni reſpect humain qui le diſpenſent de nourrir ſes enfans & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire ; je prédis à quiconque a des entrailles, & néglige de ſi ſaints devoirs, qu'il verſera long-temps ſur ſa fau-

te, des larmes amères, & n'en ſera jamais conſolé.

Mais que fait cet homme riche, ce père de famille ſi affairé, & forcé, ſelon lui, de laiſſer ſes enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ſes ſoins qui lui ſont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'eſt pas même un maître que tu lui donnes, c'eſt un valet. Il en formera bientôt un ſecond.

Un père qui ſentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en paſſer; car il mettroit plus de peine à l'acquérir, qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc ſe faire un ami? Qu'il élève ſon fils pour l'être; le voilà diſpenſé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

ÉDUCATION.

Nous naiſſons foibles, nous avons beſoin de forces: nous naiſſons dépourvus de tout, nous avons beſoin de jugement. Tout ce que

nous n'avons pas à notre naissance, & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes, est l'éducation de la nature : l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes; & l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient, est mal élevé, & ne sera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va seul à son but, & va conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

L'éducation de l'enfance est celle qui importe le plus; & cette première éducation appartient incontestablement aux femmes : si l'auteur de la nature eut voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eut donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos traités d'éducation; car, outre qu'elles sont à portée

d'y veiller de plus près que les hommes, & qu'elles y influent toujours davantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plupart des veuves se trouvent presque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la manière dont elles les ont élevés. Les lois, toujours si occupées des biens & si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères. Cependant leur état est plus sûr que celui des pères; leurs devoirs sont plus pénibles; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père, peut, en quelque sorte, être excusé: mais si, dans quelque occasion que ce fut, un enfant étoit assez dénaturé pour en manquer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour.

Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie, est

le mieux élevé : d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa fortune de manière à n'en pouvoir jamais changer, la pratique d'éducation établie, seroit bonne à certain égard; l'enfant élevé pour son état, n'en sortant jamais, ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choses humaines; vu l'esprit inquiet & remuant de ce siècle qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir.

Souvenez-vous toujours que l'esprit d'une bonne institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires.

La partie la plus essentielle de l'éducation

d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa miſère, ſa foibleſſe, ſa dépendance, & le peſant joug de la néceſſité que la nature impoſe à l'homme, & cela non ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais ſurtout afin qu'il connoiſſe de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'élève point au deſſus de ſa portée, & que rien d'humain ne lui ſemble étranger à lui.

Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'eſt point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former excluſivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plait à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux.

Mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en diſcours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enſeigner.

Le pédant & l'inſtituteur diſent à peu près les mêmes choſes; mais le premier les dit à tout propos; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſûr de leur effet.

ENFANS.

DANS le commencement de la vie, où la mémoire & l'imagination ſont encore inactives, l'enfant n'eſt attentif qu'à ce qui affecte actuellement ſes ſens. Ses ſenſations étant les premiers matériaux de ſes connoiſſances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement : mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous oppoſez point à cette inquiétude, elle lui ſuggère un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légéreté des corps; à juger de leur grandeur, de leur figure, & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant, écoutant, ſurtout en comparant la vue au toucher, en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'il feroit ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont

pas nous; & ce n'eſt que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à un pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout : c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans ſon cerveau, puis ſur ſes yeux, il les voit maintenant au bout de ſes bras; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent, de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diſtances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît; car ſitôt qu'il n'eſt plus abuſé par les ſens, ſon effort change de cauſe.

Le mal-aiſe des beſoins s'exprime par des ſignes, quand le ſecours d'autrui eſt néceſſaire pour y pourvoir. De là, les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être, puiſque toutes leurs ſenſations ſont effectives : quand elles ſont agréables, ils en jouiſſent en

silence; quand elles sont pénibles, ils le disent dans leur langage, & demandent du soulagement. Or, tant qu'ils sont éveillés, ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-temps cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes : sans doute, il y en a une; & c'est celle que les enfans parlent avant de savoir parler. Cette langue n'est pas articulée; mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout à fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles : ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste, non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans, il est sur leur visage. Il est étonnant combien ces

physionomies mal formées ont déjà d'expression : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous voyez le sourire, le désir, l'effroi naître & passer comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels ; l'expression des sensations est dans les grimaces, & l'expression des sentimens est dans les regards.

Les premiers pleurs des enfans sont des prières : si on n'y prend garde, ils deviennent bientôt des ordres. Ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature ; & l'on voit déjà pourquoi, dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrette que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en eſtime pas la diſtance; il eſt dans l'erreur; mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe plus ſur la diſtance; il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petit pas : dans le ſecond, ne faites pas ſeulement ſemblant de l'entendre; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'eſt pas leur maître; ni aux choſes, car elles ne l'entendent point. Ainſi, quand un enfant déſire quelque choſe qu'il voit, & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que de porter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une concluſion qui eſt de ſon âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui ſuggérer.

Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſavoir ce qu'il fait. Pourquoi cela? D'abord la philoſophie en va rendre raiſon par des vices naturels, l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour

propre, la méchanceté de l'homme; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de ſe prouver à lui-même ſon propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & caſſé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foibleſſe de l'enfance; non ſeulement il reſte immobile & paiſible, il veut encore que tout y reſte autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiète, il voudroit voir régner un calme univerſel. Comment la même impuiſſance jointe aux mêmes paſſions produiroit-elle des effets ſi différens dans les deux âges, ſi la cauſe primitive n'étoit changée? Et où peut-on chercher cette diverſité de cauſes, ſi ce n'eſt dans l'état phyſique des deux individus? Le principe actif commun à tous deux ſe développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un ſe forme, & l'autre ſe détruit; l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante ſe concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle eſt ſurabondante & s'étend au dehors; il ſe ſent, pour ainſi dire, aſſez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il faſſe ou qu'il défaſſe, il n'importe, il ſuffit qu'il change l'état des choſes, & tout changement eſt une action.

Que s'il ſemble avoir plus de penchant à détruire, ce n'eſt point par méchanceté; c'eſt que l'action qui forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même temps que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſitôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant, & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comme ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomptables; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandiſſant, on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on ſe renferme davantage en ſoi-même. L'ame & le corps ſe mettent, pour ainſi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que

le mouvement néceſſaire à notre conſervation. Mais le déſir de commander ne s'éteint pas avec le beſoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour propre, & l'habitude le fortifie : ainſi ſuccède la fantaiſie au beſoin ; ainſi prennent leurs premières racines, les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature ; voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces ſuperflues, les enfans n'en ont pas même de ſuffiſantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laiſſer l'uſage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne ſauroient abuſer. Première maxime.

Il faut les aider, & ſuppléer à ce qui leur manque, ſoit en intelligence, ſoit en force, dans tout ce qui eſt du beſoin phyſique. Deuxième maxime.

Il faut dans les ſecours qu'on leur donne, ſe borner uniquement à l'utile réel, ſans rien accorder à la fantaiſie ou au déſir ſans raiſon ; car la fantaiſie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'eſt pas de la nature. Troiſième maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne savent pas dissimuler, on distingue dans leurs désirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrième maxime.

L'esprit de ces règles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire; de leur laisser plus faire par eux-mêmes, & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs désirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

L'enfant qui ne connoît que les besoins physiques, ne pleure que quand il souffre, & c'est un grand avantage; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de secours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique : cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il fait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître; tout est perdu.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié

ni malade, & qu'on ne laiſſe manquer de rien, ne ſont que des pleurs d'habitude & d'obſtination : ils ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en ſavoir endurer l'importunité, la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire un enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans; ils ſont obſtinés dans leurs tentatives, mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer, eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il eſt très-utile; mais il eſt de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire, & qu'il

s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or, voilà sur quoi toutes les nourrices sont mal adroites.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel; un langage est substitué à l'autre. Sitôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer.

Il est bien étrange que, depuis qu'on se mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement : tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un : le seul précisément qui peut réussir, la liberté

bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules lois du possible & de l'impossible. La sphère de l'un ou de l'autre lui est également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne; on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure: on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui: car jamais les passions ne s'animent, tant qu'elles sont de nul effet.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa première étude est une sorte de physique expérimentale, relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives, avant qu'il ait réconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir; tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le temps d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres;

c'eſt le temps d'apprendre à connoître les rapports ſenſibles que les choſes ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les ſens, la première raiſon de l'homme eſt une raiſon ſenſitive, c'eſt elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle: nos premiers maîtres de philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner; c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la raiſon d'autrui; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſavoir.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous; il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite ni liaiſon; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens, vous lui trouverez un reſſort d'une extrême

extrême activité, une clarté d'esprit à percer les nues. Le plus souvent, ce même esprit vous paroîtra lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance, & tantôt il reste immobile. Un instant, vous diriez : c'est un génie ; & l'instant d'après, c'est un sot. Vous vous tromperiez toujours ; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, & retombe l'instant d'après dans son aire.

L'homme a trois sortes de voix, savoir, la voix parlante ou articulée ; la voix chantante ou mélodieuse, & la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix, ainsi que l'homme, sans le savoir allier de même : il a, comme nous, le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens ; mais il ne sait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, &. leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent : ils crient, mais ils n'accentuent pas ; & comme il y a peu d'énergie dans leur discours, il y a peu d'accent dans leur voix.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires ; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle, de cette apparente & trompeuſe ſtupidité qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes ayent des ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être ; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier n'en trouvant que de telles, n'en admet aucune ; il reſſemble donc au ſtupide, en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à ſa portée, au lieu que le premier eſt toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant ſon enfance, ſembloit un imbécille dans la maiſon. Il étoit taciturne & opiniâtre. Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que ſon oncle apprit à le connoître. S'il ne fut point entré dans cette anti-chambre, peut-être eut-il paſſé

pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eut point vécu, peut-être eut-on traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévit tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont sujets à se tromper ! ils sont souvent plus enfans qu'eux.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente ; mais rien ne reste, rien ne pénètre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent ; ceux qui l'écoutent les entendent, lui seul ne les entend point.

Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions ; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art seroit très-important à connoître : les pères & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

A douze ou treize ans les forces de l'en-

fant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble, pour en ſortir, que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente; l'opinion ne peut rien ſur lui; ſes déſirs ne vont pas plus loin: non ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au delà de ce qu'il lui faut; c'eſt le ſeul temps de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces, qu'il a de trop à préſent & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir, le ſuperflu de ſon être actuel: l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible: mais il n'établira ſes magaſins ni dans les coffres qu'on peut lui voler, ni dans les granges qui lui ſont étrangè-

res; pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des inſtructions, des études.

Il ne s'agit point d'enſeigner les ſciences à l'enfant, mais de lui donner du goût pour les aimer & des méthodes pour les apprendre quand ce goût ſera mieux développé.

ADOLESCENCE.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois : l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre; l'une pour l'eſpèce, & l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait, ont tort, ſans doute; mais l'analogie extérieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue; même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal; les filles ſont des enfans, le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du ſexe, gardent cette conformité toute leur vie; ils ſont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point

cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose.

Mais l'homme, en général, n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature, & ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendoit docile : c'est un lion dans sa fièvre ; il méconnoît son guide, il ne veut plus être gouverné. Aux signes moraux d'une humeur qui s'altère, se joignent des changemens sensibles dans la figure. Sa physionomie se développe & s'empreint d'un caractère ; le coton rare & doux qui croît au bas de ses joues, brunit, & prend de la consistance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd ; il n'est ni enfant ni homme, & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, les organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici,

trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur première imbécillité : il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement, & vous laiſſer du temps encore : mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente ; ſi ſon emportement ſe change en fureur ; s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre ; s'il verſe des pleurs ſans ſujet ; ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'élève & ſon œil s'enflamme ; ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne, le fait friſſonner ; s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle : Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de ſoin, ſont ouvertes : les vents ſont déchaînés ; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

La puberté & la puiſſance du ſexe ſont toujours plus hâtives chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares. Les enfans ont une ſagacité ſingulière pour démêler à travers toutes les

fingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du myſtère qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité.

Les inſtructions de la nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens : elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpèce-même à la longue.

Le premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible, n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpèce l'affecte avant le ſexe.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination, pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte; ils ne connoiſſoient ni pitié, ni

miſéricorde; ils auroient ſacrifié père, mère & l'univers entier, au moindre de leurs plaiſirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuſe ſimplicité, eſt porté par les premiers mouvemens de la nature vers les paſſions tendres & affectueuſes : ſon cœur compatiſſant s'émeut ſur les peines de ſes ſemblables; il treſſaille d'aiſe quand il revoit ſes camarades, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit, le moment d'après, toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir : il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa fureur, un mot le déſarme; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance, ni de la haine : elle eſt celui de la commiſération, de la clémence, de la généroſité. Oui, je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt

ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes.

Introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qui y aura été nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe, qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute règle, eſt embarraſſé ſitôt qu'on l'en ſort. Les jeunes Demoiſelles Françoiſes ſont toutes élevées dans les couvens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles ayent peine alors à prendre les manières qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde, qui ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir. Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Qui-

conque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manières lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquièrent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siècle ! ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables : c'est la négligence en ce point qui perd toute la Jeunesse ; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénèrent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe, ils ne savent rien sentir de grand & de noble ; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toutes choses, & bassement méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats.

Portrait & Caractère d'ÉMILE, ou de l'Élève de J. J. ROUSSEAU, à l'âge de dix à douze ans.

SA figure, son port, sa contenance, annoncent l'assurance & le contentement; la santé brille sur son visage; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur; son teint délicat encore, sans être fade, n'a rien d'une molesse efféminée; l'air & le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe; ses muscles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante; ses yeux, que le feu du sentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur sérénité native; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent, ni vain; son visage, qu'on n'a pas collé sur des livres, ne tombe pas sur son estomac : on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête;* la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faiſons-lui place au milieu de l'aſſemblée. Meſſieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ſes importunités, ni ſon babil, ni ſes queſtions indiſcrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui ſeul, & que vous ne puiſſiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous diſe ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que la vérité naïve & ſimple, ſans ornement, ſans apprêt, ſans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien; ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit, il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa première inſtitution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par hazard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſait qu'on n'écoute point. Ses idées ſont bornées, mais

nettes; s'il ne ſait rien par cœur, il ſait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature; ſon eſprit n'eſt point dans ſa langue, mais dans ſa tête; il a moins de mémoire que de jugement; il ne ſait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas ſi bien que les autres diſent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne ſait ce que c'eſt que routine, uſage, habitude; ce qu'il fit hier n'influe point ſur ce qu'il fait aujourd'hui : il ne ſuit jamais de formule, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainſi n'attendez pas de lui des diſcours dictés ni des manières étudiées, mais toujours l'expreſſion fidelle de ſes idées & la conduite qui naît de ſes penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui ſe rapportent à ſon état actuel, aucune ſur l'état relatif des hommes : & de quoi lui ſerviroient-elles, puiſqu'un enfant n'eſt pas encore membre actif de la ſociété? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en ſavoir juſque-là; il ſait pourquoi ce qui eſt à lui eſt à lui, & pourquoi ce qui n'eſt pas à lui n'eſt

pas à lui. Passé cela, il ne sait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne sait ce que vous voulez dire; commandez-lui quelque chose, il ne vous entendra pas : mais dites-lui; si vous me faisiez tel plaisir, je vous le rendrois dans l'occasion : à l'instant il s'empressera de vous complaire; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine, & d'acquérir sur vous des droits qu'il sait être inviolables; peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chose; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà sorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à son laquais : tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez, à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien. Il sait que ce qu'il demande est une grâce, il sait aussi que l'humanité porte à en accorder. Ses expressions sont simples & laconiques. Sa voix, son regard, son geste, sont d'un être également accoutumé à la complaisance & au refus. Ce n'est ni la rampante &

ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un maître; c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable; c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il ſait que cela ſeroit inutile : il ne ſe dira point; on m'a refuſé : mais il ſe dira; cela ne pouvoit pas être; & on ne ſe mutine guère contre la néceſſité bien reconnue.

Laiſſez-le ſeul en liberté, voyez-le agir ſans lui rien dire; conſidérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas beſoin de ſe prouver qu'il eſt libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & ſeulement pour faire un acte de pouvoir ſur lui-même; ne ſait-il pas qu'il eſt toujours maître de lui? il eſt alerte, léger, diſpos; ſes mouvemens ont toute la vivacité de ſon âge; mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui ſoit au deſſus de ſes forces, car il les a bien éprouvées & les connoît : ſes moyens ſont toujours appropriés

à ſes deſſeins, & rarement il agira ſans être aſſuré du ſuccès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas niaiſement interrogeant les autres ſur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & ſe fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il ſe troublera moins qu'un autre; s'il y a du riſque, il s'effrayera moins auſſi. Comme ſon imagination reſte encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui eſt, n'eſtime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours ſon ſang-froid. La néceſſité s'appeſantit trop ſouvent ſur lui pour qu'il regimbe encore contre elle; il en porte le joug dès ſa naiſſance, l'y voilà bien accoutumé; il eſt toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuſe, l'un & l'autre eſt égal pour lui; ſes jeux ſont ſes occupations; il n'y ſent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire, & une liberté qui plait, en montrant à la fois le tour de ſon eſprit & la ſphère de ſes connoiſſances. N'eſt-ce pas le ſpectacle de cet âge, un ſpectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & ſerein, la phyſionomie ouverte & riante,

faire en ſe jouant les choſes les plus ſérieuſes, ou profondément occupé des plus frivoles amuſemens.

Voulez-vous à préſent le juger par comparaiſon? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laiſſez-le faire. Vous verrez bientôt lequel eſt le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville, nul n'eſt plus adroit que lui; mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? On diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il ſait aiſément plier toutes choſes à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux: le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander, il ſera le maître; ſans croire obéir, ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance; il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur: au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faulx vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſpérances, nous n'avons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort; nous n'aigrirons pas nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées; nous nous dirons: au moins il a joui de ſon enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Portraits & Caractère du même ELÈVE *dans un âge plus avancé; de ſon entrée dans le monde, & comment il s'y comporte.*

DANS quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux

pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a, ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa manière de ſe préſenter n'eſt ni modeſte, ni vaine, elle eſt naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t-il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne ? Tout au contraire, ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien vivant avec eux ? Il ne les préfère point à lui dans ſes manières, parce qu'il ne les préfère point à lui dans ſon cœur : mais il ne montre pas, non plus, une indifférence qu'il eſt bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'humanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne, il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée ; mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc pas diſputeur, ni contrediſant : il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits. Il parle peu parce qu'il ne ſe ſoucie guère qu'on s'occupe de lui; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles; autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard.

Loin de choquer les manières des autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers, non pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne les diſtingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore

abſolument les manières, il n'eſt pas pour cela timide & craintif : s'il ſe dérobe, ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiète guère, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang-froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celles de vos jeunes agréables. Il eſt ferme, & non ſuffiſant ; ſes manières ſont libres & non dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté.

Quand on aime, on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet de trouver une compagne eſtimable, tout concourt à nourrir en lui ce déſir. Je dis ſes mœurs, car

elles y ſont beaucoup; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y reſter! pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes

des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel & fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, & coupe la parole aux anciens : il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siècle, ou de celui-ci : *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manières, ni son maintien : il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera surtout ceux qui lui ressemblent

ſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractère, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Portrait & Caractère de SOPHIE, *ou de la Compagne future d'*ÉMILE.

SOPHIE eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel; elle a le cœur très-ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une phyſionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont de bonnes

qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sait tirer parti de ses défauts; même si elle étoit plus parfaite, elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoit; sa mère n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens, on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point

ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché; pas une pièce du sien n'est prise au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence & très-coquette en effet; elle n'étale pas ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant, on dit: voilà une fille modeste & sage; mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elle les sent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grâce, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse.

Ce que Sophie sait le mieux, & qu'on lui a

fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grâce & de légéreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du menage. Elle entend la cuisine & l'office; elle sait le prix des denrées; elle en connoît les qualités; elle sait fort bien tenir les comptes; elle sert de maître d'hôtel à sa mère; faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques, & le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mère pour l'occuper ainsi. Pour Sophie, elle ne va pas si loin : son premier devoir est celui de fille, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mère & de la soulager d'une partie de ses soins.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant,

& solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est pas formé par la lecture, mais seulement par les conversations de son père & de sa mère, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance ; mais peu à peu sa mère a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre, sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois, par un reste d'habitude, à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : Il faut bien que le terme intermédiaire

entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur; mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon père ou ſa mère la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout à fait exempte de caprices. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénère en mutinerie; & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le temps de revenir à elle, & ſa manière d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite.

Si on la punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que la honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais ſi franchement & de ſi bonne grâce, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le der-

nier domeſtique, ſans que cet abbaiſſement lui fit la moindre peine, & ſitôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'élève, & ſe révolte en eux contre l'injuſtice; la nature ne les fit point pour la tolérer.

Sophie a de la religion; mais une religion raiſonnable & ſimple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion; ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſentielle que la morale, elle dévoue ſa vie entière à ſervir Dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe, en lui diſant toujours: „Ma fille, ces „ connoiſſances ne ſont pas de votre âge; votre „ mari vous en inſtruira quand il ſera temps„. Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de ſi beau que la vertu; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuſe lui paroît preſqu'égale aux anges; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſère, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête; elle l'aime enfin comme chère à ſon reſpectable père, à ſa tendre & digne mère; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui élève l'ame, & tient tous ſes petits penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir; elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un temps où elle ſentoit déjà tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour régner ſur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoiſe, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que

plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir. Le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les fêtes; elle a perdu ſon ancienne gaieté; les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle : Loin de craindre l'ennui de la ſolitude, elle le cherche : elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférens l'importunent; il ne lui faut pas une Cour, mais un Amant; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes, cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſurtout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bor-

nent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe; & pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde; mais elle est obligeante, attentive, & met de la grâce à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle, qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire, & qui plaît. Elle ne fait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple, *je vous remercie*: mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il

trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage françois l'aſſervit au joug des fimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre ſur un bras ſexagénaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir. Quand un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier & s'élance en deux ſauts dans la chambre, en diſant qu'elle n'eſt point boiteuſe. En effet, quoiqu'elle ne ſoit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds aſſez petits pour s'en paſſer.

Non ſeulement elle ſe tient dans le ſilence & dans le reſpect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au deſſus d'eux, que par obéiſſance, & reprendra la ſienne au deſſous, ſitôt qu'elle le pourra; car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera

volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe ; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens ; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles ; s'ils dégénèrent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer ; car elle mépriſe ſurtout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractère empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de ſon ſexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ſes ſentimens, cette énergie de la vertu qu'elle ſent en elle-même, & qui la rend reſpectable à ſes propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec une colère apparente, mais avec un ironique applaudiſſement, qui déconcerte ; ou d'un ton froid, auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la lone avec eſprit, ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes grâces, ſur le prix du bonheur de lui plaire, elle eſt fille à l'interrompre en lui diſant poliment : „ Monſieur, j'ai grand'peur de ſavoir ces cho-

„ ſes-là mieux que vous; ſi nous n'avons „ rien de plus curieux à dire, je crois que „ nous pouvons finir ici l'entretien „. Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis ſe trouver à vingt pas de lui, n'eſt pour elle que l'affaire d'un inſtant. Demandez à vos agréables, s'il eſt aiſé d'étaler ſon caquet avec un eſprit auſſi rebours que celui-là.

Ce n'eſt pas pourtant qu'elle aime fort à être louée, pourvu que ce ſoit tout de bon, & qu'elle puiſſe croire qu'on penſe en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de ſon mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé ſur l'eſtime peut flatter ſon cœur altier : mais tout galant perſifflage eſt toujours rebuté ; Sophie n'eſt pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

PENSÉES MORALES.

ON ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret.

La seule leçon de Morale qui convienne à l'enfance, & la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'est subordonné à celui-là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, & de là viennent toutes nos calamités. Les plus sublimes vertus sont négatives: elles sont aussi les plus difficiles, parce qu'elles sont sans ostentation, & au dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. Oh! quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entre eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal! de quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractère, il a be-

soin pour cela ? Ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand & pénible d'y réussir.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible ; car dans l'état social, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose, & rien ne sauroit le changer ; qu'on cherche, sur ce principe, lequel est le meilleur, de l'homme social, ou du solitaire. Un auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul ; si cette proposition est moins sentencieuse, elle est plus vraie & mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproque-

ment par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque déſire peu de choſes tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains déſirs avec nos beſoins phyſiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la ſociété humaine, ont toujours pris les effets pour les cauſes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raiſonnemens.

Il n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la ſienne. Dans le cas où cette expérience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire.

N'allons pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouverons plus ſûrement au dedans de nous. Laiſſons là toutes les vaines diſputes des Philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.

Celui qui a tâché de vivre de manière à n'avoir pas beſoin de ſonger à la mort, la voit

venir ſans effroi. Qui s'endort dans le ſein d'un père, n'eſt pas en ſouci du réveil.

On diroit aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O! ſoyons bons premiérement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés; c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique.

La paix de l'ame conſiſte dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.

Si c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilit.

Si la triſteſſe attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit.

On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.

C'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel.

Un état permanent eſt-il fait pour l'homme?

Non, quand on a tout acquis, il faut perdre, ne fut-ce que le plaiſir de la poſſeſſion, qui s'uſe par elle.

Les chagrins & les peines peuvent être comptés pour des avantages, en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne ſait pas quelle douceur c'eſt de s'attendrir ſur ſes propres maux & ſur ceux des autres. La ſenſibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de ſoi-même indépendant de la fortune & des évènemens.

Le pays des chimères, eſt en ce monde, le ſeul digne d'être habité; & tel eſt le néant des choſes humaines, que hors l'être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

La pure *Morale* eſt ſi chargée de devoirs ſévères que, ſi on la ſurcharge encore de formes indifférentes, c'eſt preſque toujours aux dépens de l'eſſentiel. On dit que c'eſt le cas de la plupart des Moines, qui, ſoumis à mille règles inutiles, ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur & vertu.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de ſa propre eſtime.

Si la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le mé-

chant peut-il l'aimer dans autrui, ſans être forcé de ſe haïr lui-même?

Il n'y a d'aſyle ſûr que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir.

Les mauvaiſes maximes ſont pires que les mauvaiſes actions. Les paſſions dérégiées inſpirent les mauvaiſes actions; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

L'amour propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal.

L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout Savant dédaigne le ſentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mène à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion au fanatiſme.

L'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

Tel eſt le ſort de l'Humanité; la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent.

Tout eſt ſource de mal au delà du néceſſaire phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins; & c'eſt au moins une très-haute imprudence de les multiplier ſans né-

ceſſité, & mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépendance.

Le premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtère aux actions innocentes; & quiconque aime à ſe cacher, a tôt ou tard raiſon de ſe cacher. Un ſeul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'eſt celui-ci : „ Ne fais, ni ne dis jamais rien que tu ne veuil„ les que tout le monde voye & entende; " & pour moi j'ai toujours regardé comme le plus eſtimable des hommes ce Romain qui vouloit que ſa maiſon fut conſtruite de maniére qu'on vit tout ce qui s'y faiſoit.

C'eſt le dernier dégré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui la faiſoit aimer.

Il y a des objets ſi odieux qu'il n'eſt pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut ſupporter le ſpectacle du vice.

Le ſage obſerve le déſordre public qu'il ne peut arrêter; il l'obſerve, & montre ſur ſon viſage attriſté la douleur qu'il lui cauſe; mais quant aux déſordres particuliers, il s'y oppoſe ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence.

Les illuſions de l'orgueil ſont la ſource de

nos plus grands maux : mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place, il ne s'agite point pour en sortir, il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver, & les employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus puissant & plus riche de tout ce qu'il désire de moins que nous. Être mortel & périssable, irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre, où tout change, où tout passe, & dont je disparoîtrai demain ?

La patience est amère ; mais son fruit est doux.

Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite.

Une ame saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples.

L'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt.

Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité ; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine, & quand l'état qui nous rend

heureux dureroit ſans ceſſe, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

Souvent l'injuſtice & la fraude trouvent des protecteurs; jamais elles n'ont le public pour elles : c'eſt en ceci que la voix du peuple eſt la voix de Dieu.

PENSÉES DIVERSES.

TANT de Livres d'hiſtoires, de relations, de voyages qu'on imprime, nous font négliger le livre du monde, ou ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet.

On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit.

L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme.

L'ignorance n'a jamais fait de mal; l'erreur ſeule eſt funeſte, on ne s'égare point, parce qu'on ne ſait pas, mais parce qu'on croit ſavoir.

Naturellement l'homme ne penſe guère. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement.

L'étude uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force, endort le courage; & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous.

Rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Un ſot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe.

Il n'y a qu'un géomètre & un fot qui puiſſent parler ſans figures.

C'eſt une choſe bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.

Il y a peu de phraſes qu'on ne puiſſe rendre abſurdes en les iſolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des Critiques ſubalternes ou envieux.

Il y a une gentilleſſe de ſtyle, qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert.

Tout obſervateur qui ſe pique d'eſprit eſt ſuſpect. Sans y ſonger il peut ſacrifier la vérité des choſes à l'éclat des penſées, & faire jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.

Il y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant & qui produit bientôt la familiarité.

Le penſer mâle des ames fortes leur donne un indiome particulier; & les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.

Le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidelle à tenir.

C'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement

ment tous les risques qu'elles nous font courir.

Quelquefois le mystère a fait tendre son voile au sein de la turbulente joie & du fracas des festins.

La gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

On peut résister à tout, hors à la bienveillance : & il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres, que de leur donner la sienne.

Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font, disent une grande absurdité ! qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur, qui touche & persuade, y manque.

Les cœurs qu'échauffe un feu céleste trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure & délicieuse indépendante de la fortune & du reste de l'univers.

Les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.

C'est surtout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à une tristesse prolongée.

Un cœur malade ne peut guère écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Quand l'amour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de l'ame, il eſt bien difficile de l'en chaſſer; il en renforce & pénètre tous les traits comme une eau forte & corroſive.

Un cœur languiſſant eſt tendre; la triſteſſe fait fermenter l'amour.

Le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment, que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre.

Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité?

Tout eſt plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'eſt à dire à découvrir quelqu'un qui ſoit encore plus poltron qu'eux & aux dépens duquel ils puiſſent ſe faire valoir.

On ne s'ennuye jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les ſauvages ſont les moins curieux: tout leur eſt indifférent: ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à

ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

C'eſt dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde; mais le ſage en apprend les myſtères dans la chaumière du pauvre.

Une des choſes qui rendent les prédications les plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde, ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs, ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprit, d'humeurs, d'âge, de ſexe, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fit ſur lui la même impreſſion.

Les récompenſes ſont prodiguées au bel eſprit, & la vertu reſte ſans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions.

La liberté n'eſt dans aucune forme de gouvernement; elle eſt dans le cœur de l'homme libre: il la porte par-tout avec lui; l'homme vil porte par-tout la ſervitude.

Être pauvre sans être libre, c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.

Il n'y a point d'association plus commune que celle du faste & de la lésine.

Par-tout où l'on substitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne presque toujours.

Jamais homme sans défauts, eut-il de grandes vertus?

Dans le nord, les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat; dans le midi, ils consomment peu sur un sol fertile. De là naît une différence qui rend les uns laborieux, & les autres contemplatifs. La société nous offre en même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le sol ingrat, & les autres le pays fertile.

Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame, en montrer dans son maintien. Cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines.

Le meilleur mariage expose à des hasards; & comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, un cœur timide & chaste ne voit point sans quel-

que alarme le prochain changement de son état.

Une bonne mère s'amuse pour amuser ses enfans, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Il y a de la peine & non du goût à troubler l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs : Ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ses fourneaux & ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir, les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule, le lourd marron me seroit-il fort agréable? Le préférerois-je sortant de la poële, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & sans odeur,

c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printemps; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans le bois chercher la première violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés; la Nature vit encore.

Combien d'illuſtres portes ont des ſuiſſes ou portiers qui n'entendent que par geſtes, & dont les oreilles ſont dans leurs mains!

Le ſpectacle du monde, diſoit Pythagore, reſſemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire; d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux-là ne ſont pas les pires.

Les Orientaux, bien que très-voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres, riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours.

La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres.

Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets, ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis; des forts, des remises, où l'un n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors, & les cris des chiens: l'un n'imagine que Dryades & Nymphes; l'autre que piqueurs, meutes & chevaux.

L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout.

On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le

visage, rien n'est plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Pour vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, & prévoir si juste les évènemens, qu'on soit rarement trompé dans les entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir.

Les hommes ayant des têtes si diversement organisées, ne sauroient être affectés tous également des mêmes argumens. Ce qui paroît évident à l'un, ne paroît pas même probable à l'autre; l'un par son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preuves, l'autre ne l'est que d'un genre tout différent. Tous peuvent bien quelquefois convenir des mêmes choses; mais il est très-rare qu'ils en conviennent par les mêmes raisons: ce qui montre combien la dispute en elle-même est peu sen-

sée : autant vaudroit vouloir forcer autrui de voir par nos yeux.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir : mais l'homme est toujours le même. A dix ans il est mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition, à cinquante par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ?

Si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre.

Il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature, tel que le célibat, n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi.

Le temps perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage est l'égalité d'humeur & la paix de l'ame ; il est toujours à son heure, & il la connoît toujours.

La meilleure manière de juger de ses lectures, est de sonder les dispositions où elles laissent l'ame. Quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien ?

FIN.

TABLE

Des Articles du second Volume.

Du Loisir, Amusemens,	page 1
Théâtre,	8
Tragédie,	11
Comédie,	14
Comédiens, Comédiennes,	33
Musique,	38
Assemblées de Danse,	42
Dessein,	45
Conversation, Politesse, Art de tenir Maison,	46
Jeu,	50
Maîtres, Domestiques,	51
Campagne,	56
Histoire,	61
Romans,	73
Voyages,	77
Satyre du Siècle présent,	86
Homme,	105
Étude de l'Homme,	111
Liberté de l'Homme,	112
Nature de l'Homme, Immatérialité de l'Ame,	116
Raison,	123
Entendement de l'Homme,	124

TABLE. 251

Grandeur de l'Homme, 125
Foiblesse de l'Homme, 126
Sagesse Humaine, 127
Homme Sauvage, 128
Homme Civil, 131
Différence de l'Homme policé & de l'Homme sauvage, 134
L'Homme comparé à l'Animal, 137
Femme, 139
Filles, 152
Société conjugale, 158
Devoirs des Mères, 169
Devoirs des Pères, 174
Éducation, 175
Enfans, 180
Adolescence, 197
Portrait & Caractère d'Émile, ou de l'Élève de J. J. Rousseau à l'âge de dix ou douze ans, 204
Portrait & Caractère du même Élève dans un âge plus avancé; de son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte, 211
Portrait & Caractère de Sophie, ou de la Compagne future d'Émile, 217
Pensées morales, 230
Pensées diverses, 239

Fin de la Table.